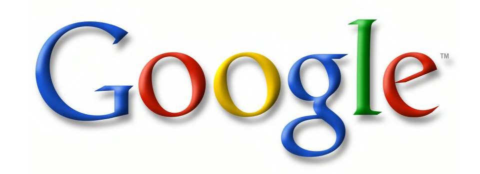
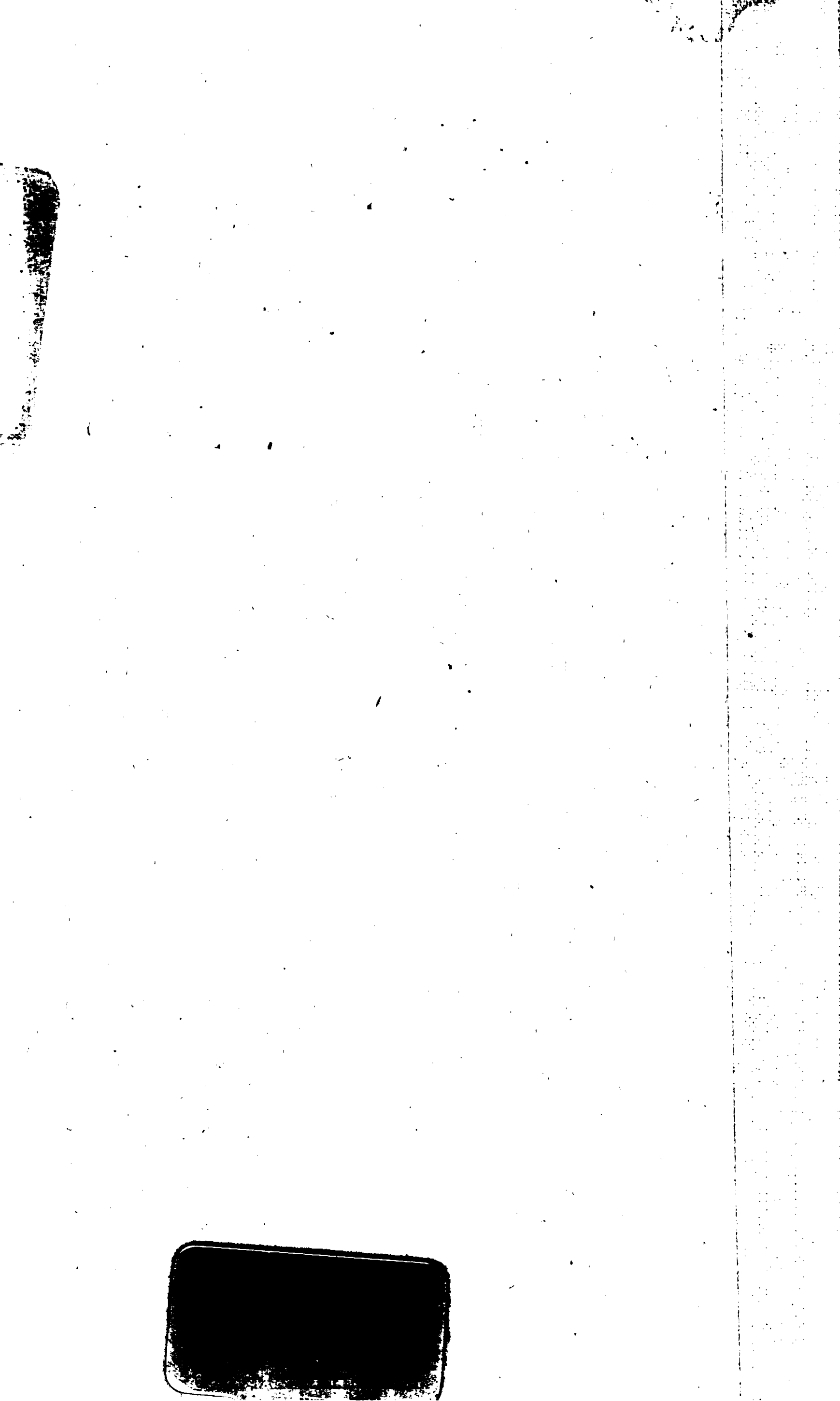




HISTOIRE

DES EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE.

TOME DEUXIÈME.

HISTOIRE

DES EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE;

RÉDIGÉE SUR LES MÉMOIRES DE PTOLÉMÉE ET D'ARISTOBULE, SES LIEUTENANS;

PAR FLAVE ARRIEN DE NICOMÉDIE,

SURNOMMÉ LE NOUVEAU XÉNOPHON, CONSUL ET GÉNÉRAL ROMAIN, DISCIPLE D'ÉPICTÈTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR P. CHAUSSARD.

Ἐγὼ μὲν οὖν Ἀλεξάνδρου φημὶ μείζονα τὸν Σωφρονίσκου κατεργάσασθαι.

OEuvres de l'Emp. Julien, t. I, p. 264, édit. Lips.

IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.

PARIS,

GENETS, Libraire, rue de Thionville, n.o 5.

AN XI. — 1802.

LIVRE QUATRIÈME.

Première partie, du premier au cinquième chapitre.

Conquête de la Sogdiane; développement du caractère d'Alexandre.

Deuxième partie, du sixième au dixième chapitre.

Défection et réduction d'une partie de la Sogdiane; entrée dans l'Inde.

SOMMAIRE.

I. Députation des Scythes ; ville projetée sur le Tanaïs ou l'Orxante.

II. Prise de Gaza et de quatre autres villes.

III. Prise et massacre de Cyropolis et d'une septième ville.

IV. Mouvemens des Scythes ; Spitamène assiège Maracande.

V. Fondation d'Alexandrie sur le Jaxarte ; les Scythes provoquent Alexandre.

VI. Passage de l'Orxante ; défaite et fuite des Barbares.

EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition dans la Sogdiane (1).

§. I.

Députation des Scythes ; ville projetée sur le Tanaïs.

Peu de jours après Alexandre reçoit une députation des Scythes de l'Asie, surnommés Abiens (2); les plus justes des mortels au rapport d'Homère, et les plus libres, grace à cette vertu et à leur pauvreté. La famille nombreuse des Scythes de l'Europe députe également vers lui. Alexandre renvoie les premiers avec quelques Hétaires, sous prétexte de traiter d'alliance, mais en effet pour reconnaître la nature du pays, le nombre, les mœurs et les armes de ses habitans.

Il projette de bâtir une ville près du Tanaïs : la position du lieu lui paraît des plus avantageuses pour une place d'armes, s'il en a besoin, dans une expédition contre les Scythes, et pour la défense du pays contre les incursions des Barbares établis au-delà du fleuve. Il fonde la grandeur de cette ville sur l'éclat de son nom qu'elle doit porter et sur l'afluence des indigènes.

Cependant les Barbares, voisins du fleuve, tombent sur les garnisons macédoniennes, les égorgent, et mettent leurs villes en état de défense. A la sollicitation de ceux qui avaient livré Bessus, beaucoup de Sogdiens s'étaient réunis à eux, et avaient entraîné dans ce parti quelques Bactriens qui craignaient Alexandre, ou du moins quelques résultats fâcheux des délibérations de leurs chefs, dont il avait convoqué l'assemblée à Zariaspe, capitale du pays.

---

§. II.

Prise de Gaza et de quatre autres villes.

Instruit de leur défection, Alexandre donna ordre à son infanterie de se munir d'échelles, et marche lui-même sur Gaza. Des sept villes occupées par les Barbares, c'était la plus proche. Il détache Cratérus contre Cyropolis, la plus grande du pays, où beaucoup d'entre eux s'étaient retirés ; lui ordonne de camper sous les murs, de les cerner par une circonvallation, de dresser des machines, afin que les habitans, occupés à le repousser, ne pussent venir au secours de leurs voisins.

Arrivé devant Gaza, il fait de suite approcher les échelles et attaquer les murailles bâties en terre et peu élevées. Les Archers, les gens de trait, les frondeurs mêlés à l'infanterie ou élevés sur les machines, font pleuvoir une grêle de traits sur les assiégés, les forcent d'abandonner le rempart ; on dresse les échelles ; les Macédoniens escaladent les murs ; Alexandre fait passer tous les hommes au fil de l'épée ; partage les femmes, les enfans et le butin, entre ses

soldats. Il marche sur une seconde ville aussi peu fortifiée que Gaza, y entre le même jour; elle subit le même sort. Le lendemain il en prend une troisième d'assaut. Cependant il envoie sa cavalerie cerner deux autres villes peu éloignées (a), pour empêcher que leurs habitans, instruits de sa marche et de la défaite de leurs voisins, ne prissent la fuite et lui ôtassent tous les moyens de les poursuivre.

Il ne s'était point trompé, les détachemens de cavalerie arrivèrent très-à-propos; car les Barbares voyant la fumée des villes embrasées, informés d'ailleurs de leur désastre par quelques fuyards, sortent précipitamment de leurs murs, et donnent tête baissée dans la cavalerie qui les attendait en bon ordre, et qui en tue un grand nombre.

§. III.

Prise de Cyropolis et d'une septième ville.

Ces cinq villes prises et détruites en deux jours, Alexandre marche sur Cyropolis (3).

(a) Dès qu'un ennemi obstiné n'a plus d'armée, il faut attaquer et détruire toutes ses places.

Tit. Liv., *l.* 10, *décad.* 1.

Cette place, bâtie par Cyrus, avait des murs plus élevés et plus solides que les autres. En outre les Barbares les plus belliqueux s'y étaient retirés en grand nombre. Les Macédoniens ne purent la prendre du premier abord. Alexandre, ayant fait approcher les machines, se disposait à battre le mur et à pénétrer par la première brèche; il observe que le canal du fleuve qui traverse la ville est à sec, et livre un passage facile aux siens; il prend avec lui ses gardes, les Hypaspistes, les Archers et les Agriens, et tandis que les Barbares sont occupés sur leurs murailles, il se glisse par le canal, avec un petit nombre des siens, dans la ville, dont il fait briser les portes; ses troupes y entrent sans résistance. Les Barbares, voyant l'ennemi au milieu d'eux, se réunissent contre ceux d'Alexandre; l'action la plus vive s'engage. Le roi reçoit un coup de pierre à la tête; Cratérus et plusieurs autres chefs sont atteints de flèches: enfin les Barbares sont chassés de la place publique, tandis que les assaillans forcent le mur abandonné. Huit mille tombèrent sous le fer du vainqueur; dix mille qui restaient se retranchent dans la citadelle, où ils sont assiégés

par Alexandre ; mais comme ils manquaient d'eau, ils se rendirent dès le lendemain.

La septième ville fut prise d'emblée, si l'on en croit Aristobule, et ses défenseurs mis à mort ; mais Ptolémée prétend qu'elle se rendit, qu'Alexandre distribua les prisonniers dans son armée, et les fit garder étroitement jusqu'à son départ de la contrée ; ne voulant y laisser aucun de ceux qui avaient pris part à la révolte.

§. IV.

Mouvemens des Scythes ; Spitamène assiége Maracande.

Cependant à la nouvelle de la défection des Barbares, l'armée des Scythes Asiatiques s'avançait jusqu'au Tanaïs, prête à fondre sur les Macédoniens, pour peu que le désordre fût considérable ; d'un autre côté, Spitamène assiégeait la garnison de Maracande. Alexandre détache contre lui Andromaque, Ménédème et Caranus, avec soixante Hétaires, quinze cents stipendiaires à pied, et huit cents à cheval, dont Caranus

était le chef. Tout ce détachement marche sous les ordres d'un interprète Lycien, nommé Pharnuque, instruit de la langue des Barbares, et par là propre aux négociations.

§. V.

Fondation d'Alexandrie sur le Jaxarte(a); les Scythes provoquent Alexandre.

Alexandre cependant bâtissait la ville sur le Tanaïs; ses murs élevés le vingtième jour *(b)* de travail, reçoivent les Grecs à sa solde, ceux des pays voisins qui voulurent y habiter, et quelques Macédoniens hors d'état de servir.

Il sacrifiait aux Dieux selon le rite accoutumé, et fesait célébrer des jeux gymniques et des courses à cheval, quand il vit sur la

(*a*) Alexandrie, construite sur le Jaxarte, a continué d'être jusqu'à nos jours une ville très-importante; car la position de Cogend ne laisse aucun doute que ce ne soit la même que celle de l'Alexandrie sur le Jaxarte.

(*b*) La fondation de cette Alexandrie est presque aussi merveilleuse que celle de Thèbes, bâtie par la lyre d'Amphion.

rive opposée, des Scythes qui, loin de se retirer, harcelaient les Grecs à coups de traits; le fleuve ayant très-peu de largeur. Ils ajoutaient la provocation à l'outrage. « Alexandre, tu n'oses te mesurer aux » Scythes; si tu l'osais, tu sentirais combien » ils diffèrent des Barbares de l'Asie. »

Irrité de ces injures, Alexandre veut traverser le fleuve et ordonne pour le passage les dispositions accoutumées. Le ciel consulté par des sacrifices n'annonce rien de favorable. Ce présage déplait au roi; cependant il cède; il s'arrête. Mais les Scythes continuant à le provoquer, il ordonne de nouveaux sacrifices. Aristandre lui annonce le danger du passage. « Il n'en est point que » je n'affronte, plutôt que de me voir, moi » vainqueur de presque toute l'Asie, insulter » par des Scythes, comme le fut autrefois » Darius (*a*). » — « Mon devoir est de vous » révéler la volonté des Dieux, et non ce qu'il » vous plairait d'entendre. »

Néanmoins tout étant disposé pour le passage, les troupes sous les armes aux bords du fleuve, Alexandre fait jouer les machines:

(*a*) Père de Xercès.

quelques Scythes sont blessés; un d'entre eux, atteint par un trait terrible qui perce le bouclier et la cuirasse, tombe de cheval; épouvantés, les autres reculent.

§. VI.

Passage de l'Orxante; défaite et fuite des Barbares.

Alexandre, profitant de leur désordre, fait sonner les trompettes, se jette le premier dans le fleuve, toute son armée le suit: il fait traverser d'abord les frondeurs et les archers pour empêcher à coup de traits les Scythes d'approcher la phalange dans son passage, avant que toute la cavalerie fût à l'autre bord.

Toute l'armée ayant traversé le fleuve, il détache contre les Scythes un corps de chevaux alliés, et quatre cohortes de Sarissophores. L'ennemi bien plus nombreux soutient leur choc, les tourne avec sa cavalerie, les accable de traits, et se replie en bon ordre. Les Archers, les Agriens et l'infanterie légère, sous les ordres de Balacre, volent à leur secours. Dès qu'on en fut aux

mains, trois corps d'Hétaires et les Archers à cheval viennent les soutenir. Alexandre donne lui-même de front avec toute sa cavalerie; l'ennemi serré de près par les hommes et les chevaux, ne pouvait plus voltiger et se développer comme auparavant. Il prend la fuite, laisse mille morts sur-le-champ de bataille, dont Satrace, un de leurs chefs, et cent cinquante prisonniers. L'armée qui se met à la poursuite des fuyards, souffre beaucoup de la chaleur et de la soif. Alexandre lui-même ayant calmé la sienne avec l'eau malsaine du pays, en fut très-incommodé; les Macédoniens furent arrêtés par cet accident auquel les Scythes durent leur salut.

Alexandre, dangereusement malade, fut reconduit au camp: ainsi se confirma le présage d'Aristandre.

NOTES.

---

(1) Après la mort de Darius, Alexandre, son ennemi, poursuivit ses meurtriers et les débris de l'armée Perse; il pénétra dans cette partie de l'Asie circonvoisine de la mer Caspienne, jusqu'au-delà du Jaxarte, découverte intéressante pour les Grecs qui ne connaissaient guères auparavant que les pays situés à l'occident du Tigre et de l'Euphrate. Les orateurs Athéniens furent frappés de ses progrès rapides, et la tribune aux harangues retentit du bruit des exploits du monarque macédonien. Eschine s'écria, en présence du peuple assemblé, qu'Alexandre était parvenu jusqu'au-delà de l'Ourse, et qu'il avait presque franchi les barrières du monde. Telle fut l'impression que les découvertes de ce prince firent sur l'esprit de ses contemporains. L'orateur se livre à son enthousiasme, mais le critique n'écoute jamais que la raison et l'autorité, qui doivent être inséparables dans la recherche du vrai. S. C., p. 180.

(2) Quinte-Curce leur fait adresser au prince macédonien un discours dont on a attaqué la vraisemblance; il commence en ces termes:

« Si les Dieux t'avaient donné un corps proportionné » à ton ambition, l'univers entier ne pourrait te contenir; d'une main tu toucherais l'Orient, et de l'autre » l'Occident; et peu satisfait encore, tu voudrais savoir » où le soleil, cette divinité si puissante, va ensevelir

» l'éclat de ses rayons. Tel que tu es, tu désires ce que » tu ne peux posséder. De l'Europe tu passes en Asie, et » de l'Asie tu repasses en Europe; et quand tu auras sub- » jugué tout le genre humain, tu feras la guerre à la » neige, aux rivières, aux forêts et aux bêtes féroces. » Ne sais-tu pas que les grands arbres sont long-temps à » croître, et qu'il ne faut qu'un instant pour les arra- » cher ? C'est une folie de regarder leur fruit sans en » mesurer la hauteur; tandis que tu fais des efforts pour » parvenir au sommet, prends garde de tomber avec la » branche que tu auras saisie. Le lion sert quelquefois » de pâture aux plus petits oiseaux, et le fer est consu- » mé par la rouille; rien n'est tellement assuré qu'il ne » puisse être renversé par les plus faibles moyens. Qu'a- » vons-nous à démêler avec toi ? jamais nous n'avons » mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux » qui vivent dans de vastes forêts, d'ignorer qui tu es, » et d'où tu viens ? Nous ne saurions subir le joug, ni » l'imposer ». Quinte-Curce continue à faire parler les Scythes sur le même ton; peut-être s'exprime-t-il quelquefois avec un peu trop de délicatesse et de philosophie. . . . . « Notre pauvreté, disent-ils, sera plus agile » que ton armée chargée de dépouilles ». Ils exhortent ensuite Alexandre à serrer la fortune entre ses mains, parce qu'elle est glissante, et qu'on ne peut la retenir malgré elle. . . . . « Impose un frein à ta prospérité, afin » que tu puisses la gouverner plus facilement : nos com- » patriotes disent que la fortune est sans pieds, et qu'elle » n'a que des mains et des ailes; lorsqu'elle tend la main, » elle ne permet pas de lui saisir les ailes ». Cette allégorie sur l'instabilité de la fortune, pourrait paraître peut-être trop ingénieuse pour un peuple pasteur, qui n'avait aucune teinture des lettres.

Si Quinte-Curce avait abrégé ce discours, les pensées

en auraient eu plus de force, et les images plus d'expression : mais il n'a pu se résoudre à s'oublier l'espace de quelques lignes; le fond d'ailleurs est très-analogue au caractère des personnes qui ont prononcé cette harangue, où l'on peut dire, en quelque sorte, que le costume est conservé; c'est donc injustement qu'on en a attaqué la vraisemblance.

Moins les peuples sont civilisés, plus leur langage est figuré; les métaphores sont plus hardies et plus familières dans leur conservation, qu'elles ne le sont dans notre poésie épique. Il n'est donc pas étonnant que leurs harangues soient remplies d'images, d'énergie et de mouvemens; on doit trouver beaucoup de rapports entre le discours des Scythes et ceux des Sauvages : l'imagination d'un peuple qui n'a pas le malheur d'être enchaîné par nos besoins et subjugué par nos préjugés, sera sans doute mue par tous les grands objets de la nature; tout ce qui intéresse la conservation et la liberté de ce même peuple, est pour elle un puissant ressort.

Toutes les pensées de la harangue des Scythes sont puisées dans la nature, les comparaisons sont tirées des objets sensibles, tels qu'ils se présentent journellement aux yeux d'un peuple sauvage; tantôt c'est le coucher du soleil, la chute d'un arbre, la rouille qui dévore le fer; tantôt c'est la guerre déclarée aux bois, aux rivières; enfin la crainte de gémir sous un joug étranger, et de voir pénétrer dans leurs forêts un ennemi qui troublerait leur repos, et voudrait peut-être les civiliser. Cette crainte est l'unique motif qui les anime, et qui donne l'impulsion à leur éloquence pour chasser loin de leur paisible retraite l'orage qui menace leur liberté et leurs mœurs.

Quinte-Curce avait prévu que l'on pourrait soupçonner

sa fidélité, ou du moins ne point applaudir à cette harangue..... « Peut-être, dit-il, le goût délicat et les » moeurs polies de notre siècle ne sauraient l'approuver ; » mais si l'éloquence des Scythes est méprisée, notre fi- » délité ne doit pas l'être quand nous rapportons ce qui » nous a été transmis, sans l'altérer ». Malgré cette protestation, il serait difficile de ne point s'apercevoir des changemens que cet historien a fait à la forme de ce discours, en lui prêtant des couleurs un peu étrangères, autant pour le rapprocher du goût de ses contemporains que pour faire briller son esprit ; il semble prévenir ce dernier reproche en nous assurant que ces Scythes, qui envoyèrent une députation à Alexandre, avaient l'esprit beaucoup plus cultivé que les autres Barbares : cela ne s'accorde point parfaitement avec ce qu'il vient de dire sur la différence qu'il y avait entre le goût de son siècle et celui des Scythes. D'ailleurs, cet auteur n'avait point réfléchi sur la nature de l'éloquence des peuples sauvages: l'indigence même de leur langue, et la simplicité de leurs moeurs, sont la source de l'éloquence ; si les nations se civilisent, leurs idées changent, et leur imagination n'est plus frappée par les mêmes objets ; il est donc impossible que leur manière de voir et de s'exprimer ne reçoive alors une grande altération. Conséquemment leurs discours ne peuvent porter tout-à-la-fois l'empreinte des caractères distinctifs d'un peuple sauvage, et celle du goût d'une nation policée : Quinte-Curce ne saurait échapper à cette contradiction.

Id., p. 86.

(3) Il est assez singulier de trouver dans ces régions éloignées une ville qui porte le nom de Cyrus. Les Grecs traduisaient quelquefois en leur langue les noms des villes étrangères ; mais ils aimaient encore mieux leur

en

en donner de particuliers, qui avaient quelques rapports avec des traditions qu'ils adoptaient sans discernement : peut-être celui de Cyropolis est-il de ce nombre.

S. C., p. 90.

SOMMAIRE.

I. Députation du roi Scythe; sortie de la garnison de Maracande.

II. Défaite d'un corps de Macédoniens.

III. Fuite de Spitamène.

IV. Supplice et mutilation de Bessus; réflexions sur cette cruauté d'Alexandre.

CHAPITRE II.

Divers exploits contre Spitamène dans la Sogdiane.

§. I.

Députation du roi Scythe; sortie de la garnison de Maracande.

Peu de temps après le roi des Scythes députe vers le conquérant pour réparer l'outrage fait aux Grecs : on ne devait point l'attribuer au corps de la nation Scythe, mais à quelques brigands qui ne vivent que de rapines ; du reste, on lui offre toute satisfaction. Il eût été d'abord honteux pour Alexandre de paraître soupçonner la sincérité du roi Scythe sans en tirer vengeance, ensuite le moment n'était point favorable pour en appeler aux armes ; il reçut donc avec bienveillance les députés.

Cependant les Macédoniens assiégés à Maracande, pressés par l'ennemi, font une

sortie, en tuent quelques-uns, repoussent les autres et rentrent dans la place sans aucune perte.

Spitamène apprend l'approche des Grecs qui venaient au secours des leurs, lève le siége et se retire vers les frontières de la Sogdiane. Pharnuque, empressé de l'en chasser, vole à sa poursuite avec les siens, et, contre son attente, rencontre les nomades Scythes réunis à Spitamène, au nombre de six cents chevaux. Ranimé par ce renfort, Spitamène range les siens en bataille dans une plaine déserte de la Scythie, non qu'il y voulût attendre Pharnuque, ni fondre sur lui, mais pour harceler l'infanterie ennemie avec les voltigeurs de sa cavalerie. Il évite facilement l'approche des chevaux Grecs, les siens étant plus légers, plus frais et plus robustes que ceux d'Andromaque, déjà épuisés par de longues routes, et par le manque de fourrages. Il presse donc vivement les Grecs, soit qu'ils résistent, soit qu'ils reculent; quelques-uns tombent percés de flèches, beaucoup d'autres étant blessés, les Macédoniens se retirent en bataillon carré près du fleuve Polytimète vers une forêt qui en était voisine, pour éviter les traits de l'ennemi, et disposer

leur infanterie avec plus d'avantage. Caranus, chef d'un corps de cavalerie, sans consulter Andromaque, tente le passage du fleuve croyant trouver au-delà une position plus favorable. L'infanterie, sans en avoir reçu l'ordre, s'ébranle, la terreur les précipite dans le fleuve, la difficulté d'aborder redouble le désordre.

§. II.

Défaite des Macédoniens.

Les Barbares, profitant de la faute des Macédoniens, les pressent et s'avancent sur eux jusques dans le fleuve, y rejettent ceux qui sont passés, écartent les autres du rivage à coups de traits, les prennent en tête, en flanc et en queue. Les Macédoniens enveloppés cherchent à se rallier dans une île du fleuve; les Scythes et la cavalerie de Spitamène les cernent; ils sont tous percés à coups de flèches; on égorge le petit nombre d'entre eux faits prisonniers. Aristobule prétend que les Macédoniens donnèrent dans une embuscade disposée par

les Scythes dans un jardin, qu'alors Pharnuque voulut se démettre du commandement et le céder aux autres chefs, comme s'entendant mieux au métier d'interprète qu'à celui de général; mais qu'il réclama en vain les généraux Macédoniens au nom de leur amitié pour Alexandre; qu'Andromaque, Caranus et Ménédéme refusèrent de céder à ses instances, soit qu'ils craignissent de désobéir au roi, ou de se charger d'une si grande responsabilité, n'ignorant pas qu'ils auraient alors personnellement à porter tout le poids de la défaite; que les Scythes, profitant de ce trouble, les avaient alors accablés et massacrés, sans qu'il pût se sauver plus de quarante chevaux et de trois cents fantassins.

§. III.

Fuite de Spitamène.

Profondément affligé de ce revers, Alexandre veut conduire l'armée contre Spitamène; prenant avec lui la moitié de ses Hétaires à cheval, tous les Hypaspistes, les Archers, les Agriens et le corps le plus léger de la

phalange, il marche vers Maracande devant laquelle Spitamène était retourné mettre le siége. Il parcourt l'espace de quinze cents stades en trois jours ; le matin du quatrième (1), il arrive près la ville.

Instruit de l'approche d'Alexandre, Spitamène, sans attendre son arrivée, lève le siége et prend la fuite. Alexandre le poursuit vivement : il arrive sur le théâtre de la défaite des siens, fait ensevelir les morts à la hâte, et pousse les Scythes jusques dans leurs déserts. Revenant ensuite sur ses pas, il ravage tout leur territoire, extermine les Barbares qu'il trouve sur les hauteurs, et qui avaient pris parti contre les Grecs. Il parcourt ainsi tout le pays qu'arrose le Polytimète jusqu'à l'entrée du désert où ses eaux disparaissent, ce qui lui est commun avec plusieurs autres grands fleuves (2), tels que l'Epardus qui arrose le pays des Mardes, l'Arius qui donne son nom à celui des Ariens, et l'Etymandre qui coule chez les Evergètes (*a*), fleuves qui ne le cèdent point en grandeur au Pénée dont les ondes, après avoir baigné la Thessalie, se précipitent dans

(*a*) Agriaspes.

la mer. Le Polytimète est encore plus considérable.

§. IV.

Supplice et mutilation de Bessus; réflexions sur cette cruauté d'Alexandre.

Après cette excursion, Alexandre vient à Bactres pour y prendre ses quartiers d'hiver. Phratapherne, satrape des Parthes, et Stazanor envoyé dans le pays des Ariens pour s'assurer d'Arzame, l'amènent chargé de fers, ainsi que Barzanes, élevé par Bessus au rang de satrape des Parthes, et quelques-uns de ses partisans.

On vit arriver des côtes Epocille, Mélamnidas et Ptolémée, général des Thraces, qui venaient d'escorter jusqu'aux bords de la mer les alliés et l'argent donné à Ménès, tandis qu'arrivant de la Grèce, Asandre et Néarque amenaient de nouvelles récrues: Asclépiodore commandant de la flotte et le satrape (*a*) de Syrie les suivent avec d'autres bandes.

(*a*) Le texte assez obscur, qui embarrasse tous les commentateurs, et Gronovius lui même, porte *Bessus ia-*

Alexandre ayant convoqué tous les chefs de l'armée, fait amener Bessus en leur présence, lui reproche sa perfidie envers Darius, lui fait couper le nez et les oreilles, et l'envoie pour être supplicié à Ecbatane, où le commerce rassemblait en foule les Mèdes (*a*) et les Perses.

Je suis loin d'approuver cette vengeance horrible, cette mutilation atroce à laquelle Alexandre ne se fût jamais porté, s'il n'y eût été entraîné par l'exemple des souverains Mèdes, Perses ou autres barbares dont il revêtit l'orgueil avec les dépouilles. Je n'approuve pas non plus le changement de costume en un prince de la race des Héraclides, qui préfère celui des Mèdes à celui de ses pères, et qui ne rougit pas de remplacer le casque du vainqueur par la tiare des Perses vaincus (*b*).

Au reste, les hauts faits d'Alexandre nous

---

trape de Syrie, etc. On a vu plus haut que cette satrapie avait été obtenue par Mazée. Il faut attribuer à des erreurs de copiste ces difficultés peu importantes.

(*a*) Nous adoptons ici le texte proposé par Gronovius.

(*b*) Le luxe est le plus sûr et le plus agréable instrument de la servitude.

Amelot de Lahoussaye sur Tacite, t. 2, p. 127.

donnent une grande leçon. Qu'un mortel soit comblé de tous les dons de la nature, qu'il brille par l'éclat de sa naissance, que sa fortune et ses vertus guerrières l'emportent sur celles d'Alexandre, qu'il subjugue l'Afrique et l'Asie comme celui-ci se l'était proposé, qu'il joigne l'Europe à son empire, il n'aura rien fait pour le bonheur, si, même au milieu des succès les plus inouis, il ne conserve la plus grande modération.

NOTES.

(1) Alexandre marchant à Maracande pour en chasser Spitamène, parcourut quinze cens stades en trois jours; le stade pythique fournit une évaluation de soixante-quinze lieues, qui se trouvent réduites à trente pour la stade de cinquante toises. Les soldats macédoniens étant très-robustes, et accoutumés aux travaux les plus pénibles, peuvent avoir fait, dans une marche forcée, dix lieues par jour, puisque les légionnaires fesaient pour s'exercer jusqu'à vingt-quatre milles, c'est-à-dire, huit lieues dans un jour, suivant Végèce qui écrivait du temps de la décadence de la discipline romaine.

La comparaison des marches du jeune Cyrus et des dix milles, exactement décrites par Xénophon, avec celles de l'armée d'Alexandre, démontrera encore la possibilité de ces dernières.

Les troupes du jeune Cyrus marchant à Cunaxa fesaient ordinairement cinq parasanges par campement, et quelquefois davantage. Par exemple, lorsqu'elles traversèrent la Lydie pour arriver au fleuve Méandre, elles firent trois campemens et vingt-deux parasanges; c'est-à-dire, sept parasanges et plus d'un tiers par campement. Ces troupes arrivant à Iconium, ville de Phrygie, firent encore trois campemens et vingt parasanges; dirigeant leur route à la gauche de l'Euphrate, cinq campemens et trente-deux parasanges.

Les marches des dix mille dans leur retraite après la bataille de Cunaxa, ne diffèrent pas beaucoup de celles

qu'ils exécutèrent étant sous les ordres du jeune Cyrus. Quelquefois elles sont plus courtes à cause de la difficulté des chemins ; on en trouve cependant de très-longues, comme celles du pays des Taochiens qui est de cinq campemens et trente parasanges ; et la marche à travers celui des Chalybes, qui harcelaient continuellement les Grecs, est encore de sept campemens et cinquante parasanges.

Xénophon, selon M. d'Anville, emploie des parasanges évalués chacune à 2268 toises qui, fraction retranchée, donnent quarante-cinq stades par parasange. Les dix milles auront donc fait par campement 226, 272, 317, et jusqu'à 370 stades ; et leurs marches égalent conséquemment les plus longues de l'armée d'Alexandre.

On peut encore croire que les dix milles fésaient plusieurs campemens dans un jour. Le mot *statmos*, dont se sert Xénophon, ne signifie point l'espace parcouru dans une journée, mais simplement le repos qu'on donnait aux troupes, après une certaine route. Diodore rapporte que Démétrius, fils d'Antigone, ayant été informé de l'invasion faite par Ptolémée en Cilicie et dans l'île de Chypre, fit vingt-quatre campemens dans six jours ; Arrien assure que Ptolémée étant à la poursuite de Bessus, fit, dans quatre jours, dix campemens. Si les dix milles en ont fait plusieurs dans une journée, on peut supposer que bien des marches ont souvent surpassé celles d'Alexandre, mesurées avec exactitude par Diognète et Béton, arpenteurs de ce prince ; ce dernier les avait décrites dans un ouvrage particulier, dont Strabon, Pline et Arrien font un fréquent usage.

M. Danville nous a donné de nouvelles lumières sur les marches de l'armée d'Alexandre, en fixant le stade, dont se servaient les arpenteurs de ce prince, à cinquante

toises : évaluation la plus vraisemblable, et qui fait disparaître toutes les difficultés.

S. C., p. 103.

Serait-ce donc une marche forcée, que de faire trente lieues en trois jours, avec de la cavalerie et de l'infanterie légère, sur-tout en marchant une partie de la nuit, ainsi qu'Arrien le fait bien entendre en disant que ce prince arriva près de Maracande au point du quatrième jour ?

Marc-Antoine, selon Plutarque, fit trente milles en une nuit.

En réfléchissant sur les marches rapides de Tamerlan et de Gengiskhan, ajoute Sainte-Croix, et sur celles des Patanes et des Marates, tout le merveilleux des courses militaires d'Alexandre s'évanouit.

(2) Il est assez ordinaire de voir en ces contrées des rivières s'engloutir et se perdre dans le sein des terres. Strabon n'est donc point fondé à répandre des doutes sur la relation d'Aristobule, qui assurait que la rivière de Polytimète, la Sogd des Orientaux, après avoir arrosé la vallée, où l'ancienne ville de Maracanda était située, allait perdre ses eaux dans les sables, et non point les décharger dans la mer Caspienne, comme l'avance Ptolémée, ce qui est physiquement impossible. Le cours de cette rivière aurait été alors intercepté par celui de l'Oxus, qui se prolongeait du midi au nord-ouest.

Id., p. 209.

SOMMAIRE.

I. Sacrifice aux Dioscures, ravalés par les flatteurs au-dessous d'Alexandre.

II. Indignation de Clitus; emportement du prince; assassinat.

III. Variantes sur ce récit; repentir d'Alexandre.

IV. Bassesse des prêtres et d'Anaxarque.

CHAPITRE III.

Meurtre de Clitus (a).

§. I.

Sacrifices aux Dioscures, ravalés par les flatteurs au-dessous d'Alexandre.

Ces réflexions amènent naturellement le récit du meurtre de Clitus, quoi qu'il n'ait eu lieu que quelque temps après.

Les Macédoniens avaient fixé la fête de Bacchus à un jour particulier, dans lequel Alexandre sacrifiait, chaque année, à ce Dieu; mais alors, négligeant le culte de Bac-

(a) Clitus était un vieil officier de Philippe, qui avait fait toutes les campagnes des Macédoniens depuis vingt ans; et qui, passant sa vie dans le tumulte des camps, n'avait pu plier son ame fière à ce manége des cours qui mène à la fortune et au pouvoir. Alexandre devait la vie à sa valeur, mais le prince craignait son bienfaiteur encore plus qu'il ne l'aimait, comme c'est l'usage des despotes, à qui tout fardeau est pénible, même celui de la reconnaissance.

H. H., p. 314.

chus, il consacra ce jour aux Dioscures (a), et depuis il institua en leur honneur des sacrifices suivis d'un festin. Après avoir vidé un grand nombre de coupes, selon l'usage des Barbares imités par Alexandre, toutes les têtes échauffées par le vin, on parla des Dioscures dont on fesait remonter l'origine à Jupiter et non pas à Tyndare. Quelques-uns des convives, quelques flatteurs (et cette peste fut et sera toujours la ruine des rois et des empires), avancèrent que les exploits de Castor et Pollux ne pouvaient se comparer à ceux d'Alexandre. D'autres osèrent blasphémer contre Hercule, et détestèrent le démon de l'envie qui empêche les héros de recevoir dès leur vivant les honneurs qui leur sont dus.

§. II.

Indignation de Clitus; emportement du prince; assassinat.

Clitus, irrité de longue main du changement d'Alexandre et des flatteries de ses courtisans; animé par le vin et supportant

(a) Castor et Pollux.

d'ailleurs

d'ailleurs impatiemment l'offense faite aux Dieux, et l'abaissement injurieux de la gloire des anciens héros pour relever celle du conquérant. « Et qu'a-t-il donc fait de si » grand, de si admirable pour mériter de » tels éloges? A-t-il acquis seul la gloire de » ses conquêtes, n'en doit-il pas une grande » partie aux Macédoniens? »

Le discours de Clitus offense Alexandre. Je ne saurais ici l'approuver; dans une orgie, le plus sage était de garder le silence, et de ne point mêler sa voix à celle des flatteurs.

D'autres cependant rappellent les exploits de Philippe, les rabaissent et vont jusqu'à les contester pour rehausser ceux de son fils (1). Clitus, hors de lui, commence l'éloge de Philippe et la satire d'Alexandre, s'exhale en reproches amers; et tendant vers lui la main en le bravant: « Alexandre, » sans le secours de ce bras, tu périssais dès » le Granique. »

Enflammé de colère par l'outrage et les injures de Clitus, Alexandre s'élance sur lui; on le retient. Il appelle alors à grands cris ses Hypaspistes, et comme ils n'avançaient point, il s'écria: « Me voilà donc comme

» Darius retenu par d'autres Bessus! Il ne » me reste de roi que le nom. » Il échappe alors aux bras de ceux qui l'entourent, saisit ou reçoit la pique d'un de ses gardes, et perce Clitus (2).

§. III.

Variantes sur ce récit ; repentir d'Alexandre.

Aristobule ne rapporte point l'origine de cette querelle; il rejette tout le tort sur Clitus: il raconte qu'au moment où Alexandre, dans son transport, s'élança pour le tuer, Clitus avait été entraîné hors de l'enceinte par Ptolémée (*a*) ; mais qu'il ne put rester dans le poste où il avait été contraint de se retirer, et qu'entendant Alexandre appeler Clitus à haute voix, il revint en disant : « Le voici Clitus. » A ces mots, il fut percé du trait mortel.

Je blâme Clitus d'avoir outragé son prince; je plains Alexandre de s'être livré à deux passions indignes du sage et du héros, la

(*a*) Fils de Lagus, un des gardes d'Alexandre.

colère et l'ivrognerie ; et je le loue ensuite d'avoir, sur-le-champ, passé du crime au repentir.

Quelques historiens rapportent qu'appuyant de suite la base de la pique contre la muraille, et, tournant la pointe vers son cœur, il voulut terminer aussitôt une vie souillée par le meurtre de son ami. On ne trouve ce fait que chez un petit nombre ; le plus grand s'accorde sur les détails suivans. Retiré dans sa tente, il arrosa sa couche de larmes ; le nom de la victime sortait de sa bouche au milieu des sanglots, et s'adressant à la sœur de Clitus (*a*) qui avait été sa nourrice : « Ma seconde » mère ! que ton fils a bien reconnu tes » soins ! ton fils a vu périr les tiens pour lui, » et il a tué ton frère de sa main ! Je suis.... » le meurtrier de mes amis. » Pendant trois jours il refusa toute nourriture, et ne prit aucun soin de sa personne (*b*).

(*a*) Lanice, fille de Dropidas.

(*b*) Adeò facinora atque flagitia sua ipsi in supplicium verterant, neque frustra prestantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recludantur tyrannorum mentes, posse as-

§. IV.

Bassesse des prêtres et d'Anaxarque.

Les prêtres de répandre qu'il fallait ici reconnaître le courroux de Bacchus, indigné qu'Alexandre eût négligé ses honneurs. Trop heureux de pouvoir rejeter son crime sur la colère céleste, Alexandre sacrifie à Bacchus, aussitôt que ses amis l'eurent déterminé à accepter de la nourriture. Il faut le louer du moins de n'avoir point fait trophée

---

pici laniatus et ictus; quando, ut corpora verberibus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis, animus dilaceretur.
Tacit. annal., *l.* 6, *p.* 134.

Les crimes du monstre étaient devenus son supplice: Le plus grand des sages (Socrate) a dit avec raison qu'en fouillant dans l'ame des tyrans, on y découvrirait des plaies profondes et hideuses; l'impression du fouet sur les corps est moins vive que celle de la cruauté, des passions, des égaremens qui déchirent leur cœur.

Ipsis quoque tyrannis sua flagitia et facinora in arcanum supplicium supplicium vertuntur; et sæpè suas ipsi pœnas et cruciatus, quos in animo sentiunt, fateri coguntur. *Tacit. annal.*, *l.* 6, *p.*

Les crimes des tyrans deviennent leur supplice; ils sont quelquefois obligés de dévoiler les plaies profondes de leur ame bourrelée.

de sa vengeance, de n'avoir point cherché à pallier cet excès, mais d'avoir reconnu en homme sa faiblesse. On ajoute que le sophiste Anaxarque s'avança pour le consoler, et à la vue de sa désolation, s'écria en souriant : « Les sages ont dit que la justice était éter- » nellement assise à côté de Jupiter, ce qui » nous annonce que la volonté des Dieux » est toujours juste; la volonté des rois res- » semble à celle des Dieux. » L'orgueil d'Alexandre reçut cette consolation.

Pour moi je le regarde alors comme coupable d'une erreur plus grande encore que la première, s'il a cru qu'une pareille maxime pût être celle d'un philosophe. En effet, les actions d'un roi doivent moins régler la justice, que la prendre pour règle (*a*).

(*a*) La postérité a cru la honte d'Alexandre effacée par ses remords sur le meurtre de Clitus. Cependant ne serait-on pas tenté de prendre ces remords mêmes pour une comédie jouée par la politique, quand on voit l'ivresse, cause du crime, lui survivre, quand l'assassin d'un ami ne se console que lorsqu'un sophisme abominable a tenté de rendre son assassinat légitime.

H. H. 43.

NOTES.

---

(1) Les fumées du vin, jointes à la passion qu'Alexandre avait pour les louanges, le porta à célébrer ses propres exploits, sans garder aucune mesure, jusqu'à se rendre insupportable à ceux mêmes qui connaissaient la vérité de ses discours. Les plus âgés néanmoins se turent, jusqu'à ce qu'ayant commencé à rabaisser les actions guerrières de Philippe, son père, il se vanta que la fameuse bataille de Chéronnée était son ouvrage, et que la gloire de cette grande journée lui avait été ravie par la malignité et l'envie de son père; que dans une sédition, Philippe, affaibli d'une blessure, s'était couché par terre, et n'avait point trouvé de meilleur expédient pour se sauver, que de faire le mort; qu'alors il l'avait couvert de son bouclier, et tué de sa main ceux qui voulaient approcher de lui; qu'enfin, Philippe s'était injustement glorifié d'une victoire sur les Illyriens à laquelle il n'assista jamais.

Bo., p. 244.

(2) Plutarque donne une autre origine à la querelle de Clitus et d'Alexandre.

Un poète obscur avait fait une chanson contre quelques capitaines macédoniens qui venaient de se laisser battre par les Barbares, et un des généraux la chantait au repas d'Alexandre, avec une gaieté qui se communiquait à la plupart des convives. Clitus trouva très-indécent

qu'on critiquât ainsi, en leur absence, des officiers très-supérieurs à ceux qui les tournaient en ridicule, et à qui on ne pouvait reprocher que d'avoir été malheureux, et il le dit avec franchise, comme il le pensait.

C'est un crime de lèze-majesté aux yeux des rois absolus, de trouver mauvais ce qui les amuse. Alexandre, blessé de la liberté de Clitus, dit avec une ironie amère : *Sans doute qu'en appelant la lâcheté un malheur, Clitus veut plaider sa propre cause.* Ce trait atroce que le vin même n'excuse pas, ulcéra l'ame sensible d'un officier dont l'honneur était l'élément. Il se lève : « C'est » pourtant le lâche que tu outrages, dit-il, qui te sauva » la vie au Granique, lorsque, tout fils des Dieux que » tu es, tu tournais le dos à l'épée de Spithridate ; c'est » par le sang des lâches tels que moi, et par leurs blessures, que tu es devenu assez grand pour répudier » Philippe ton père, et te déclarer enfant de Jupiter ».

Alexandre ne put se contenir : « Scélérat, voilà les » injures que tu exhales tous les jours contre moi ; c'est » ainsi que tu animes des soldats enclins à la rebellion ; » mais tu ne triompheras pas long-temps de ton insolence ». Cependant la querelle s'échauffait de plus en plus ; Clitus, qui joignait à la liberté que lui donnait sa franchise celle de l'ivresse, ne veut point céder à son maître : « Si Alexandre, s'écrie-t-il, ne veut que des » adulateurs, qu'il n'appelle point à sa table des Grecs » qui ne savent dire que la vérité ; il trouvera ici assez de » Barbares ou d'esclaves avilis, qui adoreront son diadême, ses caprices et ses fureurs ».

A ces mots, le roi outré, jete un fruit à la tête de Clitus, et cherche son épée : heureusement dès le commencement du tumulte, un de ses officiers avait eu la prudence de la lui ôter. Il crie alors, en langage macédonien, qu'on fasse venir ses gardes, et ordonne au trom-

pette de sonner l'alarme. Comme celui-ci refusait d'obéir, Alexandre se respecta assez peu pour lui donner un grand coup de poing sur le visage. Le soldat se tut par respect, mais n'en sonna pas davantage l'alarme. Depuis ce temps-là, dit le bon Plutarque, le trompette n'en fut que plus estimé.

Cependant, comme les esprits s'aigrissaient à chaque instant de plus en plus, quelques-uns des convives prirent le parti de pousser Clitus malgré lui hors du salon; mais il rentra par une autre porte, chantant quelques vers de l'Andromaque d'Euripide, qui fesaient allusion à la présomption déplacée d'Alexandre. Ce dernier trait de licence amena l'horrible dénouement. Le roi qui ne se possédait plus, arracha à l'un de ses gardes sa javeline, et au moment que Clitus entr'ouvrait la porte pour se retirer, il la lui passa à travers du corps; l'infortuné poussa un cri terrible, et à l'instant il tomba mort aux pieds de son assassin.

Alexandre si petit et si lâche dans toute cette querelle, se releva avec une sorte de dignité, à la vue du sang qui ruisselait sur ses habits, son ressentiment disparaît, et le crime qu'il vient de commettre se présente à ses yeux dans toute sa noirceur: il se jette sur le corps palpitant de sa victime, l'embrasse avec transport, et veut se percer de la même javeline qui a servi à l'assassinat. Ses gardes accourent, l'enlèvent, et le portent à demi mort dans sa tente.

Il passa la nuit et le jour suivant dans toutes les angoisses de la douleur et du remord, ne voulant parler à personne, refusant de prendre de la nourriture, et déterminé à se laisser mourir. Il est fâcheux que tout cet appareil de grandeur d'ame se soit terminé par un trait de lâcheté.

Alexandre devait à la mémoire de son ami, de conso-

ler par ses bienfaits sa famille désolée : il se devait à lui-même de renoncer à jamais au vin, qui l'avait conduit au plus odieux des assassinats; il ne fit rien de tout cela; mais un infame sophiste, nommé Anaxarque, qu'il soudoyait pour l'aduler, s'étant écrié que la volonté d'un maître décidait du juste et de l'injuste; le monarque, flaté dans ses idées de despotisme, se jugea moins coupable, et revint à la vie. Enfin, un décret des Macédoniens, qui déclarait juste le meurtre de Clitus, mit le comble à l'erreur; on porta dans la tombe le corps de l'infortuné général, et dans l'intervalle, le crime de sa mort fut oublié.

H. H. p. 316.

SOMMAIRE.

I. *Alexandre se prétend fils d'Ammon; caractère de Callisthène.*

II. *Anaxarque propose d'adorer Alexandre.*

III. *Callisthène combat cette proposition.*

IV. *Les Perses adorent Alexandre; Callisthène s'y refuse.*

CHAPITRE IV.

Apothéose d'Alexandre vivant.

§. I.

Alexandre se prétend fils d'Ammon.

On dit aussi qu'Alexandre voulut se faire adorer comme un Dieu, et passer pour le fils d'Ammon, plutôt que pour celui de Philippe. Déjà plein d'enthousiasme pour ces usages et les peuples de l'Asie dont il avait emprunté le costume, il n'avait pas besoin, pour arriver à ce dernier excès, d'y être poussé par des sophistes, par un Anaxarque ou par le poète grec Agis (*a*).

Callisthène d'Olynthe, disciple d'Aristote et de mœurs sévères, le désapprouvait hautement, et avec raison : mais il faut cependant

(*a*) Les hommes n'ont pas plutôt changé de condition, qu'ils changent d'humeur, ou, pour mieux dire, ils découvrent celle qu'ils avaient dissimulée jusqu'alors pour parvenir à leur fin.

Richel., testam. polit., prem. part., c. 2, sect. 1.

blâmer l'orgueil qui lui fesait dire, s'il faut en croire quelques récits, sans autorité, que ses propres écrits étaient au-dessus des exploits d'Alexandre, qu'il ne s'en était point approché pour acquérir de la gloire, mais pour lui en donner, et que ce prince devait attendre l'immortalité de l'histoire qu'il écrivait, et non des contes qu'Olympias avait faits sur sa naissance. D'autres racontent que Philotas lui demandant un jour quel était le héros le plus honoré chez les Athéniens, il lui répondit : « Un tyrannicide, c'est Harmo-» dius, c'est Aristogiton. » Philotas insistant : « Et dans quel pays des Grecs le tyrannicide » pourrait-il trouver un réfuge ? » — « Chez » les Athéniens. Les Athéniens ont défendu » les fils d'Hercule contre la tyrannie d'Eu-» risthée. »

Callisthène (1) s'opposa aux honneurs divins (*a*) que réclamait l'orgueil d'Alexandre. Voici les faits (2).

(*a*) Cette folie trouva des imitateurs dans Néron et Caligula.

§. II.

Anaxarque propose d'adorer Alexandre.

Alexandre était convenu avec les sophistes, et les grands de la Perse qui composaient sa cour, de faire tomber à table la conversation sur cet objet. Anaxarque prenant la parole avance qu'Alexandre a plus de droits aux honneurs divins qu'Hercule et Bacchus, dont il a surpassé les exploits par le nombre et la grandeur des siens ; que ce héros est leur prince, et que les autres étaient étrangers, l'un de Thèbes et l'autre d'Argos ; que le seul titre de ce dernier était de compter parmi ses descendans, Alexandre à qui la postérité éleverait des autels après sa mort ; qu'il était convenable de lui décerner, dès son vivant, des honneurs qu'il pourrait sentir et reconnaître.

Anaxarque ajouta plusieurs autres considérations à ce discours. Déjà les courtisans qui étaient dans le secret de cette proposition, commençaient à se prosterner pour adorer le prince : les Macédoniens gardent un silence de désapprobation ; et Callisthène le rompant le premier :

§. III.

Callisthène combat la proposition d'Anaxarque.

« Oui, sans doute, Alexandre est digne
» des plus grands honneurs qu'un mortel
» puisse recevoir ; mais la sagesse a établi
» une différence entre ceux que l'on doit aux
» Dieux et ceux que l'on accorde aux hommes.
» On érige aux Dieux des temples, des
» autels ; aux hommes, des statues ; les sa-
» crifices, les libations, les hymnes sont pour
» les Dieux, il reste aux hommes nos éloges.
» La Divinité est reculée dans le sanctuaire,
» on ne peut en approcher, on l'adore ; on
» aborde l'humanité, on la touche, on la
» salue. Au milieu de ces fêtes, de ces chants
» en l'honneur des Dieux, on assigne cepen-
» dant, à chacun d'entre eux, un culte dis-
» tinct, comment n'en séparerait-on pas les
» hommages rendus aux héros ? Il n'est point
» convenable de confondre tous ces rapports,
» soit en élevant les hommes jusqu'aux
» Dieux, soit en ravalant les Dieux jusqu'aux
» hommes. Alexandre permettrait-il qu'un

» particulier usurpât le titre et les préroga-
» tives de la royauté ? Les Dieux doivent-ils
» être moins indignés de voir un simple
» mortel affecter ou obtenir leurs honneurs
» suprêmes ? Qu'Alexandre soit le premier
» des héros, le plus grand des rois, le plus
» illustre des capitaines, qui peut en douter,
» Anaxarque ? Mais n'était-ce pas à toi, dont
» il consulte l'éloquence et la philosophie,
» à le dissuader de cet excès. Tu devrais
» te souvenir que tu ne parles pas ici à
» quelque Cambyse, à quelque Xercès,
» mais au fils de Philippe, mais au des-
» cendant d'Hercule et d'Achille, mais
» à un prince dont les ancêtres, venus
» d'Argos dans la Macédoine, n'y ont
» point obtenu l'empire par la force et la
» violence, mais conformément à nos lois.
» Hercule ne reçut pas les honneurs divins
» pendant sa vie, et, même après sa mort,
» il ne les dut qu'à l'ordre d'un oracle. Que
» si, nous voyant en petit nombre au milieu
» des Barbares, tu veux en prendre les mœurs,
» Alexandre, souviens-toi de la Grèce. C'est
» pour soumettre l'Asie à la Grèce que cette
» expédition a été entreprise. Espères-tu
» à ton retour forcer, les plus libres des

» hommes, les Grecs à t'adorer? ou, s'ils » sont exempts de cette honte, est-ce aux » Macédoniens seuls que tu la réserves? ou » bien ambitionnes-tu un double hommage, » homme pour les Grecs et les Macédo- » niens, veux-tu être un Dieu pour les Bar- » bares? Cette loi des Perses et des Mèdes, » je le sais, on la fait remonter au fils de » Cambyse, à Cyrus, le premier que l'on ait » adoré parmi les hommes; mais tu sais » aussi que l'orgueil de ce Dieu fut humilié » par un peuple pauvre, mais libre, par les » Scythes. D'autres Scythes ont châtié l'in- » solence de Darius; les Athéniens et les » Lacédémoniens, celle de Xercès; Cléarque » et Xénophon, à la tête seulement de dix » mille hommes firent trembler Artaxerce, » et toi même, tu as vaincu Darius avant » d'être adoré. »

§. IV.

Les Perses adorent Alexandre; Callisthène s'y refuse.

Callisthène continua avec la même énergie: elle importuna Alexandre, mais plut

aux

aux Macédoniens. Alors les affidés d'Alexandre leur donnent le signal de l'adoration. On se tait, et les Perses, les plus avancés en âge et en dignité, se lèvent et l'adorent tour-à-tour. L'un d'eux, l'ayant fait d'une manière absolument abjecte, Léonnatus, un des Hétaires, se prit à rire. Alexandre s'en tint offensé, et ne pardonna que par la suite à Léonnatus.

Le fait est raconté différemment par d'autres. Alexandre couronnant une coupe d'or, l'aurait présentée à la ronde, en s'adressant d'abord aux complices du projet d'adoration. Le premier, après avoir vidé la coupe, se serait levé, prosterné ensuite à ses pieds, et en aurait été embrassé. L'exemple suivi de proche en proche, Callisthène, à son tour, se serait avancé pour recevoir l'embrassement, mais sans se prosterner : Alexandre occupé à causer avec Ephestion, n'y aurait pas fait attention, si l'un des Hétaires, Démétrius (*a*) ne l'eût averti de la noble hardiesse de Callisthène qui, alors repoussé par Alexandre, se serait retiré en disant : Je n'y perds qu'un embrassement. (*b*)

(*a*) Fils de Pythonacte.

(*b*) Est enim philosophia paucis contenta judicibus,

Je n'insisterai point sur les fautes d'Alexandre ; mais je ne puis applaudir à ce que la philosophie de Callisthène eut d'excessif. Il suffit, dans ces circonstances, de se renfermer dans la modération ; pour être utile à un prince, il faut en savoir ménager les intérêts. La haine d'Alexandre contre Callisthène paraît justifiée par la rudesse de la franchise et de la vanité qu'il développa à contretemps. (*a*) De-là cette promptitude d'Alexandre à croire aux délations qui accusaient Callisthène d'avoir pris part à la conjuration formée contre ce prince par les adolescens attachés à son service ; on allait jusqu'à accuser le philosophe de les y avoir excités. Telle fut l'origine de cette conjuration.

---

multitudinem consultò ipsa fugiens, eique ipsi et suspecta et invisa, ut vel si quis universam velit vituperare, secundo id populo possit facere. *Cicer.*, *Tuscul.*, *l.* 2.

La philosophie se contente d'un petit nombre de juges, fuit à dessein la multitude qui la hait, et dont l'on s'attire les suffrages en proscrivant la sagesse.

(*a*) Plus un esprit est grand, moins se trouve-t-il quelquefois capable de société et de conseil, qualités sans lesquelles ceux mêmes, à qui la nature a donné le plus de lumières, sont peu propres au gouvernement.

Richel., *test. polit.*, *prem. part.*, *c.* 8, *s.* 2.

NOTES.

---

(1) Callisthène, si fameux par l'ère astronomique qui porte son nom, était fils de Héro, nièce d'Aristote: c'est par le crédit de cet homme célèbre, qu'il obtint la faveur d'Alexandre et le privilége de l'accompagner à la guerre de Perse. Plutarque a rassemblé quelques faits qui, mieux que ses éloges, donnent à la postérité une idée du caractère de ce philosophe.

Soupant une fois à la table du roi, on le pria de faire, sans être préparé, et la coupe à la main, l'éloge des généraux macédoniens qui venaient de conquérir la Perse: il prit pour sujet leur bravoure, et il les loua avec tant de délicatesse, sans que ni lui ni eux eussent à rougir, qu'à la fin tout le monde se leva, et de concert, battant des mains, et jetant sur lui des couronnes : *Maintenant*, lui dit Alexandre, *il faut nous convaincre de la force de ton éloquence : critique ces mêmes guerriers dont tu viens de faire l'éloge ; tes leçons pourront les éclairer, et s'ils ne se fâchent pas, ils en deviendront plus hommes de bien.* Le philosophe chanta la palinodie avec plus de succès encore, parce que le sujet qu'il avait à traiter était plus vaste, et il rendit ses portraits si ressemblans, que les originaux, tout en souriant de ses saillies, lui jurèrent une haine qui ne se termina qu'à son supplice.

En général, l'austère franchise était la base du caractère de Callisthène; il n'avait point ce génie souple qui se plie aux circonstances, et sans lequel l'homme qui

vit à la cour des despotes n'est rien; et cette vertu, toute sauvage qu'elle était, épargna peut-être plus d'un crime à Alexandre.

Le philosophe, au reste, eut des torts : au lieu de réserver cette austérité de principes pour les occasions importantes, où l'honneur du prince était compromis, il tourmenta son orgueil dans une foule de petites circonstances où il ne fesait que l'irriter sans motif. Quand on venait l'inviter à dîner à la cour, il n'y allait pas, ou s'il s'y rendait, il annonçait, par son silence ou par son dédain, sa misantropie. Alexandre lui fit sentir une fois ses torts, avec douceur, en parodiant un vers d'Euripide :

Je hais le sage qui ne sait pas l'être par lui-même.

Ce n'est pas tout-à-fait ainsi que Platon, bien plus homme de génie que Callisthène, sans être moins philosophe, se conduisit à la cour de Syracuse.

Enfin l'orage éclata contre lui, à l'époque de la conjuration d'Hermolaüs ; car la divinité d'Alexandre n'empêchait pas qu'à chaque instant il ne se tramât des complots contre sa vie. H. H., p. 328.

(2) Alexandre, souillé du meurtre de Philotas, de Parménion et de Clitus, et voyant qu'au lieu de recueillir la haine publique, on anéantissait ses remords, en fesant de la volonté suprême l'arbitre du juste et de l'injuste, fier du succès de l'infame adulation d'Anaxarque, se crut un moment d'une nature supérieure aux Barbares qu'il subjuguait, et aux Grecs qu'il assassinait sans péril; alors il travailla à son apothéose.

Il essaya presque tous les rôles : Athénée rapporte que tantôt il se fesait traîner dans un char, ayant l'arc de Diane et son carquois ; tantôt il se montrait avec la fou-

dre et les armes de Jupiter Ammon : le matin on le voyait dans sa tente avec les ailes de Mercure, ses talonnières et son caducée ; et le soir, il changeait ces habits de théâtre contre la peau de lion et la massue d'Hercule.

Enfin l'insensé se rappelant la tradition du serpent africain qu'on avait trouvé couché avec sa mère Olympias, le grand nom de fils adultérin d'Amphytrion qu'il croyait avoir déjà éclipsé, et sur-tout l'oracle d'Ammon, choisit, parmi tant de généalogies absurdes, d'être fils de Jupiter.

Les Perses et les Barbares, avilis depuis long-temps par l'habitude de l'esclavage, se prêtèrent sans peine au caprice impie du conquérant, mais de pareils hommages flattaient peu son orgueil ; il voulut rendre jusqu'aux Grecs complices de ces sacriléges, il réussit près des poètes tels que Chérile, des sophistes tels qu'Anaxarque ; mais il échoua quand il rencontra des Philosophes.

Id., p. 322.

SOMMAIRE.

I. Hermolaüs frappé de verges, conspire pour se venger d'Alexandre.

II. Découverte du complot; aveu et motif des conjurés; prétendue complicité de Callisthène.

III. Supplice des adolescens et du philosophe.

CHAPITRE V.

Conjuration des Adolescens.

§. I.

Hermolaüs frappé de verges, conspire pour se venger d'Alexandre.

Selon un usage établi par Philippe, les enfans des Macédoniens élevés en dignité, étaient choisis pour remplir auprès du roi les fonctions d'officiers de l'intérieur pendant le jour, et de gardes de sa personne pendant la nuit. Ils lui amenaient ses chevaux que devaient leur remettre les Hippocomes; ils l'élevaient sur son cheval à la manière des Perses, et l'accompagnaient à la chasse. On distinguait parmi eux Hermolaüs (*a*) qui paraissait attaché à la philosophie et particulièrement à Callisthène. On raconte que, suivant Alexandre à la chasse du sanglier, Hermolaüs prévint le prince, et tua la bête.

(*a*) Fils de Sopolis.

Celui-ci, irrité de se voir enlever l'honneur de la chasse, fit battre Hermolaüs de verges, en présence de ses camarades : on lui ôta son cheval. L'adolescent communique son ressentiment à Sostrate (*a*), son égal, son amant ; la vie lui est insupportable, s'il ne venge l'injure qu'il a reçue d'Alexandre ; l'amour de Sostrate lui fait partager la vengeance. Ils engagent Antipatre (*b*), Epimène (*c*), Anticlès (*d*) et Philotas (*e*). Le tour de la garde d'Antipatre étant arrivé, on arrêta d'égorger Alexandre pendant la nuit ; mais ce soir-là même, Alexandre prolongea la débauche jusqu'au point du jour.

(*a*) Fils d'Amyntas.
(*b*) Fils d'Asclépiodore.
(*c*) Fils d'Arsée.
(*d*) Fils de Théocrite.
(*e*) Fils de Carsis de Thrace.

§. II.

Découverte du complot des Adolescens; aveu et motif des conjurés; prétendue complicité de Callisthène.

Aristobule diffère : il prétend qu'une femme nommée Syra, qui se mêlait de divination, avait suivi Alexandre et les Grecs qui s'en étaient d'abord amusés ; mais que l'événement ayant justifié plusieurs de ses prédictions, elle avait cessé d'être méprisée, et avait obtenu d'entrer jour et nuit dans la tente du roi, et même d'y rester pendant son sommeil. Le prince se retirait le soir du festin, lorsqu'accourant, et comme remplie de la Divinité, elle le conjura de retourner à table et d'y passer la nuit. Alexandre crut céder aux ordres célestes ; son absence trompe les conjurés ; l'un d'entre eux Epimène, conte tout le secret le lendemain à Chariclès (*a*) son amant ; Chariclès le redit à Euryloque (*b*). Euryloque se rend aussitôt dans la tente d'Alexandre,

(*a*) Fils de Ménandre.
(*b*) Frère d'Epimène.

et révèle toute la conjuration à Ptolémée (*a*). Alexandre, instruit par ce dernier, fait arrêter tous ceux qu'Euryloque a dénoncés. Les douleurs de la question leur arrachent l'aveu du projet et les noms de tous leurs complices; et même, selon Aristobule et Ptolémée, ils avaient été excités par Callisthène; mais, selon d'autres écrivains, Alexandre céda moins aux soupçons et à la délation qu'à sa haine contre Callisthène, redoublée encore par la liaison de ce philosophe avec Hermolaüs (*b*). Celui-ci conduit devant les Macédoniens: « Oui, j'ai conjuré contre » Alexandre; un homme libre ne peut sup-» porter l'outrage. » Et rappelant alors tous les crimes du tyran, la mort injuste de Philotas, celle de Parménion et des autres, l'assassinat de Clitus plus affreux encore, cette affectation de revêtir la parure

---

(*a*) Fils de Lagus, garde de la personne du prince.

(*b*) On empoisonna cette liaison aux yeux d'Alexandre; on alla jusqu'à dire que le jeune homme, ayant demandé comment il pouvait devenir le plus célèbre des hommes, le philosophe avait répondu: « En tuant celui qui a le » plus de droit à la célébrité », calomnie absurde, et qui n'aurait pas fait la plus légère impression sur le prince, si elle avait été répandue avant la scène de l'apothéose.

asiatique, cette adoration forcée, ces scènes de débauche et d'ivresse. « Voilà, ajouta-t-il, » ce que je n'ai pu supporter, voilà ce qui » m'avait inspiré le dessein de rendre la » liberté aux Macédoniens ». (1)

§. III.

Supplice des Adolescens et du philosophe.

A ces mots Hermolaüs et ses complices sont saisis et lapidés. Selon Aristobule, Callisthène, chargé de fers, fut traîné à la suite de l'armée (*a*), y tomba malade et mourut. Selon Ptolémée, il finit sa vie dans les tortures (2) et sur une croix, tant est grande la diversité des récits. Les historiens témoins des faits ne s'accordant pas même entre eux, l'incertitude est encore plus marquée chez les autres. (3) Je crois avoir présenté assez de détails; j'ai rassemblé tous ceux qui ont quelque analogie entre eux, et j'ai rapporté à la mort de Clitus quelques événemens qui la suivirent de près.

(*a*) Sénèque, qui déplora le sort de Callisthène, l'éprouva, dès que Tigellin gouverna l'esprit de Néron.

NOTES.

(1) Les historiens mettent dans la bouche d'Alexandre une réponse aux inculpations d'Hermolaüs, dans laquelle ce prince cherche à se justifier du reproche d'avoir adopté les mœurs persiques; après quoi il ajoute : « Admirez-» vous Hermolaüs, il aurait voulu que je m'opposasse à » Jupiter, lorsqu'il m'a appelé son fils. Suis-je maître de » la parole des Dieux? Puis-je captiver leurs oracles? Il » m'a honoré de ce nom; je l'ai reçu pour donner du » poids à vos armes, etc. »

(2) La mort injuste de ce philosophe est une des actions qui ont le plus déshonoré la mémoire d'Alexandre. Il n'est point de plus grande tache dans sa vie; il mit par là tous les gens de bien dans l'impossibilité de lui représenter les véritables intérêts de sa gloire. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans les conseils aucune parole libre; ceux même qui étaient le plus zélés pour le bien public et pour sa personne, se crurent dispensés de le détromper : la flatterie seule, désormais écoutée, prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre, et le punit justement d'avoir sacrifié l'homme le plus vertueux qu'il eût à sa suite, à la folle ambition de se faire adorer.

Bo., p. 268.

(3) Il y a, comme on le voit chez les historiens, une grande diversité d'opinions sur le genre du supplice que

subit Callisthène; suivant les uns, il fut mis en croix; suivant les autres, il fut enfermé dans une caverne, après qu'on lui eut coupé le nez, les lèvres et les oreilles : une tradition moins suspecte, veut qu'il ait été enfermé dans une cage de fer, et que, rongé de vermines, il y soit mort, comme Sylla, de la maladie pédiculaire.

Justin, qui se croyait mieux informé que les autres historiens d'Alexandre, prétendait que Lysimaque, un des meilleurs généraux du conquérant, et qui régna après lui, voyant Callisthène, son ancien ami, lutter contre une mort lente et cruelle, lui donna du poison pour abréger son supplice. Alexandre le sut, et dans sa fureur, il le fit exposer à un lion; mais le guerrier, également intrépide et robuste, étouffa la bête féroce, en lui enfonçant dans la gueule son bras énveloppé de son manteau. Ce trait de force fut, ajoute-t-on, admiré du roi, qui rendit sa faveur à l'ami de Callisthène. Plusieurs critiques doutent de ce fait, à cause de la force plus qu'athlétique qu'il suppose dans Lysimaque; pour moi, j'en doute encore plus, à cause du retour de générosité dans Alexandre.

Alexandre ne paraît point avoir eu de remords du supplice de Callisthène; aussi sa mémoire en est couverte d'un opprobre ineffaçable : Sénèque, qui n'est pas toujours déclamateur, en parlait ainsi sous le règne de Néron : « Callisthène fut un homme d'un esprit supérieur, » dont l'ame fière était incapable de supporter les ou- » trages d'un monarque furieux ; sa mort est pour » Alexandre une tache éternelle, que n'effaceront jamais » ni son courage ni ses exploits; quand on dira qu'il a » fait périr des millions de Perses, on répondra : Mais » il a tué Callisthène ; quand on dira qu'il a vaincu Da- » rius, le souverain d'un puissant empire, on répondra : » Mais il a tué Callisthène; quand on dira qu'il a couvert

» l'Océan de nouvelles flottes, qu'il a étendu son em-
» pire depuis un coin obscur de la Thrace jusqu'aux li-
» mites de l'Orient, on répondra : Mais il a tué Callis-
» thène ; quand même il aurait éclipsé la gloire des rois
» et des héros ses prédécesseurs, il n'a rien fait de si
» grand, que le crime d'avoir tué Callisthène ».

H. H., p. 332.

LIVRE QUATRIEME.

Deuxième partie.

Défection et réduction d'une partie de la Sogdiane ; entrée dans l'Inde.

SOMMAIRE.

I. Propositions des Scythes et du roi des Chorasmiens.

II. Défection des Sogdiens vers l'Oxus ; leur réduction.

III. Succès de Spitamène ; nouvel échec vengé par Cratérus.

IV. Défaite de Spitamène massacré par les siens.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Défaite et mort de Spitamène.

§. I.

Propositions des Scythes et du roi des Chorasmiens.

LES envoyés d'Alexandre dans la Scythie reviennent accompagnés d'une nouvelle députation que le successeur du roi Scythe lui envoyait à son avénement. Les députés venaient l'assurer d'une entière soumission, lui apportaient les plus grands présens, et lui offraient la fille de leur prince en mariage, comme un gage d'amitié et d'alliance. Que si cette offre n'était point acceptée, leur roi proposait aux officiers de l'armée, et à ceux qui étaient le plus chers au conquérant, les filles des premiers de la Scythie ; que, si on l'exigeait, il viendrait lui-même prendre les ordres d'Alexandre.

Pharasmane, roi des Chorasmiens, vint sur ces entrefaites trouver Alexandre avec

quinze cents chevaux ; il annonçait qu'il était voisin de la Colchide et de la contrée des Amazones ; que si le dessein d'Alexandre était de tourner ses armes de ce côté, et de soumettre les nations voisines du Pont-Euxin, il offrait d'être son guide et de le défrayer dans la route.

Alexandre répondit d'abord à la députation des Scythes avec bienveillance ; et appropriant son discours aux circonstances, il écarte le projet d'un hymen étranger. Après de justes éloges donnés à Pharasmane et l'avoir reçu au nombre de ses alliés, il lui dit qu'il n'entrait point dans ses vues de se diriger vers le Pont, mais vers l'Inde dont la conquête rangerait toute l'Asie sous ses lois ; que l'Asie soumise, il rentrerait dans la Grèce par l'Hellespont et la Propontide, et tournerait vers l'Euxin avec toutes ses forces de terre et de mer, qu'il réclamerait alors les promesses de Pharasmane. Il le renvoie et l'adjoint au Perse Artabaze, qu'il avait nommé satrape des Bactriens et des peuples voisins.

---

§ II.

Défection des Sogdiens vers l'Oxus; leur réduction.

Alexandre marche de nouveau, vers l'Oxus, contre les Sogdiens retirés dans leurs places fortes, après avoir refusé d'obéir au satrape qu'il leur avait donné. Il campe aux bords du fleuve : on vit, dit-on, sourdir près de la tente d'Alexandre deux fontaines, l'une d'eau vive, et l'autre d'huile. Ptolémée, averti le premier de ce prodige, en instruit Alexandre qui sacrifie après avoir consulté les devins. Aristandre lui prédit de grands travaux et la victoire.

Il pousse vers les Sogdiens avec une partie de l'armée, après avoir laissé Polysperchon, Attalus, Gorgias et Méléagre avec une partie de ses troupes dans la Bactriane, pour prévenir les troubles, contenir les Barbares et combattre les révoltés. Il divise son armée en cinq corps ; le premier, sous la conduite d'Ephestion ; le second, sous Ptolémée ; le troisième, sous Perdiccas ; le quatrième, sous Cœnus et Artabaze ; et, dirigeant lui-même

le cinquième, il s'avance vers Maracande. Les autres se portèrent de différens côtés, et, fesant le siége des places, contraignirent les révoltés à se rendre de force ou de composition. Ces différens corps, après avoir parcouru la Sogdiane, se réunissent sous les murs de Maracande. Ephestion est chargé de conduire des colonies dans les villes de la Sogdiane; Cœnus et Artabaze, marchent vers les Scythes, chez lesquels Spitamène s'était réfugié.

Alexandre, avec le reste de l'armée, entre dans la Sogdiane, dont il soumet facilement les villes occupées par les Barbares révoltés.

§ III.

Succès de Spitamène; échec vengé par Cratérus.

Cependant Spitamène, avec une poignée de transfuges Sogdiens qui s'étaient retirés en Scythie, et six cents chevaux Massagètes, attaque une place frontière des Bactriens, la surprend, égorge la garnison et en fait le commandant prisonnier. Enflé de ce succès, il s'approche peu de jours après de Bactres,

et se contente, sans l'assiéger, de ravager les environs.

Les Grecs avaient laissé malades dans ces murs plusieurs cavaliers des Hétaires, Pithon, (*a*) à la tête de quelques officiers domestiques (*b*) et le Citharœde Aristonicus. Ils étaient convalescens, ils pouvaient déjà porter les armes et monter à cheval. A la nouvelle de l'incursion des Scythes, rassemblant quatre-vingt chevaux stipendiaires laissés en garnison à Bactres, et quelques-uns des adolescens, ils courent sur les Massagètes. Cette sortie imprévue les rend maîtres de tout le butin des Scythes dont ils égorgent une grande partie. Comme ils se retiraient en désordre, sans chef, Spitamène et d'autres Scythes, sortent d'une embuscade, fondent sur eux, tuent sept Hétaires et soixante stipendiaires. Aristonicus périt dans cette action, où il montra la plus grande valeur. Pithon blessé tombe vivant au pouvoir de l'ennemi.

Instruit de cette défaite, Cratérus marche contre les Massagètes qui fuient aussitôt

---

(*a*) Fils de Sosicle.

(*b*) Les adolescens, voy. plus haut.

dans le désert : mille chevaux se réunissant à eux, Cratérus les atteint et les défait malgré la résistance la plus opiniâtre. Cent cinquante cavaliers scythes demeurent sur le champ de bataille, le reste se sauve dans les déserts où les Macédoniens ne peuvent les poursuivre.

Cependant Alexandre nomme Amyntas (*a*) satrape de la Bactriane, emploi que la vieillesse d'Artabaze ne pouvait plus remplir. Il laisse près de lui, en quartier d'hiver, Cœnus à la tête de sa troupe, de celle de Méléagre, de quatre cents chevaux Hétaires, de toute la cavalerie des Archers, des Sogdiens et des Bactriens qu'Amyntas avait commandés : ils ont ordre de protéger le pays, et de surprendre Spitamène s'il tentait quelque incursion.

§. IV.

Défaite de Spitamène massacré par les siens.

Spitamène voyant les places remplies de garnisons macédoniennes qui lui ôtaient tous moyens d'échapper par la fuite, se

(*a*) Fils de Nicolaüs.

porte sur les troupes de Cœnus, dont l'attaque lui paraissait moins difficile. Arrivé à Gabes, place forte sur la frontière des Sogdiens et des Massagètes, il entraîne facilement dans son parti trois mille chevaux Scythes. Ce peuple pauvre, sans villes, sans retraites fixes, n'ayant rien à perdre, est toujours prêt à guerroyer.

Cœnus marche avec son armée au-devant de Spitamène, lui livre un combat sanglant; l'avantage reste aux Macédoniens; ils ne perdent que vingt-cinq chevaux et douze fantassins, tandis que l'ennemi laisse huit cents cavaliers sur le champ de bataille. Après cette défaite, les Sogdiens et les Bactriens, qui avaient pris parti pour Spitamène, vinrent trouver Cœnus et se rendre à discrétion. Les Scythes Massagètes fuient avec leur chef dans le désert après avoir pillé le bagage de leurs alliés; mais apprenant qu'Alexandre marchait contre eux, ils lui envoient la tête de Spitamène, espérant ainsi le détourner de son projet.

Cœnus et Cratérus rejoignent Alexandre à Nautaque où viennent aussi le retrouver, après avoir exécuté ses ordres, Phratapherne et Stasanor satrapes, l'un des Parthes, l'autre des Arriens.

Pendant que l'armée se repose en quartier d'hiver à Nautaque, Alexandre envoie Phratapherne chez les Mardes et les Topiriens, chercher le satrape Phradatès qui ne s'était point rendu aux ordres réitérés du prince. Stasanor va commander les troupes laissées chez les Drangues ; Atropate succède, en Médie, à Exodate, dont Alexandre soupçonnait la fidélité ; Staménès remplace, à Babylone, Mazée dont on apprend la mort; Sopolis, Epocillus et Menœdas, courent en Macédoine faire des recrues.

SOMMAIRE.

I. Attaque de la roche des Sogdiens; proposition d'Alexandre rejetée.

II. Reddition de la place.

III. Alexandre épouse Roxane sa captive.

IV. Siége de la roche de Chorième.

V. Reddition de cette place; approvisionnemens que le commandant donne aux Grecs.

CHAPITRE VII.

Reddition de la roche des Sogdiens et de celle de Choriène.

§. I.

Attaque de la roche des Sogdiens ; proposition d'Alexandre rejetée.

Au printemps, on part pour assiéger la roche des Sogdiens. C'est dans cette place inexpugnable que s'étaient réfugiés une foule d'habitans, et Oxyarte avec sa femme et ses filles, après avoir abandonné le parti d'Alexandre. La prise de ce poste enlevait aux Sogdiens leur dernier boulevard. Alexandre s'approche, mais il ne voit de tous côtés qu'une hauteur escarpée, couverte de neige, inabordable. Les Barbares étaient approvisionnés pour un long siége, et ne manquaient point d'eau. Alexandre leur fait proposer d'entrer en composition, avec la facilité de se retirer chez eux ; mais les Barbares se prenant à rire, lui demandent si

ses soldats ont des ailes ; qu'ils se croyaient au-dessus de toute atteinte. Irrité de cette réponse superbe, Alexandre, pour satisfaire à-la-fois sa vengeance et sa gloire, résolut d'emporter la place. Il fait publier par un hérault, que le premier de tous qui montera à l'assaut obtiendra douze talents ; le second, le troisième et tous ceux qui leur succéderont, des récompenses proportionnées, jusqu'au dernier, qui recevra trois cents dariques. (a)

§. II.

Reddition de la roche des Sogdiens.

Des Macédoniens, excités à-la-fois par leur courage et la récompense, se présentent au nombre de trois cents, choisis parmi ceux exercés à ces sortes de travaux. Ils sont armés de crampons de fer qu'ils doivent ficher dans la glace ou dans la roche, et auxquels ils attachent de fortes cordes. Se dirigeant pendant la nuit du côté le plus escarpé et le moins gardé, à l'aide de ces crampons et d'efforts redoublés, ils arrivent

(a) Un talent.

de différens côtés sur le sommet. A cet assaut, trente roulèrent dans les précipices et dans les neiges ; on ne put retrouver leurs corps. Arrivés sur le sommet, les Macédoniens élèvent un drapeau, c'était le signal convenu. Alexandre députe un hérault vers les postes avancés des Barbares pour leur annoncer qu'ils aient à se rendre ; que ses soldats ont des ailes ; qu'ils lèvent les yeux, les hauteurs sont occupées par les Macédoniens. A cet aspect imprévu, s'imaginant que les assaillans étaient en plus grand nombre et mieux armés, les Barbares se rendirent. (1)

§. III.

Alexandre épouse Roxane, sa captive.

Parmi les prisonniers on compta un grand nombre de femmes et d'enfans, entre autres ceux d'Oxyartes ; l'une de ses filles, Roxane nubile depuis peu, était la plus distinguée des beautés de l' sie, après la femme de Darius. Alexandre en est épris, et loin d'user des droits du vainqueur sur sa captive, il l'élève au rang de son épouse, action bien plus digne d'éloge que de blâme. Il avait

respecté autrefois la femme de Darius, la plus belle de celles (2) de l'Orient, soit indifférence, soit modération, et cela dans la fleur de l'âge, au comble des succès, dans cette situation où les passions ne gardent plus aucune mesure : retenue louable, et que l'amour seul de la gloire pouvait conseiller *(a)*.

Oxyarte instruit à-la-fois de la captivité de sa famille, et des dispositions d'Alexandre pour sa fille, reprenant l'espérance, vint trouver le prince qui le reçut avec tous les honneurs que sa nouvelle alliance commandait.

§. IV.

Siége de la roche de Choriène.

Les affaires de la Sogdiane terminées, Alexandre marche vers les Parétaques où les Choriens et les principaux du pays s'étaient réfugiés dans un poste également imprenable, on l'appelle la roche de Choriène :

(*a*) Le paragraphe qui suit dans le texte d'Arrien appartient naturellement au chapitre VI, du second livre, où nous l'avons reporté. Voyez tom. 1, p. 185, la note 3.

elle a de hauteur vingt stades (*a*), et de circuit, soixante (*b*). Escarpée de toutes parts, on n'y monte que par un sentier étroit et difficile, où peut à peine passer un seul homme: des précipices l'entourent, et avant d'arriver aux pieds de la place, il faut en combler la profondeur. Alexandre n'est que plus animé à son entreprise, rien ne paraît impossible à son courage et à sa fortune: des sapins abondaient aux environs, il les fait abattre; on en forme des échelles pour descendre dans ces abymes inaccessibles à tout autre moyen.

Alexandre présidait à l'ouvrage, pendant le jour, à la tête de la moitié de l'armée; il était relevé la nuit, tour-à-tour, par Perdiccas, Léonnatus et Ptolémée (*c*), sous les ordres desquels il avait divisé le reste de l'armée en trois corps. La difficulté du terrain, celle de l'entreprise ne permettait pas d'avancer à plus de vingt coudées (*d*) le jour, et un peu moins la nuit. Sur les flancs de l'abyme on enfonçait avec effort

(*a*) 2500 pas.
(*b*) 7 à 8000.
(*c*) Fils de Lagus.
(*d*) 30 pieds.

des crampons à la distance nécessaire pour soutenir la charge ; on y attacha des claies ou des fascines qui, fortement liées entre elles semblaient présenter un pont ; on les couvrit de terre au niveau du bord pour arriver de plain pied jusqu'à la place.

§. V.

Reddition de la roche de Choriène ; approvisionnement que le commandant donne aux Grecs.

Les Barbares avaient commencé par rire de ces efforts qu'ils croyaient inutiles. Mais lorsqu'ils se virent incommodés par les traits, tandis qu'ils ne pouvaient des hauteurs atteindre les Macédoniens à couvert sous leurs travaux, Choriène effrayé envoie un hérault à Alexandre, et demande à conférer avec Oxyarte : celui-ci lui conseille de se soumettre à ce conquérant, que nul obstacle ne peut arrêter, et de la bonté duquel il peut tout attendre, s'il se rend à lui ; que lui-même en était un exemple. Choriène, persuadé par ce discours, vient trouver le roi avec quelques-uns des siens. Alexandre l'accueille

avec

avec bienveillance, le retient auprès de lui, renvoie une partie de ceux qui l'avaient accompagné pour faire rendre la place : on en prend aussitôt possession.

Alexandre, suivi de cinq cents Hypaspistes, y monte pour la reconnaître, et loin d'être offensé de la résistance de Choriène, il lui rend le gouvernement de la citadelle et de tous les lieux sur lesquels il s'étendait.

L'armée, qui avait déjà souffert des rigueurs de la saison et du siége, vint alors à manquer de vivres. Choriène s'engagea à lui en fournir pendant deux mois, et faisant ouvrir ses magasins, il distribue aux soldats du blé, du vin et des salaisons. Ces objets fournis dans le terme convenu, il protesta qu'il n'avait point épuisé la dixième partie des provisions qu'il avait amassées pour le siége. Alexandre lui marqua de nouveaux égards, convaincu qu'il s'était rendu plutôt de bonne grace que par force.

NOTES.

(1) Alexandre pardonnait rarement à la valeur de ses ennemis, et encore moins à leurs railleries. Trente des principaux Sogdiens sont députés vers lui, pour remettre la place, à condition d'avoir la vie sauve. Quoique Alexandre ne fût pas encore leur maître, irrité de la fierté d'Arimaze, un de leurs chefs, qui n'était pas venu lui-même, il refusa de le recevoir à composition. Une confiance aveugle dans son bonheur, qui ne s'était jamais démenti, lui ôtait toute vue du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, et n'envisageant point de ressources, descendit avec ses parens et la principale noblesse, dans le camp d'Alexandre; ce prince, oubliant ce que l'humanité et la bonne foi demandaient dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pied même du rocher. La multitude qui s'était rendue, fut donnée avec tout le butin, aux habitans des nouvelles villes bâties dans ces contrées, et Artabaze eut encore le gouvernement du roc et du pays des environs.

Cet acte d'inhumanité souleva une partie des provinces voisines.

Bo., p. 241.

(2) Le récit que Tyriotes fit à Darius des procédés généreux d'Alexandre à l'égard de sa famille, engagea, selon Quinte-Curce (*l.* 4, *c.* 1), ce roi de Perse à envoyer des ambassadeurs pour demander la paix. Diodore

; Justin ne parlent point de la scène pathétique qui se ıssa entre Darius et Tyriotes ou Tyréus, comme le ɔmme Plutarque, quoiqu'ils fassent mention de l'amassade qui avait la paix de l'Asie pour objet. Tous ces istoriens fixent l'époque de cette députation quelques ›urs avant la bataille de Gaugamèle. Arrien met celle e la conversation de Darius avec son eunuque peu de ›mps après le combat d'Issus : il avoue cependant que ı certitude de cet entretien n'était établie que sur des ruits vagues. Quelle foi peut-on donc y ajouter ?

S. C., p. 124.

SOMMAIRE.

I. Retour à Bactres; marche vers l'Inde.

II. Passage à Nicée; soumission de Taxile et de plusieurs Anactes.

III. Expédition contre les Aspiens.

IV. Défaite des Barbares sur les hauteurs.

CHAPITRE VIII.

Entrée et premiers exploits dans l'Inde. (1)

§. I.

Retour à Bactres ; marche vers l'Inde.

ALEXANDRE tourne vers Bactres, et envoie Cratérus à la tête de six cents Hétaires, et les corps d'infanterie de Polysperchon, d'Attalus et d'Alcétas joints à celui qu'il commandait pour combattre Catanès et Austanes, les derniers chefs de la révolte des Parétaques. L'action fut sanglante, mais décisive en faveur de Cratérus. Catanès fut tué dans la mêlée, et Austanes fait prisonnier fut envoyé vers Alexandre. Les Barbares perdirent cent vingt chevaux et quinze cents hommes de pied.

Cratérus rejoint Alexandre dans la Bactriane. C'est à cette époque qu'il faut rap-

porter la conjuration des adolescens et la mort de Callisthène.

Vers le milieu du printemps, Alexandre prend la route de l'Inde avec toutes ses troupes, dont il détache seulement dix mille hommes de pied, et trois mille cinq cents chevaux sous la conduite d'Amyntas qui doit contenir la Bactriane. Après avoir passé le Caucase en dix jours de marche, il parvint à la ville d'Alexandrie, qu'il avait fait bâtir dans la Paropamise lors de sa première expédition en Bactriane. Il en destitua le commandant pour n'avoir pas rempli les devoirs de sa charge ; et ayant appelé, pour repeupler la ville, les finitimes ainsi que les Macédoniens mis hors de combat, il en confia le gouvernement à Nicanor, l'un des Hétaires. Tyriaspe fut nommé satrape de toute la Paropamise et des contrées qui s'étendent jusqu'aux bords du Cophès.

§. II.

Passage à Nicée ; soumission de Taxile et de plusieurs Anactes.

Il passe par Nicée et sacrifie à Pallas. Un hérault le précède et va prévenir Taxile

et les autres Anactes *(a)*, au-delà du fleuve, qu'ils aient à se rendre auprès d'Alexandre par-tout où il serait. Taxile et les Anactes obéissent ; ils apportent les plus rares présens, et promettent de lui envoyer des éléphans au nombre de vingt-cinq.

Alexandre partage son armée et abandonne à Ephestion et Perdiccas le commandement d'une partie composée des troupes de Gorgias, de Clitus, de Méléagre, de la moitié des Hétaires à cheval, et de la totalité des troupes stipendiaires, avec ordre de marcher dans la Peucelatide vers l'Indus, d'y soumettre toutes les villes de force ou par composition, et une fois arrivés aux bords du fleuve, d'y faire tous les préparatifs pour en faciliter le passage. Ils sont accompagnés de Taxile et des autres Anactes : les ordres d'Alexandre sont exécutés.

Astès, hyparque *(b)* de la Peucelatide, se révolte, s'enferme dans une ville, qu'Ephestion assiége et prend d'assaut le trentième jour. Astès y périt. On établit à sa place Sangée, qui abandonnant le parti d'As-

(*a*) Les chefs, les principaux du pays.
(*b*) Commandant.

tès pour celui de Taxile, mérita ainsi la confiance d'Alexandre.

§. III.

Expéditions contre les Aspiens.

Alexandre suivi des Hypaspistes, de l'autre moitié des Hétaires à cheval, des Hétaires à pied, des Archers, des Agriens et de la cavalerie des hommes de trait, pousse vers les Aspiens, les Thyréens et les Arasaques : il côtoie le Choès, se dirige par des hauteurs difficiles et escarpées, traverse le fleuve avec peine. Apprenant que les Barbares se sont réfugiés dans leurs montagnes et leurs places fortes, il laisse en arrière son infanterie avec ordre de le suivre au petit pas, s'avance rapidement avec toute sa cavalerie et huit cents hommes de la phalange qu'il fait monter en croupe tout armés.

Il trouve tous les habitans de la première ville avancée, rangés en bataille aux pieds de leurs murs, dans lesquels il les rejette du premier choc.

Alexandre fût blessé à l'épaule, d'un trait

qui ne pénétra point avant, parce que le coup fut rompu par la cuirasse. Ptolémée et Léonnatus furent également blessés.

Alexandre ayant tourné la ville en reconnaît le faible, campe de ce côté, et le lendemain dès l'aurore, ayant donné l'assaut, on force le premier rempart moins solide; le second, fut disputé plus long-temps. Mais lorsqu'ils virent approcher les échelles et pleuvoir sur eux une grêle de traits, les Barbares font une sortie et fuient dans leurs montagnes. On les poursuit; une partie est tuée dans la fuite; on n'épargne pas même les prisonniers, et le soldat furieux croit en les immolant venger Alexandre de sa blessure.

Le plus grand nombre se réfugie dans les montagnes voisines. On rase la ville; on marche vers Andraque; cette place se rend par composition. Alexandre y laisse Cratérus avec les autres commandans de l'infanterie pour réduire le reste de la contrée, et l'administrer selon les circonstances.

Pour lui, à la tête des Hypaspistes, des Archers, des Agriens, du corps de Cœnus et d'Attalus, de l'Agéma, de quatre autres corps de la cavalerie des Hétaires, et de la

moitié des Archers à cheval, il marche vers le fleuve Soaste (*a*) contre l'hyparque des Aspiens. Il s'avance à pas redoublés, et campe le second jour aux pieds de leur ville. Les Barbares la brûlent à l'approche d'Alexandre, et se réfugient dans leurs montagnes (*b*); on les poursuit, et dans le premier mouvement on en fait un horrible carnage.

Ptolémée apercevant alors sur une hauteur le chef des Barbares, pousse vers lui avec un gros d'Hypaspistes malgré le désavantage du lieu et l'infériorité du nombre. Comme il avait de la peine à gravir la hauteur, il laisse son cheval et met pied à terre. L'Indien accourt avec les siens à sa rencontre, et frappe Ptolémée d'un coup de pique rompu par la cuirasse. Ptolémée perce l'Indien à la cuisse, le renverse, le dépouille de ses armes. Les Barbares à cette vue pren-

---

(*a*) Vid. Gronov., 185.

(*b*) Les combats continuels et difficiles que les Grecs furent obligés de livrer dans les montagnes, durent contribuer, en les exerçant, à leurs succès en bataille rangée. Après avoir vaincu les plus valeureux des Barbares et des Scythes dans des gorges, comment n'auraient-ils pas dissipé en plaine ces nuées d'Asiatiques sur lesquels ils avaient d'ailleurs l'avantage d'une tactique supérieure.

nent aussitôt la fuite. Ceux qui occupaient les sommets, s'indignant de voir le corps de leur chef au pouvoir de l'ennemi, accourent; on livre autour du cadavre un combat sanglant. La troupe d'Alexandre met pied à terre et vient soutenir les Grecs; on repousse les Barbares avec peine; ils abandonnent enfin le corps et le champ de bataille. On franchit les hauteurs; on arrive à la ville d'Arigée, elle venait d'être brûlée et abandonnée par les habitans.

Sur ces entrefaites arrive Cratérus qui a rempli la commission d'Alexandre. Frappé des avantages qu'offrait la situation, le prince ordonne à Cratérus de relever les murailles de la ville, et de la repeupler des hommes des nations voisines qu'on pourrait attirer, ainsi que des soldats hors de service.

Il continue de poursuivre les Barbares, et campe aux pieds de la montagne qu'ils occupent.

§. IV.

Défaite des Barbares sur les hauteurs.

Ptolémée, envoyé aux fourrages et à la découverte, rapporta qu'on apercevait un

plus grand nombre de feux allumés dans l'armée des Barbares que dans celle des Grecs. Cette observation ne suffit pas à Alexandre. Cependant, conjecturant que les Barbares devaient être en grand nombre, il laisse une partie de son armée aux pieds de la montagne, et, prenant avec lui les troupes qu'il juge propres à cette expédition, il se dirige du côté des feux, et partage alors ses troupes en trois corps; le premier, sous la conduite de Léonnatus, soutenu des troupes d'Attalus et de Balacre; le second, sous les ordres de Ptolémée, qui mène avec lui le tiers des Hypaspistes royaux, les phalanges de Philippe et de Philotas, deux mille archers, les Agriens et la moitié de la cavalerie. Lui-même conduit le troisième vers le plus épais des forces des Barbares.

Ces derniers, à la vue des Macédoniens, méprisent le petit nombre qu'ils aperçoivent; descendent en foule des hauteurs qu'ils occupent, une action vive s'engage dans la plaine; ils sont facilement défaits.

Ptolémée avait une position moins avantageuse. En effet, les Barbares, en ordre de bataille, occupaient les flancs des montagnes. Les Grecs se dirigent du côté le plus

accessible, négligeant de cerner entièrement les hauteurs pour laisser aux ennemis les moyens de se retirer. L'attaque fut des plus chaudes: les Indiens avaient pour eux la supériorité du poste, et ce courage qui les élevait au-dessus de tous les autres Barbares voisins. Cependant les Macédoniens parviennent à les chasser des hauteurs.

Léonnatus, de son côté, remporta les mêmes avantages.

Au récit de Ptolémée, on fit quarante mille prisonniers; on enleva deux cent trente mille vaches (*a*), qui surpassaient en hauteur et en beauté toutes celles connues. Alexandre fit réserver les plus rares pour les faire passer en Macédoine.

(*a*) Ce récit nous semble singulièrement exagéré.

SOMMAIRE.

I. Passage du Gurée.

II. Siége de Massagues.

III. Reddition de Massagues; massacre de ses habitans.

IV. Siége et prise d'Ores et de Bazire.

CHAPITRE IX.

Expédition contre les Assacéniens.

§. I.

Passage du Gurée.

ALEXANDRE s'avance contre les Assacéniens, qui l'attendaient avec trente mille hommes de pieds, deux mille chevaux et trente éléphans. Cratérus, ayant rebâti Arigée selon l'ordre d'Alexandre, vient le retrouver avec l'infanterie pesamment armée, et les machines de siége.

Alexandre, suivi de la cavalerie des Hétaires, des Archers à cheval, des bandes de Cœnus et de Polysperchon, de mille Agriens et des gens de trait, traverse le territoire des Guréens, passe le Gurée (*a*) avec beaucoup de peine, vu la profondeur du fleuve, la rapidité de son cours, et le glissant des cailloux arrondis qui remplissent son lit.

(*a*) Fleuve.

A l'approche d'Alexandre, les Barbares n'osant l'attendre en bataille rangée, se débandent et courent se renfermer dans leurs villes, résolus de s'y défendre.

§. II.

Siége de Massagues.

Le roi se dirige d'abord vers Massagues leur capitale. Déjà son armée campait sous les remparts, lorsque renforcés de sept mille stipendiaires venus de l'intérieur de l'Inde, les Barbares fondent sur les Macédoniens. Alexandre ne voulant point engager le combat sous leurs murs, derrière lesquels ils pouvaient se retirer trop sûrement, et pour les attirer en plaine, fit faire à leur approche un mouvement en arrière aux Macédoniens, qui furent occuper une hauteur à sept stades (*a*) du Gurée, où il avait résolu de camper. L'audace des ennemis est rehaussée par la retraite des Grecs, ils ne gardent plus leurs rangs, et courent en désordre sur ceux d'Alexandre. Arrivés à la portée du trait,

(*a*) Près d'un quart de lieue.

Alexandre

Alexandre donne le signal, la phalange se retourne et se précipite sur eux. Les gens de trait à cheval, les Agriens et les Archers, avaient engagé la mêlée où le désordre redoubla par le choc de la phalange. Surpris, épouvantés, les Indiens lâchent pied aussitôt, se retirent précipitamment dans la ville, après avoir perdu deux cents des leurs.

Alexandre fait approcher sa phalange des remparts, une flèche lui effleure la cheville du pied.

Le lendemain il fait battre les murs par les machines; une partie est renversée; les Macédoniens s'avançent par la brèche; les Indiens la défendent avec courage; Alexandre fait sonner la retraite.

Le deuxième jour on donné l'assaut avec un nouvel acharnement. On fait avancer contre les murs une tour de bois, chargée de soldats qui lancent sur les assiégés une grêle de flèches et de traits. La brèche, défendue avec une égale résistance, ne peut être forcée.

Le troisième jour la phalange monte de nouveau à l'assaut; on abaisse de la tour un pont qu'on jette sur les débris des remparts: on s'était servi de cette machine pour prendre

Tyr. Les Hypaspistes passent les premiers ; on se précipite en foule et avec ardeur sur le pont, qui rompt sous le poids, et tombe avec les Macédoniens. Les Barbares, ranimés par cet accident, lancent sur eux des pierres, des traits, tout ce dont ils peuvent s'armer, poussent de grands cris, les attaquent de dessus les remparts, tandis que d'autres, sortant par les portes étroites menagées entre les tours des murs, viennent les accabler dans leur désastre.

Alexandre fait ébranler aussitôt le corps d'Alcétas pour sauver les blessés et favoriser la retraite.

§. III.

Reddition de Massagues ; massacre de ses habitans.

Le quatrième jour on jette un nouveau pont ; les Indiens développent la même vigueur de résistance ; mais voyant leur chef tomber sous un trait, et qu'ils avaient perdu la meilleure partie des leurs, tandis que l'autre était blessée, ils envoient un hérault à Alexandre. Résolu de conserver la vie à ces braves, il les reçoit sous la condition qu'ils

serviraient dans ses troupes. Ils sortent en armes, et viennent camper sur une hauteur en face du camp des Macédoniens, dans l'intention de fuir pendant la nuit, pour ne point porter les armes contre leurs compatriotes. Instruit de leur résolution, Alexandre les fait cerner dans l'ombre, et massacrer jusqu'au dernier. (1)

Il entre ensuite dans la ville dégarnie de défenseurs, et s'y rend maître de la mère et de la fille d'Assacénus. Alexandre ne perdit, dans ce siége, que vingt-cinq hommes.

§. IV.

Siége et prise d'Ores et de Bazire.

Il détache Cœnus vers la ville de Bazire, comptant sur sa reddition à la nouvelle de la prise de Massagues. Attalus, Alcétas et Démétrius Hypparque, (*a*) doivent tirer une circonvallation autour de la ville d'Ores, et la bloquer jusqu'à son arrivée. Les habitans de cette dernière font une sortie, mais

---

(*a*) Commandant de cavalerie.

Alcétas et les Macédoniens les repoussent facilement, et les renferment dans la ville.

Cœnus ne réussit point dans son entreprise : les habitans de Bazire se confiant dans la force de leur place, en effet elle s'élevait sur une hauteur entourée de tous côtés par une forte muraille, rejetèrent la proposition de se rendre. Alexandre y marche.

Il apprend en route que plusieurs des Barbares voisins, détachés par Abissare, doivent se jeter dans Ores. Aussitôt il charge Cœnus d'élever un fort près de Bazire, d'y laisser une garnison pour bloquer les habitans, et de le rejoindre avec le reste de ses troupes. Ceux de Bazire, après le départ de Cœnus, méprisant le petit nombre des Macédoniens, font une sortie; une action vive s'engage; cinq cents Barbares sont tués; soixante-dix sont faits prisonniers; le reste est repoussé en désordre dans les murs où les Grecs du fort, soutenus par ce succès, les renferment plus étroitement.

D'un autre côté Alexandre termina facilement le siége d'Ores; la place fut prise du premier assaut : il y trouve des éléphans dont il s'empare.

A cette nouvelle, ceux de Bazire perdent courage, et abandonnant leur ville au milieu de la nuit, se réfugient avec les autres Barbares sur le rocher d'Aorne.

NOTE.

(1) Diodore ajoute à ce tableau quelques traits qui doivent trouver ici leur place. Suivant lui, Alexandre avait conçu une haine mortelle contre ces Indiens; il rassembla son armée et la fit marcher contre eux : de sorte que les ayant bientôt joints, il en fit, dans leur première surprise, un grand carnage. Ceux-ci ne manquèrent pas de jeter de grands cris, mêlés d'attestations du nom des Dieux, et de la foi publique qu'on violait à leur égard. Alexandre leur répondit à haute voix, qu'il leur avait bien permis de sortir de Massagues, mais qu'il n'avait pas engagé les Macédoniens à une alliance durable avec eux ; ils sont massacrés.

Diod., l. 17, trad. de Terrasson, t. 5, p. 232.

SOMMAIRE.

I. Position inaccessible du rocher d'Aorne; réduction de plusieurs places.

II. Siége du rocher d'Aorne.

III. Reddition de la place; massacre de sa garnison.

IV. Marche vers l'Indus; chasse aux éléphans; construction de barques.

CHAPITRE X.

Siége du rocher d'Aorne.

§. I.

Position inaccessible du rocher d'Aorne; réduction de plusieurs places.

Cette roche est le plus fort boulevard du pays. On assure que le fils de Jupiter, Hercule (a), ne put en triompher.

Ce rocher a de tour deux cents stades (b), et sa moindre élévation est de onze (c); on n'y peut monter que par un escalier taillé dans le roc; de son sommet coule une source pure et abondante; on y trouve

(a) S'agit-il, dans cette tradition, de l'Hercule thébain, de celui de Tyr ou d'Egypte; c'est ce que je ne saurais affirmer : l'un d'eux a-t-il pénétré dans les Indes, je ne le pense pas; mais il est naturel de parler d'Hercule toutes les fois qu'il s'agit de travaux extraordinaires. Arrien. Voyez ci-après la note p. 113.

(b) 6 lieues.

(c) 13 à 1400 pas.

un bois et une étendue de terres labourables, dont le produit peut suffire à la subsistance de mille hommes.

Ces renseignemens, et sur-tout la tradition concernant Hercule, enflamment Alexandre. Il jette des garnisons dans Ores et Massagues, pour contenir ce pays et rebâtir la ville de Bazire. Ephestion et Perdiccas, après avoir élevé les murs d'Orobate, y laissent une garnison, et tirent vers l'Indus où ils font toutes les dispositions pour le passage. Nicanor, l'un des Hétaires, est nommé satrape du pays, en-deçà du fleuve.

Alexandre marche lui-même vers l'Indus; soumet, par composition, la ville de Peucéliotis, qui se trouve sur son passage, et peu éloignée du fleuve, il y laisse une garnison macédonienne sous les ordres de Philippe.

Il prend plusieurs autres petites places sur les bords de l'Indus, accompagnés de Cophée et d'Assagète, Hyparques de la province.

Arrivé à Embolime, ville voisine du rocher d'Aorne, il y laisse une partie de l'armée sous le commandement de Cratérus, avec ordre d'y amasser des vivres et les provisions nécessaires pour un long séjour, afin que les

Macédoniens pussent, au sortir de cette ville, prolonger le siége d'Aorne, si la place n'est emportée d'assaut.

§. II.

Siége du rocher d'Aorne.

Lui-même, à la tête des Archers, des Agriens, de la bande de Cœnus, de deux cents Hétaires, de cent Archers à cheval, des soldats les plus prompts et les plus légèrement armés de la phalange, se dirige vers le rocher, et campe, le premier jour, dans une position avantageuse; le lendemain il le serre de plus près.

Cependant quelques habitans du pays viennent se rendre, avec offre de lui montrer un chemin par lequel l'attaque sera plus facile. Il envoie avec eux Ptolémée à la tête des Agriens, de la troupe légère et des Hypaspistes choisis, lui ordonne de s'emparer du poste, de s'y fortifier et d'élever un signal au moment où il en sera maître.

Ptolémée y parvient à l'insu des Barbares, par des routes escarpées et difficiles, se fortifie de fossés et de palissades, et fait

élever un fanal du côté qu'Alexandre peut apercevoir.

Instruit par ce signal, Alexandre commence l'attaque dès le lendemain ; mais la difficulté du lieu, et la résistance des Barbares, ne lui laissent prendre aucun avantage. L'ennemi, voyant l'inutilité des efforts d'Alexandre, retourne contre Ptolémée. L'action la plus sanglante s'engage entre les Indiens voulant débusquer les Grecs, et Ptolémée qui s'obstine à conserver son poste : les Barbares, ayant quelque désavantage, se retirent sur le soir.

Cependant Alexandre charge un transfuge Indien connaissant les passages et fidèle, de porter nuitamment à Ptolémée des lettres, par lesquelles il lui mande de fondre sur les Barbares au moment où lui-même en viendrait aux mains, afin que l'ennemi attaqué à-la-fois de tous côtés, ne sût où donner.

Au point du jour il dirige ses troupes par le chemin qu'avait pris Ptolémée, espérant que leur jonction faciliterait la prise de la place. Il livra jusqu'à midi un combat opiniâtre : cependant comme les Macédoniens se relevaient l'un l'autre et se repo-

saient successivement, ils restèrent maîtres du passage, et se joignirent à Ptolémée avant la nuit.

Toute l'armée réunie, on livre un nouvel assaut dès le lendemain, mais sans succès.

Au point du jour suivant, Alexandre ordonne à ses soldats de couper chacun une centaine de pieux, dont il fait construire une plate-forme qui s'étend du sommet de la colline où il était campé jusqu'au roc. C'est de là que ses archers et ses machines doivent lancer sur l'ennemi une grêle de traits. Toute l'armée se livre à ce travail; lui-même présent applaudit à l'activité des uns, et gourmande la lenteur des autres.

Le premier jour on pousse à un stade (*a*) l'étendue de la terrasse; le lendemain, des frondeurs et des archers y furent placés pour s'opposer aux excursions des Indiens; et le troisième jour, l'ouvrage fut entièrement terminé.

Quelques Macédoniens s'emparèrent, le quatrième jour, d'une hauteur égale à celle du roc; Alexandre étend les travaux de ce côté.

(*a*) 126 pas.

cette précaution, seraient impraticables. Il fait quelques prisonniers Barbares qui l'assurent que les Indiens de cette contrée se sont sauvés vers Barisade, et ont laissé leurs éléphans paître le long du fleuve. Il se fait conduire sur ces rives : il détache plusieurs Indiens exercés à la chasse de ces animaux; excepté deux qui tombèrent dans des précipices, tous furent pris, montés par des hommes, et conduits à la suite de l'armée.

Alexandre voit des arbres près du fleuve, les fait abattre : on en fabrique des barques sur lesquelles il descend l'Indus jusqu'aux lieux où Ephestion et Perdiccas avaient depuis long-temps jeté un pont.

NOTE.

NOTES.

---

(1) La prise d'Aorne qui avait résisté à Hercule, et la soumission de Nysa fondée par Bacchus, furent deux événemens qui fournirent aux soldats d'Alexandre le sujet d'un parallèle entre ce prince et ces deux divinités. Bacchus et Hercule furent-ils jamais connus des peuples de l'Orient, et particulièrement des Indiens? Le culte de ces dieux répugne également aux principes religieux et aux mœurs de ces nations; Mégasthène, quoique partisan de cette opinion, n'en parle cependant que comme d'une tradition sans doute hellénique. L'arrivée d'Hercule dans l'Inde, est même regardée, par cet écrivain, comme très-problématique, et fondée seulement sur des bruits légers; elle n'a pourtant pas laissé d'être adoptée par les écrivains postérieurs au règne d'Alexandre, et d'être transmise à la postérité par des monumens publics. Strabon, après avoir rapporté ce que plusieurs auteurs disaient des Oxydraques, qu'ils supposaient être les descendans de Bacchus, et des Sibes, qu'ils fesaient sortir des compagnons d'Hercule, réfute avec raison cette fausse tradition, et finit en ces termes: « Mégasthène, avec » un petit nombre d'autres écrivains, écrivit ce qu'on » débite de Bacchus et d'Hercule; mais Eratosthène, » avec le plus grand nombre, traite cela de fable, et ne » veut point qu'on ajoute foi à ce que les Grecs en rap» portent ». S. C., p. 90.

D'autres témoignages balancent cette assertion. (Phi-

lostr., in vit. Apollon., l. 2, c. 10, 11, 13 : Diodor., l. 3, c. 232.)

Les courses de Bacchus ou d'Hercule sont les emblèmes des courses apparentes du Soleil.

Le Soleil était la grande divinité des Indiens, (Clem., in protrep, p. 16.) Alexandre sacrifie à cet astre sur les bords de l'Indus. (Quinte-Curce, l. 6, c. 1.)

Les écrits, les opinions des anciens les plus éclairés, les traditions historiques, les coutumes et les livres sacrés de ces peuples, les monumens encore existans, tout confirme que la religion solaire était celle de l'Inde. (Lucian. de Salt., Stephan. Byz., in voc., Bram. Solin., p. 129, etc.)

Les preuves en sont irrésistiblement établies dans tout l'ouvrage du savant Dupuis, sur l'origne des cultes, et particulièrement, tom. 1, p. 83-89; tom. 3, p. 66-68, etc.

LIVRE CINQUIÈME.

CONQUÊTE DE L'INDE (1).

SOMMAIRE.

I. Députation de la ville de Nysa ; à quelles conditions elle obtient sa liberté.

II. Alexandre monte sur le Méros.

III. Arrivée aux bords de l'Indus.

CHAPITRE PREMIER.

Expéditions jusqu'à l'Indus.

§. I.

Députation de la ville de Nysa; à quelles conditions elle obtient sa liberté.

ENTRE le Cophès et l'Indus se présente la ville de Nysa, fondée, dit-on, par Bacchus, vainqueur de l'Inde.

Quel est ce Bacchus, et quant a-t-il porté la guerre dans les Indes ? était-il venu de Thèbes ou de Tmole (en Lydie)? Obligé de traverser les nations les plus belliqueuses alors inconnues aux Grecs, comment n'a-t-il soumis que les Indiens? Il ne faut point percer trop avant dans tout ce que la fable rapporte des Dieux. Les récits les plus incroyables cessent de l'être, lorsque les faits appartiennent à quelque divinité. (2)

Alexandre, arrivé devant cette ville, vit venir à sa rencontre une députation de trente principaux citoyens, à la tête desquels était Acuphis, le premier d'entre eux; ils lui de-

mandent de respecter, en l'honneur du Dieu, la liberté de leur ville. Arrivés dans la tente d'Alexandre, ils le trouvent couvert de ses armes et de poussière, le casque en tête, et la lance à la main. A cet aspect, ils se prosternent épouvantés, et gardent un long silence.

Alexandre les relève avec bienveillance, et les encourage. Alors Acuphis : « Au nom de » Dionysus, daignez, prince, laisser à la ville » de Nysa sa liberté et ses lois. Le grand » Dionysus, prêt à retourner dans la Grèce, » après la conquête de l'Inde, fonda cette » ville monument éternel de sa course triom- » phale. Il la peupla des compagnons émé- » rites de son expédition. Héros! c'est ainsi » que vous avez fondé une Alexandrie sur » le Caucase, une autre en Egypte ; c'est » ainsi que tant de villes portent ou por- » teront le nom d'un conquérant déjà plus » grand que Bacchus. Ce Dieu appela notre » ville Nysa, en mémoire de sa nourrice ; » ce nom s'étend à toute la contrée : cette » montagne, qui domine nos murs, porte » celui de Méros (*a*), et rappelle l'origine » de notre fondateur.

(*a*) *Femur*, cuisse. Bacchus, selon la fable, sortit de la cuisse de Jupiter.

» Depuis ce temps les habitans de Nysa » sont libres, et se gouvernent par leurs » lois. Le Dieu nous a laissé un témoignage » de sa faveur, ce n'est que dans notre con» trée que croît le lierre, inconnu dans tout » le reste de l'Inde. » (*a*)

Le discours d'Acuphis fut agréable à Alexandre ; il crut ou voulut faire croire ce qu'on rapportait de Bacchus, fier d'avoir marché sur ses traces au-delà desquelles il comptait s'élancer, espérant aussi, que par une noble émulation des travaux de Bacchus, les Macédoniens seraient prêts à tout entreprendre. Il conserva aux habitans de Nysa leurs franchises.

Il s'informe ensuite de leur état politique ; il applaudit à leur constitution , elle est aristocratique ; et il exige qu'on lui livre comme ôtages trois cents Equestres et cent membres (*b*) du conseil des trois

(*a*) D'après un discours aussi fort de raisonnement, dit l'auteur de l'Histoire des hommes, Alexandre permit aux citoyens de la ville de Bacchus de se gouverner suivant leurs propres lois. Cette anecdote du judicieux Arrien méritait de ne se trouver que dans le roman de Quinte - Curce. H. H., p. 342.

(*b*) Arrien, comme nous l'avons déjà remarqué, emploie toujours, au lieu des dénominations étrangères, les dénominations grecques et romaines.

cents. Acuphis était du nombre de ces derniers ; il le nomme hyparque. Lequel souriant : « Eh comment une cité, dépourvue de
» cent hommes de bien, pourra-t-elle se gou-
» verner ? Si son salut vous est cher, prenez
» trois cents et plus de nos Equestres ; et au
» lieu d'exiger cent de nos meilleurs citoyens,
» demandez-en deux cents des plus mauvais,
» c'est le seul moyen d'assurer à notre cité
» la conservation de son ancien éclat. »

La prudente énergie de ce conseil ne déplut point à Alexandre, qui se contenta des trois cents Equestres. Acuphis lui envoya son fils et son petit-fils.

§. II.

Alexandre monte sur le Méros.

Alexandre, curieux de visiter les monumens en la gloire de Dionysus dont le pays des Nyséens est peuplé, monte sur le Méros, suivi de la cavalerie des Hétaires et de l'Agéma des phalanges : le lierre et le laurier y croissaient en abondance, on y trouve des bois sombres et peuplés de fauves. Les Macédoniens reconnurent avec transport le lierre qu'ils n'avaient pas vu depuis long-temps.

En effet, il n'en croît pas dans l'Inde, même aux lieux où l'on trouve la vigne : ils en forment des guirlandes et des couronnes, et entonnent les hymnes de Bacchus qu'ils appellent par tous ses noms. Alexandre y sacrifie et invite les Hétaires à un festin. On rapporte qu'alors les premiers des Macédoniens couronnés de lierre dans cette orgie, et comme saisis des fureurs Dionysiaques, coururent en bacchans ivres et frénétiques.

Ce fait, je ne puis ni le certifier, ni le rejeter. Je ne partage cependant point l'opinion d'Eratosthène (*a*), qui prétend que tous les honneurs rendus alors à la Divinité, n'étaient qu'un hommage détourné qui s'adressait à l'orgueil d'Alexandre, auquel on applaudissait : il ajoute à l'appui mille fables des Grecs. Un antre qu'ils trouvent chez les Paropamisades, est celui de Prométhée ; c'est-là que l'infortuné a été attaché, qu'un aigle déchirait ses entrailles, (*b*) et qu'Hercule vint rompre ses fers et immoler l'aigle. Ces vaches, marquées d'une massue, annoncent le séjour d'Hercule dans les Indes. Ils transportaient

(*a*) De Cyrène.

(*b*) Fable astronomique. Voyez Dupuis, orig. des cult., t. 6, p. 381 èt suiv. ; t. 2, p. 267.

ainsi le Caucase du Nord à l'Orient, et donnèrent son nom à la montagne de Paropamise, pour imprimer un nouveau lustre aux exploits d'Alexandre. Eratosthène fait la même critique du voyage de Dionysus; je laisse aux lecteurs à prononcer. (3)

§. III.

Arrivée aux bords de l'Indus.

Alexandre, arrivé aux bords de l'Indus, trouve le pont dressé par Ephestion, plusieurs petits bâtimens et deux Triacontères, des présens de Taxile (*a*), deux cents talents d'argent, trois mille bœufs, dix mille moutons, trente éléphans. Taxile y joint sept cents hommes de cavalerie indienne auxiliaire, et lui fait remettre les clefs de la capitale, située entre l'Indus et l'Hydaspe.

Alexandre sacrifie aux Dieux, fait célébrer des jeux gymniques et équestres : les augures sont favorables.

(*a*) Taxile est un nom grec; il est difficile de deviner le mot indien qu'il représente; quand même on résoudrait les énigmes étymologiques avec autant de hardiesse que Gébelin, avec autant de sagacité que Butet.

NOTES.

Conquête de l'Inde.

(1) Alexandre, pour arrêter les murmures qui s'élevaient dans son armée, prit la route des Indes : il avait lui-même besoin d'action et de mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il avait acquise dans les combats. Un excès de vanité et de folie le porta à entreprendre cette expédition, projet très-inutile en lui-même, et très-dangereux pour les suites. Il avait lu dans les vieilles fables des Grecs, que Bacchus et Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avaient pénétré jusques-là : il ne voulut pas en faire moins qu'eux, et il ne manquait pas de flatteurs qui entretenaient cette vision extravagante.

Voilà ce qui fait la gloire et le mérite de ces prétendus héros, et ce que bien des gens, encore éblouis par un faux éclat, admirent dans Alexandre. Une folle envie de courir le monde, de troubler le repos des peuples qui ne lui devaient rien, de traiter comme ennemi quiconque refuserait de le reconnaitre pour maitre, de ravager et d'exterminer tous ceux qui osaient défendre leur liberté, leurs biens, leurs vies contre un injuste agresseur; Ajoutez à cette injustice criante, le dessein imprudent et insensé de subjuguer, avec grande peine et grands dangers, beaucoup plus de peuples qu'il n'en pouvait tenir dans l'obéissance, et la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau, et à

les punir de leurs révoltes. Tel est l'abrégé de ce que la conquête des Indes expose à nos yeux.

Roll., hist. anc., t. 6, p. 543.

Dans l'examen de la conquête de l'Inde, toujours fidèle à son système, Linguet ne craint pas d'avancer les faits les plus faux. « Dans ces pays, dit-il, on n'attribue à » Alexandre que des actions de noblesse et de généro- » sité ». On verra par la suite quelles furent ces actions de noblesse et de générosité : à l'exception de Porus et de quelques autres rois, à qui il rendit leurs Etats pour prix de leur bassesse ou de leur trahison envers les leurs, Alexandre ne laissa dans ces contrées que des marques de sa férocité ; il y fait massacrer des peuples qui se sont rendus, sans épargner l'âge ni le sexe : les malades mêmes d'une armée qui fuit devant la sienne sont impitoyablement égorgés par les ordres de ce vainqueur barbare, etc.

« Ses historiens, continue Linguet, font de l'Hydaspe, » de l'Acésine et de l'Hydraote, des fleuves très-consi- » dérables, et ce sont de petites rivières à peine compa- » rables à notre Marne, à notre Yonne, dont on ne » parle point ».

Voyez ci-après les notes relatives à chacun de ces grands fleuves, et le voyage de Néarque avec les observations du docteur Vincent.

(2) Pour accréditer les voyages de Bacchus, les Grecs supposaient par-tout des monumens qu'ils croyaient pouvoir constater les courses de ce Dieu. Etienne de Bysance compte jusqu'à dix villes de Nysa ; les unes dans la Lybie ; les autres dans l'Égypte, la Grèce, la Thrace et sur le mont Caucase ; la septième est celle de l'Inde. Hésychius prétend, au contraire, que Nysa est un nom donné à plusieurs montagnes dans différentes régions ; il en trouve jusqu'à quinze qui portent cette dénomina-

tion. Aristodème, dans son premier livre des Inscriptions Thébéennes, parlant de l'expédition de Bacchus dans les Indes, ne fesait mention que du mont Nysa, ainsi que Clitarque dans son histoire d'Alexandre. Pline parle du mont Nysa et d'une ville de ce nom. Enfin il paraît, par un passage d'Aristote, que les écrivains de la Grèce se plaisaient à faire des descriptions du mont Nysa.

Que Nysa soit le nom d'une ville ou d'une montagne, son existence dans les Indes n'en est pas plus certaine, non plus que l'expédition de Bacchus, dont les Anciens voulaient qu'elle fût un monument; des étymologies arbitraires suffisent-elles pour démontrer l'identité de quelques villes modernes avec la prétendue Nysa des Anciens? Par-là, le nombre de ces cités identifiées avec Nysa, ne serait-il pas trop multiplié? Abulféda parle de plusieurs villes de Nysapour dans la Perse, la Bactriane et le Khorassan, et de deux de Nasa, nom qui diffère peu de *Nysa,* l'une dans la Perse, l'autre dans le Kerman. Loin de rapporter l'étymologie de Nysapour à Dionysus (Bacchus); quelques savans font au contraire venir ce mot du nom des princes de l'Orient, par exemple de Sapor, roi de Perse. Enfin, je crois qu'on n'est pas plus fondé à marquer la situation de Nysa, ou du mont Méros, sur les cartes, que celle de la fameuse île de Panchaïe, d'Euhémère.

S. C., p. 242.

Strabon, en fesant mention des prétendues expéditions de Bacchus et d'Hercule dans les Indes, nous assure que c'étaient des fictions inventées par les flatteurs d'Alexandre; ce qui paraît, dit-il, parce que les auteurs qui parlent de ces expéditions ne sont point d'accord entre eux, et que les autres n'en disent rien; est-il probable qu'on n'ait point entendu parler d'événemens si célèbres? Et si l'on en a entendu parler, il serait surprenant qu'ils

n'eussent point été rapportés par des auteurs dignes de foi ; d'ailleurs, dans les contrées par lesquelles Bacchus ou Hercule auraient dû passer pour aller aux Indes, les peuples n'ont aucun vestige ni aucun monument du passage de ces héros dans leur pays ; aussi ce que les poètes égyptiens débitaient à cet égard trouvait-il peu de croyance ; leur autorité n'en imposait qu'à très-peu de personnes.

Ibid., p. 280.

Le savant Dupuis a très-bien expliqué ces fables astronomiques. Voyez ci-dessus la fin de la note, p. 113.

(3) On peut soutenir cependant avec assez de vraisemblance, que les fables répandues dans les descriptions du mont Méros, dérivent de la vénération superstitieuse que plusieurs peuples de la terre, et principalement ceux de l'Orient, ont eue pour quelques montagnes célèbres. Le mont Porra, dans le royaume d'Arrakan ; celui de Pécha dans la Chine ; la montagne d'Isje au Japon ; celle d'Olaimi chez les Apalachites, et une foule d'autres, ont acquis une grande célébrité, unique cause de l'espèce de culte que les peuples de ces contrées leur rendent. L'existence de ces montagnes, malgré les fables qu'on en raconte, est cependant certaine : si, par cette raison, celle du mont Méros ne doit pas être entièrement rejetée, on ne saurait du moins disconvenir qu'il ne soit presque impossible d'en fixer la vraie position.

Id., p. 244.

Les montagnes ont été par-tout les autels du culte solaire. Frappées des premiers et des derniers rayons du Soleil, ces hauteurs deviennent en quelque sorte le piédestal de l'astre qui les illumine.

La montagne de Fo-Kien dans le Kathay est taillée en

idole (*recherches sur les statues des anciens.*) Il en est ainsi de plusieurs montagnes de la Chine et du Japon. Celles de Castravan en Phénicie présentent dit Pockoke, pendant l'espace de deux milles, des figures singulières qu'on prendrait pour des hommes. Corneille de Bruine à dessiné des rochers taillés en forme d'animaux, sur le chemin de Sawa à Com, dans le royaume de Perse. Nordem en cite de semblables; Keyt en a vu de forme humaine dans la baie de Spelman.

On trouve aussi sous la plupart des montagnes, des excavations faites de main d'homme, immenses, ténébreuses, et qu'on a nommées le tombeau du Soleil. Tels sont la plupart des monumens de l'Egypte, de la Nubie, de la Palestine, de la Phénicie, de la Syrie; les grottes des îles de l'Archipel, et plusieurs souterrains dans les diverses contrées des deux continens.

C'est ainsi que le système mythologique des anciens, si bien développé par Dupuis, se trouve écrit et sur les constellations du ciel, et sur les monumens de la terre.

SOMMAIRE.

I. Grandeur de l'Indus et des autres fleuves de l'Inde.

II. Caractère des Indiens.

III. Digression sur le mont Taurus ou Caucase ; source des fleuves de l'Asie.

IV. Division de l'Asie ; bornes de l'Inde ; origine de ses plaines.

V. Détails sur le passage de l'Indus.

VI. Entrée dans Taxile.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Sur l'Inde et ses habitans; passage de l'Indus.

§. I.

Grandeur de l'Indus et des autres fleuves de l'Inde.

L'INDUS est le plus grand des fleuves de l'Europe et de l'Asie, à l'exception du Gange; ses sources tombent du Paropamise qui termine la chaîne du Caucase à l'Orient : il se décharge au midi dans l'Erythrée par deux embouchures marécageuses, ainsi que celles de l'Ister, et qui présentent comme le Nil (a) la forme d'un triangle que les Grecs

(a) Quoique l'Indus ressemble au Nil, en ce qu'il forme le centre d'une vallée, et arrose de ses eaux un pays où la pluie ne tombe jamais, il diffère de ce fleuve en quelques points plus essentiels.

La carte est couverte de noms d'anciennes villes et de villages modernes, situés sur les bords du Nil, tandis

appellent *Delta*, et les Indiens *Pattala*. (1) Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus certain sur l'Indus. On voit aux Indes d'autres fleuves, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraote et l'Hyphase, qui par leur étendue considérable sont à tous les fleuves de l'Asie, ce que l'Indus est à eux, ce que le Gange est à l'Indus.

Ctésias, si cet auteur a quelque poids, détermine la moindre largeur de l'Indus à quarante stades (*a*), la plus grande à cent (*b*), et la moyenne à soixante-dix (*c*).

Alexandre passa le fleuve au point du jour avec toute son armée.

Je ne traiterai point ici de l'Inde, de ses lois, de ses productions, des animaux extraordinaires qu'elle nourrit, des poissons monstrueux qu'on trouve dans ses fleuves. Quant à ces fourmis qui font de l'or, à ces griffons qui le gardent; ces contes

---

que nous ne rencontrons sur ceux de l'Indus, dans un cours de quatre cent milles, que deux places importantes.

(*a*) Cinq quarts de lieue.

(*b*) Trois lieues.

(*c*) Environ 2 lieues.

appartiennent à la fable et non à l'histoire (a); et les auteurs en sont d'autant plus prodigues, qu'il semble difficile de les convaincre de fausseté.

§. II.

Caractère des Indiens.

Alexandre et ceux qui l'ont suivi ont remarqué dans leurs propres historiens une foule de mensonges. Ils se sont assurés dans les Indes, dont ils ont parcouru la plus grande étendue, que ces peuples simples n'avaient ni trésors ni luxe. Les Indiens ont le teint d'un brun foncé ; ils sont de haute taille, ils ont près de cinq coudées de haut ; ce sont les hommes les plus grands et les plus belliqueux de l'Asie. (2) Je ne leur compare point les Perses dont la valeur, guidée par Cyrus, enleva aux Mèdes l'empire de l'Asie, et soumit plusieurs nations. Ces Perses étaient pauvres, habitaient un pays sauvage, et vivaient sous des institutions assez semblables

(a) J'ai toujours pensé que le genre de l'histoire n'appartenait point aux romans. *Volney.*

à celles de Lycurgue; et s'ils furent vaincus par les Scythes, je ne sais s'il faut l'attribuer à leur infériorité plutôt qu'aux désavantages du poste, ou à la faute de leur général.

Je me propose de rassembler dans un ouvrage spécial, sur les Indes, tous les détails dignes de foi et d'attention d'après les récits qu'en ont laissé et ceux qui accompagnèrent Alexandre, et Néarque qui parcourut la mer des Indes, et Mégasthène et Eratosthène, auteurs croyables. C'est-là que je décrirai les mœurs, les lois, les productions extraordinaires de ces contrées et les détails du voyage de Néarque; ici je dois me renfermer dans l'histoire des exploits d'Alexandre. (3)

§. III.

Digression sur le mont Taurus ou Caucase; source des fleuves de l'Inde.

La chaîne du Taurus coupe l'Asie: commençant à Micale qui regarde Samos, et suivant par la Pamphilie et la Cilicie, elle se prolonge dans l'Arménie, la Médie au-delà du pays des Parthes, des Chorasmiens

jusques dans la Bactriane, où elle s'attache au Paropamise, que les Macédoniens, pour flater l'orgueil d'Alexandre, ont surnommé le Caucase, lequel pourrait se réunir à celui de la Scythie, en s'étendant comme le Taurus. Je lui conserverai ce nom de Caucase que j'ai déjà employé; il s'avance jusqu'à la mer Erythrée vers l'Orient.

Tous les fleuves célèbres de l'Asie descendent du Caucase et du Taurus; les uns coulent vers le Nord et se jettent soit dans les palus-Méotides soit dans la mer Caspienne les autres coulent au Midi, tels l'Euphrate, le Tygre, l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraote, l'Hyphase, et enfin tous ceux qui arrosent les régions de l'Inde jusqu'au Gange. Quelques uns forment des marais et plongent sous la terre comme l'Euphate; une partie se décharge dans les mers.

§. IV.

Division de l'Asie; bornes de l'Inde; origine de ses plaines.

L'Asie est donc coupée dans sa longueur de l'Est à l'Ouest, par le Taurus et le Cau-

case qui la partagent en méridionale et en septentrionale ; la première se subdivise en quatre régions, dont l'Inde est la plus grande, au rapport d'Eratosthène et de Mégasthène. (Ce dernier fixé chez Sibyrtius, satrape des Arachotiens, fit, ainsi qu'il nous l'apprend, plusieurs voyages à la cour de Sandracotte, roi des Indiens.) La moins étendue de ces régions est celle enclavée entre l'Euphrate et la Méditerranée ; les deux autres, situées entre l'Euphrate et l'Indus, ne peuvent, même réunies, se comparer à l'Inde. Celle-ci est bornée à l'Orient et au Midi par l'Erythrée, au Nord par le Caucase et le Taurus, et à l'Occident par l'Indus dans toute l'étendue de son cours.

L'Inde s'étend presque par-tout en plaines : on les croit formées par les attérissemens des fleuves débordés. C'est ainsi qu'aux bords de la mer croissent ces plaines qui empruntent le nom des fleuves à qui elles doivent leur origine ; ainsi l'Hermus qui tombe du mont de Cybèle en Asie, et se décharge près de Smyrne en Eolie, a donné son nom aux champs d'Hermus ; ainsi le Lydius à la plaine du Cayster, le Caïcus à la Mysie, et le Méandre à la Carie qui s'étend jusqu'à

Milet. Ainsi l'Egypte est un présent du Nil, s'il en faut croire Hérodote et l'historien Hécatée (supposé que l'ouvrage qui porte son nom soit effectivement de lui.) Hérodote le prouve d'une manière irrésistible ; il paraît même que le fleuve a donné son nom à cette contrée ; il s'appelait l'Egyptus au rapport d'Homère, qui fait aborder la flotte de Ménélas à l'embouchure de l'Egyptus.

Que si des fleuves peu considérables entraînent depuis leur source jusqu'à leur embouchure assez de limon pour en former des plaines, comment ne pas attribuer le même effet à ceux qui arrosent les champs de l'Inde. L'Hermus, et le Cayster, et le Caïcus, et le Méandre, et les autres fleuves de l'Asie qui se déchargent dans la Méditerranée, si leurs eaux étaient réunies, loin de pouvoir être mis en parallèle avec le Gange, le plus grand des fleuves, qui surpasse le Nil même et l'Ister, ne sauraient être comparés à l'Indus qui, déjà considérable à sa source, se jette dans les mers grossi dans sa course des eaux de quinze grands fleuves.

C'en est assez sur l'Inde ; je m'étendrai davantage dans l'histoire spéciale que j'en écrirai.

§. V.

Détails sur le passage de l'Indus.

Aristobule et Ptolémée, qui sont ici mes guides, ne m'instruisent point de la manière dont fut formé le pont jeté sur l'Indus. Fut-il construit avec des bateaux, comme ceux que Xercès jeta sur l'Hellespont, et Darius sur le Bosphore et l'Ister, ou était-ce un pont à demeure et continu? J'incline pour le premier parti; en effet, la profondeur du fleuve devait rendre l'opération d'y bâtir un pont, fort difficile, et le temps aurait manqué pour une si grande entreprise. Ensuite ce pont de bateaux a-t-il été formé en les attachant les uns aux autres, comme on fit, selon Hérodote, au passage de l'Hellespont, ou en les joignant par des traverses de bois de la manière dont les Romains en usèrent pour traverser l'Ister et le Rhin, et en usent encore toutes les fois qu'il faut passer l'Euphrate et le Tygre (*a*).

Je vais décrire ce dernier procédé, parce qu'il est plus prompt, plus facile, et qu'il est bon de le connaître.

(*a*) Voyez la description de pont de César sur le Rhin, et les notes de Gronov., p. 205.

A un signal convenu on abandonne un bâtiment au courant, non en droite ligne, mais obliquement, comme s'il était retenu par la poupe; on rompt à force de rames l'effort du courant qui l'entraîne. Parvenu au lieu désigné, on jette de la proue de grands cônes d'osier remplis de pierres dont la pesanteur l'arrête. On tourne en face, et on fixe de la même manière la proue d'un autre bâtiment à la distance nécessaire; on jette de l'un à l'autre, dans la direction du passage, des pièces de bois que l'on assujettit par des traverses; on procède ainsi d'un bâtiment à l'autre jusqu'à l'entière confection du pont, aux extrémités duquel on place des pièces de descente en bois que l'on fixe sur la rive, et qui servent à-la-fois et à faire passer commodément les chevaux et le bagage, et à retenir la masse du pont. L'ouvrage s'exécute en peu de temps, et en ordre au milieu du tumulte, sans que le bruit et le mouvement des travailleurs puissent empêcher de recevoir et d'exécuter promptement les ordres. (*a*)

(*a*) Arrien ajoute ce qu'il a dit plus haut; tel est le procédé des Romains. Alexandre l'employa sans doute, ou se servit d'un autre que j'ignore.

§. VI.

Entrée dans Taxile.

Alexandre, après avoir passé l'Indus, sacrifie selon le rit grec, et arrive à Taxile (4), ville riche et populeuse, la plus grande de celles situées entre l'Indus et l'Hydaspe. Taxile, hyparque, et les Indiens reçurent, avec les plus grands témoignages d'amitié, ce prince qui ajouta à leurs possessions celles des contrées voisines qu'ils lui demandèrent.

Il reçoit des envoyés d'Abissare, roi des Indes vers les montagnes, qui lui députe son frère à la tête des principaux du pays; d'autres lui apportent les présens de Doxaris.

Alexandre offre les sacrifices accoutumés; fait célébrer des jeux gymniques et équestres (*a*); établit Philippe (*b*) satrape de la contrée; et jette en garnison à Taxile les soldats que leurs blessures ont mis hors de combat.

(*a*) Spectacles qui exerçaient et montraient à-la-fois la force de ses soldats.

(*b*) Fils de Machate.

NOTES.

---

(1) Pattala, en langue sanscrit, signifie la *région d'en bas ou l'enfer* (*Maurice*, *antiquité de l'Hindoustan*). Si nous préférons d'interpréter cette dénomination en bonne part, nous pouvons supposer qu'elle exprime chez les Hindous le pays arrosé par l'Indus dans la partie la plus basse de son cours : si nous penchons plutôt, au contraire, à entendre ce mot de l'autre sens, il n'y aura encore rien que de naturel dans son application. Une extrême chaleur, des sables brûlans, une sécheresse continuelle, tout justifie l'allusion qu'il renferme; et l'on conçoit sans peine que l'idée de l'enfer se présente à l'imagination de l'Hindou, qui n'arrive de son pays jusque dans cette contrée, qu'après avoir traversé le désert de Behker, ou l'autre désert plus vaste encore, plus exposé aux ardeurs du soleil, enfin plus dangereux, qui se trouve sur la route en sortant de Guzarate.

B., p. 16.

(2) Quinte-Curce nous assure que ce peuple fesait grand usage du vin dans ses repas, et que ses rois, plongés dans l'ivresse, étaient portés sur leur lit par leurs concubines. Les législateurs des régions méridionales sachant que les liqueurs enivrantes étaient également contraires à la constitution physique de leurs habitans, et funestes au repos de la société, puisqu'elles jettent ceux qui en usent dans des fureurs sanguinaires ; ces législateurs avaient sans doute, par ces raisons, prohibé l'usage

de ces liqueurs, et leurs lois ont été en vigueur chez toutes les nations de l'Inde. Strabon rapporte que si un roi Indien était tué dans l'ivresse par sa femme, elle avait le droit de se remarier avec son successeur, pour le prix de cette action. Les Brachmanes s'abstenaient du vin, ainsi que les philosophes Hylobiens, la première classe et la plus respectée des Samanéens. Il était défendu de s'arrêter dans les lieux où l'on donnait à boire : cela était même honteux à un homme du peuple. Enfin Mégasthène assurait que les Indiens ne buvaient jamais de vin. Nous ne saurions cependant dissimuler qu'Athénée nous dit qu'Alexandre proposa à la mort de Calanus, des prix à ceux qui boiraient le plus, à cause du goût que les Indiens avaient pour le vin. Cet écrivain a tiré cette anecdote de l'ouvrage de Charès, dans lequel Elien paraît aussi l'avoir puisé. Ce dernier ajoute que cette espèce de combat d'ivrognerie était particulière aux Indiens : cette circonstance est sans doute une glose de sa façon. Mais, ni l'autorité de Quinte-Curce, ni celle de Charès, ne sauraient affaiblir les témoignages que nous avons rapportés, et qui sont confirmés par toutes les relations des voyageurs modernes. On connaît l'immutabilité des lois et des coutumes chez les peuples de l'Orient, qui font constamment ce que leurs pères ont pratiqué. La succession des temps, le commerce avec les nations voisines, les invasions des princes étrangers, n'ont pu faire renoncer les Indiens à leurs anciens usages ; ainsi, ceux qu'ils suivent encore aujourd'hui sont évidemment les mêmes qu'ils suivaient dans les siècles les plus reculés. Leur aversion pour les liqueurs énivrantes n'a presque point changé. La seule caste des Parias, si méprisée et si digne de compassion, ose s'y adonner. Sans répéter ce qu'on trouve dans une foule d'ouvrages, contentons-nous e transcrire quelques traits de l'Ezour-Vedam; nous ne

saurions puiser dans une meilleure source. On lit dans cet ancien commentaire du Vedam, que Brama et Vichnou, suivis d'un nombreux cortége de Brames, furent autrefois rendre visite à Chib (le Lingam) sur la montagne de Kéilassan. Ils le trouvèrent jouissant sans pudeur de sa femme, et plongé dans l'ivresse. Les Brames, à cette vue, le chargèrent de malédictions, et Chib étant revenu de cet état honteux, mourut de désespoir, pour avoir été un objet de scandale. Cette fable, que réfute Chumantou dans le chapitre suivant, ne prouve pas moins l'horreur qu'avaient les Indiens pour ceux qui se livraient à ces excès de vin, que ce que ce philosophe, un des interlocuteurs de l'Ezour-Vedam, rapporte sur les mœurs du Bollodekan ou des Baudistes. Leur roi ne reconnaît point de dieu. « Ces usages ont quelque chose » de barbare qui fait horreur. Le crâne d'un homme lui » sert de coupe; il met son plaisir à se faire porter sur » un lit qui a servi à un mourant ». Chumantou ajoute comme le dernier trait d'infamie : « Sa boisson ordi» naire est une liqueur énivrante ».

S. C., p. 233.

(3) Les détails que je crois utile de donner ici, sont tirés d'Arrien, dans ses indiques, et de Strabon.

Les Macédoniens ne furent pas seulement de braves guerriers, mais encore d'habiles observateurs. Tout ce que nous apprennent ces deux auteurs vient originairement des Macédoniens; les renseignemens les plus récens qu'ils aient eus, sont ceux renfermés dans les mémoires de Mégasthène, qui fut envoyé en qualité d'ambassadeur par Séleucus Nicanor, vers un monarque indien nommé Saudrocottus. Si mes recherches étymologiques sont exactes, Saudrocotta signifie une ville située sur le Shautrow ou

Chen-ab, de laquelle le prince indien prenait son nom. Quoi qu'il en soit, cette passion d'Alexandre pour les découvertes, n'est pas un trait moins frappant de son caractère, que la soif des conquêtes qui le dévorait. « Vous » êtes, dit le bramine Mandanis à ce prince, le seul » homme placé à la tête d'une armée, pour lequel j'ai » remarqué que la philosophie eût quelques attraits ». (*Strabon*).

Les castes principales de l'Inde sont au nombre de quatre, savoir : 1.° les bramines ; 2.° les laboureurs ; 3.° les soldats ; 4.° les artisans. Il y a toujours eu plusieurs subdivisions de ces castes : Strabon et Arrien, d'après Néarque, en comptent sept : 1.° philosophes ou bramines ; 2.° laboureurs ; 3.° pâtres, bergers et chasseurs ; 4.° artisans ; 5.° soldats ; 6.° inspecteurs des mœurs et de la police ; 7.° conseillers du magistrat suprême. De ces sept castes, deux ne furent jamais, à proprement parler, des castes distinctes, je veux dire la sixième et la septième ; elles ne formaient que des subdivisions des autres classes : il est même assez vraisemblable aussi que la troisième était comprise dans la seconde.

Voici d'autres particularités dont Strabon et Arrien ont encore fait mention.

1.° Chasse de l'éléphant, et manière de l'apprivoiser ; (*Arrien et Strabon*).

2.° Les femmes qui recevaient un éléphant pour prix de leurs faveurs, n'étaient plus regardées comme déshonorées ; (*Ibid.*).

3.° Il n'y avait point d'esclaves dans l'Inde ; Onésicrite dit que l'usage d'avoir des esclaves était particulier au seul pays de Musicanus.

4.° Fleuve où l'on trouvait de l'or ; (*Strabon*).

5.° Chintz ; (*Id.*).

6.° Cotonnier, appelé *Tala* par Arrien qui nous donne une description de sa cosse;

L'habillement en coton descendait jusqu'au milieu de la jambe; (*Uterque*)

7.° Perroquets, singes; (*Arrien*).

8.° Les étrilles et le shampoo en usage parmi les Indiens; (*Strab.*).

9.° Point d'alliances par mariage entre les castes; (*Uterque*).

10.° La connaissance des lettres a été refusée aux Indiens par Mégasthène (*Strab.*); mais Néarque la leur accorde. Il dit que les Indiens écrivaient sur de la toile ou sur de la toile de coton, et que leurs caractères étaient fort beaux.

11.° Culture du riz par l'inondation des terres.

12.° Vin fait avec du riz, Arrack; (*Strab.*).

13.° Nourriture des Indiens; *Oryza sorbilis*, pillaw: les seuls chasseurs mangeaient de la chair d'animaux; (*Uterque*).

14.° Les hommes portaient des boucles d'oreilles; (*Arrien*).

15.° Ils se teignaient la barbe de diverses couleurs; (*Id.*).

16.° Ils fesaient usage des parasols; (*Ibid.*).

17.° Aucun Indien ne se livrait à deux genres de commerce; (*Ibid.*).

18.° Ils couvraient leur tête d'une espèce de turban de coton; (*Ibid.*).

19.° Il existait chez eux deux classes de philosophes, savoir; les Brachmanes et les *Germanæ*. Les premiers étaient, à proprement parler, des prêtres ou des devins; les seconds, des hylobii ou hermites, c'est-à-dire, des faquirs et des Joguis. Ceux-ci entraient dans toutes les maisons, et même dans les appartemens des femmes;

plusieurs de ces hermites marchaient accompagnés de femmes qui s'attachaient à eux uniquement par dévotion, et sans qu'on soupçonnât rien de criminel et d'illicite dans les liaisons de cette nature. Ils s'imposaient des pénitences et des mortifications très-rudes, et fesaient leur résidence ordinaire sous des bananiers : leurs entretiens roulaient communément sur la mort; (*Uterque*).

Suivant ces philosophes, la terre avait une forme sphérique, et dieu était l'ame du monde (*Strab.*); ils se brûlaient tout vifs, non pas pour cesser de souffrir, mais dans l'espérance d'entrer dans une nouvelle vie. Strabon parle d'un certain Zarmanochégas, l'un des ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste par Porus, *roi de six cents rois*, et qui se brûla à Athènes, en retournant dans l'Inde.

20.° Une autre sorte de philosophes était celle que Strabon appelle Pramnæ; ils disputaient avec les Brames, et attaquaient leur doctrine. Cette secte existe toujours; et c'est en lui fesant allusion, qu'un empereur du Mogol disait : « Le philosophe et le prêtre ne peuvent ja-» mais être d'accord ».

21.° Les Indiens se perçaient le nez et les lèvres; (*Arrien*).

22.° Les femmes allaient à la chasse avec le prince, le terrain était marqué; aucun homme n'avait le droit d'en approcher ; (*Ibid.*).

23.° Les femmes accompagnaient le roi à la guerre; (*Ibid.*).

Ces particularités, auxquelles je pourrais en ajouter beaucoup d'autres, sont toutes conformes aux détails que nous ont donné sur l'Inde les divers auteurs modernes. Elles concourent à prouver que dans le camp même d'Alexandre, on se livrait avec une activité singulière aux recherches qu'excitait le désir de connaître une con-

trée

trée absolument nouvelle, et qu'en général on y faisait des observations très-justes.

Dans le nombre de ces particularités, il en est qu'on a regardé comme apocryphes, qu'on a découvert à mesure que les lumières sur l'Inde se sont étendues, n'être que le fruit des erreurs populaires répandues parmi les Indiens eux-mêmes, ou n'avoir rapport qu'à des faits inexacts. Mais, je le demande, quel est le pays sur lequel ceux qui le visitent les premiers, ne donnent pas des notions fausses et des renseignemens infidèles?

Strabon parle d'un grain appelé *bosmorus*, plus petit que le froment, dont les Indiens fesaient tant de cas, qu'il n'était pas permis de l'exporter, sans qu'on se fût engagé, par serment, à le passer au feu pour en empêcher la végétation. Quelques-uns de nos compatriotes, qui ont été dans l'Inde, pourraient former des conjectures sur la nature la plus probable de cette espèce de grain. Dans Mysore, on en cultive d'une sorte particulière, dont le nom est *Gram*; mais il ne sert qu'à la nourriture des chevaux. On trouve dans le Guzarate un autre grain, que les naturels du pays appellent *Bajero* : mais d'après le prix que les Indiens y attachaient, on peut croire que c'était une espèce de riz. Ils comptent, nous assure-t-on, jusqu'à quarante sortes différentes de riz, dans le nombre desquels quelques-unes ont pour eux un prix inestimable.

M. Dalrymple présume que Strabon pourrait bien avoir avancé ce fait d'après l'usage où étaient les Indiens de détacher la cosse du *Paddos*, par le moyen de l'eau chaude que l'on jetait dessus, ainsi que cela se pratique, au rapport des voyageurs, en quelques endroits de l'Inde, et peut-être à l'égard de quelques espèces particulières de ce grain. B. *Voyage de Néarq*.

(4) Après avoir soumis tout le pays situé en deçà de l'Indus, Alexandre passa ce fleuve, et arriva à Taxila, d'où il se rendit en ligne directe à l'Hydaspe. La position de Taxila doit être fixée au sud de la jonction actuelle du Tchénau à l'Indus : si on l'établissait au confluent de ces deux rivières, il faudrait nécessairement que l'armée macédonienne, marchant contre Porus, eût déjà passé le Tchénau ; ce qui ne saurait se concilier avec l'itinéraire d'Alexandre. Ce prince ayant reçu, selon Arrien, un renfort de cinq mille Indiens, commandés par Taxile, dirigea, comme je viens de le dire, sa marche vers l'Hydaspe, et établit son camp sur ses bords. Strabon nous apprend que Taxila, ville puissante et gouvernée par de sages lois, était entre l'Indus et l'Hydaspe. Ce géographe n'aurait pu s'exprimer ainsi, si elle eût été située au confluent de l'Indus et du Tchénau.

S. C., p. 244.

SOMMAIRE.

I. Marche vers l'Hydaspe ; position de Porus.

II. Difficulté de passer le fleuve.

III. Ruse d'Alexandre ; ses dispositions.

IV. Passage de l'Hydaspe.

V. Erreur et nouvelles dispositions d'Alexandre ; son ordre de bataille.

VI. Variations des récits sur cet événement.

CHAPITRE III.

Passage de l'Hydaspe.

§. I.

Marche vers l'Hydaspe ; position de Porus.

On annonce que de l'autre côté de l'Hydaspe Porus attend Alexandre avec toute son armée, pour lui barrer le passage ou le combattre ensuite.

Alexandre renvoie alors Cœnus (*a*) vers l'Indus pour en retirer les bâtimens qui lui avaient servi à le traverser (*b*), avec ordre d'en démonter les pièces et de les conduire vers l'Hydaspe. Cet ordre est exécuté ; les plus petits sont rompus en deux, les plus

(*a*) Fils de Polémocrate.

(*b*) Cette phrase contredit ce qu'Arrien a écrit plus haut, qu'il ne savait si c'était sur un pont de bateaux ou sur un pont à demeure, qu'Alexandre avait passé l'Indus.

grands en trois ; on les transporte sur des chars jusqu'au fleuve, on les y rassemble, on les met à flots.

Alexandre, réunissant toutes les troupes qui l'avaient accompagné à Taxile, et cinq mille Indiens sous la conduite de leur prince et des principaux du pays, marche vers l'Hydaspe, et campe sur ses bords. Porus parut de l'autre côté avec toute son armée et ses éléphans. Il défendait lui-même le passage du fleuve en face d'Alexandre, après avoir envoyé des détachemens sur les autres points où l'on aurait pu tenter de le traverser.

§. II.

Difficulté de passer l'Hydaspe.

A la vue de ces dispositions, Alexandre, pour tromper et inquiéter Porus sur les siennes, divisa aussi son armée en plusieurs corps sous de nouveaux commandans (*a*), qu'il jeta sur différens points, et qui de-

(*a*) C'est une mesure politique et usitée que de ne pas laisser trop long-temps les mêmes généraux à la tête des mêmes corps.

vaient reconnaître les gués et ravager le pays ennemi. Il affecta de rassembler, dans son camp, des provisions immenses tirées des pays en-deçà de l'Hydaspe, pour laisser croire à Porus qu'il attendrait l'hiver où les eaux de ce fleuve sont plus basses. En effet, elles étaient alors grossies par les pluies abondantes qui tombent dans les Indes pendant le solstice d'été ; ajoutez que les chaleurs fondent les neiges sur le Caucase où la plupart des fleuves de l'Inde prennent leur source. Leur cours en est troublé et rendu plus rapide ; mais en hiver ils rentrent dans leur lit, et, à l'exception du Gange, de l'Indus et de quelque autre, on peut les traverser à pied, ainsi que l'Hydaspe.

Alexandre avait répandu le bruit qu'il attendrait ce moment. (*a*) D'un autre côté, les radeaux et les bâtimens conduits sur différens points du fleuve, toutes les troupes qui couvrent son rivage, tenaient l'ennemi en haleine, et ne lui permettaient pas de prendre un parti décisif.

Alexandre, du fond de son camp, observait tous les mouvemens, et épiait l'ins-

(*a*) On a rapproché des détails épars du même récit.

tant d'effectuer le passage à l'improviste et à l'insu de l'ennemi. Il reconnaissait la difficulté de passer en face de Porus ; le nombre des éléphans, celui des Indiens tous bien armés, et disposés au combat, prêts à tomber sur les Grecs au sortir du fleuve, l'inquiétaient d'autant plus, qu'il prévoyait que l'aspect et les cris des éléphans mettraient sa cavalerie en désordre, qu'on ne pourrait être maître des chevaux qui se précipiteraient dans le fleuve : il sentit qu'il fallait avoir recours à la ruse ; voici celle qu'il employa.

§. III.

Ruse d'Alexandre ; ses dispositions.

La nuit, il fait courir sa cavalerie le long du rivage, pousser de grands cris et sonner les trompettes, comme si on eût effectué le passage pour lequel tout était disposé. A ce bruit, Porus accourt aussitôt sur le rivage ; Alexandre de rester en bataille sur le bord. Cette feinte étant répétée, et Porus, ayant reconnu que le mouvement se bornait à des cris, cesse de s'ébranler alors qu'on

les répète, et se contente d'envoyer des éclaireurs sur les différens points du rivage.

Alexandre, voyant Porus tranquille, songe à exécuter son dessein. A cent cinquante stades (*a*) du camp, s'élevait un rocher que tourne l'Hydaspe : en face, et au milieu du fleuve, s'offre une île déserte; l'un et l'autre sont couverts de bois; Alexandre après les avoir reconnus, les jugea très-propres à masquer le passage de ses troupes. Il avait établi le long du rivage des gardes avancées assez rapprochées pour communiquer facilement. Pendant plusieurs nuits; il fait pousser de grands cris, et allumer des feux sur différens points. Le jour destiné au passage, il en fait les dispositions, dans son camp, à la vue de l'ennemi. Cratérus doit y rester avec son corps de cavalerie, les Arachotiens et les Paropamisades, la phalange des Macédoniens, les bandes d'Alcétas et de Polysperchon, les cinq mille Indiens auxiliaires et leurs chefs. Il a l'ordre de ne passer le fleuve que lorsque Porus serait ébranlé et vaincu. « Si Porus ne marche contre moi qu'avec » une partie de son armée, sans emmener

(*a*) 4 ou 5 lieues.

» les éléphans, ne bougez ; dans le cas con-
» traire, passez aussitôt : la cavalerie ne peut
» être repoussée que par les éléphans ; le
» reste de l'armée ne saurait vous arrêter ».

Entre l'île et le camp, Méléagre, Attalus et Gorgias, avec la cavalerie et l'infanterie des stipendiaires, reçoivent l'ordre de passer le fleuve par détachemens, aussitôt que l'action sera engagée avec Porus.

Alexandre, à la tête de l'Agéma, des Hétaires, des chevaux d'Ephestion, de Perdiccas et de Démétrius, des Bactriens, des Sogdiens, de la cavalerie Scythe, des archers Dahes à cheval, des Hypaspistes de la phalange, des bandes de Clitus et de Cœnus, des Archers et des Agriens, s'éloigne assez du rivage pour dérober sa marche à l'ennemi, et se dirige vers le rocher. On dispose pendant la nuit les radeaux. (*a*) L'orage qui vint alors à éclater, le bruit du tonnerre couvrant celui des apprêts et des armes, et la pluie dérobèrent à l'ennemi les préparatifs d'Alexandre. Protégés par la forêt, on ajuste les bâtimens et les triacontères.

(*a*) Voyez sur la disposition de ces radeaux, p. 12, 13; et la note 2, p. 24, tom. I.

§. IV.

Passage de l'Hydaspe.

Au point du jour, et l'orage appaisé, Alexandre effectue le passage ; une bonne partie de l'infanterie et de la cavalerie passe dans l'île, les uns sur des bâtimens, les autres sur des radeaux. Les éclaireurs de Porus ne s'aperçoivent du mouvement des Grecs, qu'au moment où ceux-ci touchent presque à la rive opposée.

Alexandre monte lui-même un triacontère, et aborde avec Ptolémée, Perdiccas et Lysimaque, ses gardes, Seleucus, un des Hétaires qui fut depuis son successeur, et la moitié des Hypaspistes ; l'autre moitié passe séparément. Les éclaireurs courent à toutes brides en donner avis à Porus.

Alexandre touche à terre le premier ; range avec ses généraux la cavalerie en bataille à mesure qu'elle arrive, (elle avait reçu l'ordre de passer la première.)

§. V.

Erreur et nouvelles dispositions d'Alexandre; son ordre de bataille.

Le prince marchait à la tête contre l'ennemi, quand il reconnut qu'il était dans une autre île fort grande (ce qui avait causé son erreur) et qui n'était séparée de terre que par un canal assez étroit; mais la pluie tombée pendant la nuit, l'avait grossi au point que la cavalerie, ayant peine à trouver un gué, crut que ce bras du fleuve serait aussi difficile à passer que les deux autres. On le traversa cependant malgré la hauteur des eaux, les chevaux en eurent jusqu'au poitrail, et l'infanterie jusques sous les bras.

Le fleuve passé, Alexandre place à l'aile droite l'Agéma de sa cavalerie avec l'élite des Hipparques; il jette en avant les Archers à cheval, les fait suivre par l'infanterie des Hypaspistes royaux, sous les ordres de Seleucus; vient ensuite l'Agéma royal et le reste des Hypaspistes, chacun dans le rang que ce jour lui avait assigné; les côtés de la

phalange sont flanqués d'Archers, d'Agriens et de frondeurs.

L'ordre de bataille (*a*) ainsi disposé, il laisse derrière lui six mille hommes d'infanterie qui doivent le suivre au pas. Il court à la tête de cinq mille chevaux contre l'ennemi, auquel il croit sa cavalerie supérieure. Tauron, Toxarque, le soutiendra de suite avec ses Archers. Si Porus venait à sa rencontre avec toute son armée, il espérait la mettre en déroute du premier choc de la cavalerie, ou du moins soutenir le combat jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Si les Indiens, épouvantés de son audace, se débandaient, il les poursuivait, en fesait une boucherie, et détruisait d'autant la masse de leurs forces pour un autre combat.

§. VI.

Variations des récits sur le passage de l'Hydaspe.

Aristobule raconte que le fils du monarque Indien parut avec soixante chars sur le

(*a*) Arrien ordinairement si exact, ne rend pas compte ici de la disposition d'une partie de la cavalerie, ni de celle des deux phalanges.

rivage, avant qu'on eût franchi la seconde île; qu'il aurait pu alors s'opposer au passage des Grecs qui s'était même effectué difficilement, alors qu'ils n'avaient point été repoussés; qu'il aurait pu tomber encore sur eux au moment où ils abordèrent, mais qu'il s'éloigna sans tenter aucune résistance; qu'Alexandre détacha à sa poursuite les Archers à cheval qui tuèrent à l'ennemi beaucoup de monde dans sa fuite.

Selon d'autres historiens, le fils de Porus, à la tête d'un nombre considérable d'Indiens, attaqua la cavalerie d'Alexandre au sortir du fleuve, blessa ce prince, et tua même son cheval Bucéphale qu'il chérissait beaucoup.

Mais Ptolémée le rapporte autrement, et je partage son opinion. Porus détacha effectivement son fils contre l'ennemi, mais non avec soixante chars, ce qui n'est pas vraisemblable. En effet, comment, instruit de la marche d'Alexandre, Porus aurait-il exposé son fils avec des forces trop embarrassantes, s'il ne s'agissait que d'une reconnaissance, et trop faibles pour arrêter les Grecs ou les combattre? Il vint avec deux mille chevaux et cent vingt chars, mais il n'arriva que lorsqu'Alexandre avait franchi la seconde île.

Alexandre détacha aussitôt contre lui ses Archers à cheval, et marcha à la tête de sa cavalerie. Il croyait avoir à combattre Porus avec toutes ses forces, prenant ce corps de cavalerie pour l'avant-garde. Mais bientôt instruit par ses éclaireurs du nombre des Indiens, il pousse sur eux avec toute sa cavalerie; l'ennemi qu'il vient choquer, non en ordre de bataille, mais en masse, se débande; quatre cents hommes de la cavalerie indienne et le fils de Porus sont tués; on s'empare des chevaux et de tous les chars qui n'avaient pu être employés, ni dans le combat sur un terrain que la pluie avait rendu impraticable, ni dans la fuite à cause de leur pesanteur.

SOMMAIRE.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Défaite de Porus.

§. I.

Forces de Porus ; son ordre de bataille.

PORUS, à la nouvelle de la mort de son fils et de la marche des principales forces d'Alexandre, hésita d'abord s'il irait à sa rencontre, en voyant le mouvement de Cratérus qui s'ébranlait pour passer : il prend cependant le parti de se porter sur le point où se trouve le roi lui-même avec l'élite de son armée ; mais il laisse en partant un détachement et quelques éléphans sur la rive pour tenir Cratérus en respect. Il marche donc contre Alexandre à la tête de trente mille hommes (1) d'infanterie, et de toute sa cavalerie composée de quatre mille chevaux, de trois cents chars, et de deux cents éléphans. Arrivé dans une plaine ferme et propre au développement de sa cavalerie,

il range ainsi son armée. En avant les éléphans à cent pieds de distance l'un de l'autre, doivent épouvanter la cavalerie d'Alexandre; ils couvrent l'infanterie indienne rangée sur une seconde ligne, dont quelques points s'avancent dans les vides de la ligne des éléphans. Porus avait pensé que jamais la cavalerie de l'ennemi n'oserait s'engager dans les ouvertures du premier rang, où les éléphans devaient effrayer leurs chevaux; l'infanterie l'oserait encore moins, menacée à-la-fois par ces animaux terribles, et par les soldats de la seconde ligne. Cette dernière s'étendait jusqu'aux ailes, formées de la cavalerie appuyée sur l'infanterie; au-devant étaient les chars.

§. II.

Armées en présence.

Alexandre, arrivé en présence, fait halte pour donner à la phalange des Macédoniens qui arrive à grands pas, le temps de le rejoindre. Et pour ne point les mener essoufflés au combat, il fait caracoler sa cavalerie en face de l'ennemi. Après en avoir reconnu les dispositions, et pénétrant l'intention de

Porus, il se décide à l'attaquer, non point par le centre défendu ainsi que nous venons de le voir, mais en flanc. Supérieur en cavalerie, il en prend avec lui les plus forts détachemens, et pousse à l'aile gauche de Porus. Cœnus, à la tête de son corps et de celui de Démétrius, doit tourner l'aile droite, et saisir le moment où Alexandre, de son côté, serait aux prises avec la cavalerie des Barbares, pour les investir par derrière. Seleucus, Antigène et Tauron, commandent la phalange; elle ne doit s'ébranler que lorsque la cavalerie aura déjà porté le désordre dans les troupes de l'ennemi.

§. III.

Attaque.

Arrivé à la portée du trait, Alexandre fait avancer sur l'aile gauche des Indiens, mille Archers à cheval dont les escarmouches et les traits doivent commencer à la rompre. Lui-même, à la tête des Hétaires, court la prendre en flanc pour l'empêcher de se rétablir, et de se porter sur la phalange.

Cependant la cavalerie des Indiens rassemblait et pressait tous ses rangs pour soutenir le choc d'Alexandre, lorsque Cœnus paraît tout-à-coup sur leurs derrières. L'ennemi, de ce côté, fut alors obligé de partager sa cavalerie en deux corps, dont l'un composé des escadrons les plus braves et les plus nombreux devait faire face à Alexandre, et l'autre se retourner contre Cœnus.

Alexandre, profitant du désordre inséparable de ce mouvement, les charge rapidement ; ils se rompent et vont se rallier sous les éléphans comme derrière un rempart. Leurs conducteurs les poussent contre Alexandre ; alors la phalange macédonienne s'avance et fait pleuvoir sur les uns et les autres une grêle de traits. La mêlée ne ressemble alors à aucune de celles où les Grecs s'étaient trouvés.

§. IV.

Désordre causé par les éléphans.

En effet, les éléphans lancés dans les rangs rompaient de tous côtés les plus épais de la phalange macédonienne. A cet aspect la ca-

valerie indienne tombe de nouveau sur celle d'Alexandre qui, plus forte et par le nombre et la tactique, la repousse encore jusqu'aux éléphans. Toute la cavalerie des Grecs se trouve alors, non par suite des ordres du général, mais par celle du combat, ne plus former qu'un seul corps qui, de quelque côté qu'il se meuve, porte le carnage dans tous les rangs des Indiens.

Les éléphans, resserrés de toutes parts, ne sont pas moins terribles aux leurs qu'à l'ennemi; ils écrasent tout autour d'eux : on fait un massacre horrible de la cavalerie acculée dans cet endroit; les conducteurs des éléphans sont percés de traits; ces animaux harassés, couverts de blessures et sans guides, ne gardent plus aucun ordre; exaspérés sous les coups, la douleur les rend furieux, ils s'emportent et foulent aux pieds tout ce qu'ils rencontrent. Les malheureux Indiens ne pouvaient échapper à leur furie. Les Macédoniens, ayant un plus grand espace pour se développer, ouvraient leurs rangs à l'approche des éléphans qu'ils perçaient ensuite de traits : on voyait alors ces animaux énormes se traîner languissamment comme une galère fracassée; ils poussaient de longs gémissemens.

§. V.

Déroute des Indiens ; nombre des morts.

Les chevaux d'Alexandre, ayant enveloppé l'ennemi, il fait donner la phalange; toute la cavalerie indienne est massacrée sur le champ de bataille: la plus grande partie de l'infanterie y demeure, l'autre s'enfuit par un vide que laisse la cavalerie d'Alexandre.

Cratérus et les autres généraux, sur la rive de l'Hydaspe, voyant le succès d'Alexandre, passent le fleuve et achèvent le massacre des Indiens, qu'ils poursuivent avec des troupes fraîches.

On perdit du côté des Indiens près de vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux, deux fils de Porus, Spithacès, gouverneur du pays, tous les chefs de l'armée, tous les conducteurs des chars et des éléphans, et même tous les chars: on prit les éléphans qui échappèrent au carnage.

Du côté d'Alexandre il périt en tout trois cents dix hommes, dont quatre-vingt sur les six mille hommes d'infanterie, dix des Archers à cheval qui commencèrent l'action,

vingt Hétaires, et deux cents du reste de la cavalerie. (2)

§. VI.

Valeur de Porus ; son mépris pour Taxile.

Porus se distingua par ses exploits, et fit dans cette bataille non-seulement office de capitaine, mais encore de soldat. Lorsqu'il vit le carnage de sa cavalerie, la mort ou le désordre de ses éléphans et la perte presque totale de son infanterie, il n'imita point la lâcheté du grand roi qui prit le premier la fuite aux journées d'Issus et d'Arbelles, il combattit tant qu'il vit donner quelques-uns des siens. L'excellence et la force de sa cuirasse avaient constamment résisté aux coups, mais enfin blessé d'un trait à l'épaule droite qu'il avait nue, il se retirait sur son éléphant.

Alexandre désirant sauver ce héros, lui députe l'Indien Taxile. Celui-ci ayant poussé son cheval sans trop s'approcher de l'éléphant de Porus, lui crie d'arrêter et d'accueillir l'offre d'Alexandre, auquel il ne peut plus échapper. Mais Porus à la vue de

Taxile, son ancien ennemi, saisissant un trait, allait le percer, si celui-ci ne l'eût évité par la vitesse de sa fuite.

Alexandre, loin d'en être plus irrité contre Porus, lui détache de nouveaux envoyés, parmi lesquels se trouvait l'Indien Méroë, ancien ami de Porus. Ce dernier l'écoute; pressé par une soif ardente, il descend de son éléphant, et après s'être rafraîchi, consent à se rendre près d'Alexandre.

§. VII.

Alexandre rend à Porus ses Etats.

Ce prince à son approche sort des rangs, et vient à sa rencontre accompagné de quelques Hétaires. Il s'arrête, il contemple la noblesse de ses traits, la hauteur de sa taille qui s'élevait à plus de cinq coudées. Porus s'approche avec une contenance assurée; sa physionomie n'est point abattue par sa disgrace; héros, il vient trouver un héros; prince, il a défendu contre un autre ses États. Alors Alexandre : « Comment pré-» tendez-vous que je vous traite? — En roi. » — Je le ferai pour moi-même; à présent

» que puis-je faire pour vous ? parlez. — J'ai » tout dit ? — Je vous rends le pouvoir et » votre royaume, et j'y ajouterai encore. » (3)

C'est ainsi qu'il traita en roi un prince généreux qui fut dans la suite son ami le plus fidèle.

Ces événemens eurent lieu au mois de munichion, Hégémon étant Archonte à Athènes. (*a*)

(*a*) La deuxième année de la cent treizième olympiade, 327 ans avant l'ère vulgaire. Diodore (n.° 87) rapporte cette action mémorable sous Chremès, successeur d'Hégémon. Le sentiment d'Arrien, appuyé de l'autorité de Denys d'Halicarnasse, doit prévaloir sur celui de Diodore : le p. Corsini l'a démontré dans ses fastes attiques, (*tom.* 4, *p.* 47).

NOTES.

---

(1) Qu'il y ait eu de l'exagération à prétendre que les territoires envahis par les Macédoniens continssent cinq mille villes aussi grandes que Cos, c'est ce qui ne fait la matière d'aucun doute : toutefois il est évident que la vue du pays même a donné lieu à cette exagération. Jetons un coup-d'œil sur le royaume de Porus au temps de sa conquête par Alexandre, et avant que ce héros l'eût agrandi. Son empire se composait, à ce qu'on peut présumer, de la partie nommée par l'Ayéen Akbari le Doo-Ab de Jeuhat, ou l'étendue de terres comprises entre l'Hydaspe et l'Acésinès; ce qui ne fesait pas plus de quarante milles de large, en prenant un moyen terme, et de cent à cent-cinquante milles de longueur. Sur un pareil territoire, sans alliés, Porus leva une armée de quatre mille chevaux, trois cents charriots et trente mille fantassins qu'il commanda en personne. Son fils avait en outre sous ses ordres une avant-garde de douze cents charriots et de deux mille chevaux : le tout formait, en calculant au plus bas, et en y comprenant la quantité d'hommes nécessaires pour conduire les charriots et les éléphans, une armée de quarante mille hommes.

Si nous comparons maintenant cette force imposante avec le pays qui devait la fournir et pourvoir à la subsistance et aux besoins de cette multitude guerrière, que penserons-nous de la population de l'Inde ? Et cependant Porus n'était que le chef d'une des nombreuses tribus établies dans cette contrée du Panje-Ab. Abyssares,

prince puissant, régnait au Nord; les Glauses étaient à l'Est; un autre Porus habitait les bords de l'Hydraote ou du Rayée; les Cathéens occupaient la partie la plus basse vers le midi, entre ce fleuve et l'Hyphasis; dans le voisinage de ces dernières résidait Sopithès; les Malliens s'étendaient vers l'embouchure de l'Hydraote, et les Oxydraques à l'angle, entre l'Acésinès et l'Indus; deux autres tribus étaient encore celles des Abassaniens et des Ossadiens, pour lesquels nous trouvons à peine une position.

Borné comme devait l'être le territoire de ces différentes tribus, le nombre des Indiens qui, au rapport des historiens, se soumirent volontairement, ou qui furent tués ou vaincus, excite notre incrédulité à chaque ligne de leur relation; et même, en admettant qu'il y ait eu de l'exagération, on est forcé de reconnaître dans ces pays l'existence d'un nombre d'habitans qui tient presque du prodige.

Ainsi, quelque exagération qu'il paraisse y avoir dans la population de ces contrées, d'après les historiens, l'Ayéen Akbari nous le confirme; car, à une époque et dans un siècle où nous avons supposé que la population était diminuée, Abou'l-Fazil assure que le contingent de troupes pour Jenhut est de trois mille sept cent trente hommes de cavalerie, quarante-quatre mille deux cents fantassins; et que le revenu de la province s'élève à deux cent trois mille cent soixante-quatre livres sterlings.

B., p. 79.

(2) Les Indiens laissèrent, selon Diodore (n.° 89) douze mille hommes sur le champ de bataille, et on fit sur eux neuf mille prisonniers. Cette victoire coûta deux cent quatre-vingt cavaliers, et plus de sept cents fantassins à Alexandre; calcul plus vraisemblable que ceux

d'Arrien, qui mérite d'ailleurs les plus grands éloges dans la relation qu'il a donnée de cette bataille : celle de Diodore est caractérisée par une négligence extrême, qui va même jusqu'à supprimer le passage de l'Hydaspe, circonstance la plus essentielle de cette action.

Le désordre de la narration de Quinte-Curce, les contradictions et les fautes absurdes de cet écrivain, feraient le sujet d'une longue digression : il suffira d'en citer quelques exemples. . . . . . . « Quand j'aurai attaqué, dit » Alexandre à Cœnus, avec Ptolémée, Perdiccas et » Ephestion, l'aile gauche des ennemis, et que vous » verrez le combat engagé, mettez en mouvement l'aile » droite, et chargez ». . . . . Il est évident que pour attaquer l'aile gauche des Indiens, Alexandre était obligé d'être à la tête de son aile droite; Cœnus ne pouvait donc la commander : cependant, quelques lignes après, Quinte-Curce nous dit que le prince macédonien ayant commencé le combat, suivant ces dispositions, Cœnus se porta avec impétuosité sur l'aile gauche des ennemis.

S. C., p. 93.

(3) Les historiens d'Alexandre prêtent à Porus une armée formidable et des mots sublimes ; mais le sage Golbwell, qui a passé de nos jours trente ans dans l'Inde, et qui a appris des Brames de Bénarès à rectifier nos idées sur l'histoire des Gentoux et sur leur théologie, déclare que le nom de Porus est parfaitement inconnu dans l'Asie (*Evénemens histor. du Bengale*, *tom.* 2, *c.* 4). Sa défaite par les Macédoniens semble à cet égard un drame d'imagination, dont le poète a inventé jusqu'au nom des personnages.

Je ne décide cependant point entre Golbwell et les écrivains de la vie d'Alexandre : toutes les pièces de ce grand procès ne sont pas encore parvenues en Europe.

H. H., 347.

SOMMAIRE.

CHAPITRE V.

Conquêtes jusqu'à l'Hyphase.

§. I.

Fondation de Nicée et de Bucéphalie.

ALEXANDRE bâtit deux villes, l'une à l'endroit où il avait passé le fleuve, et l'autre sur le champ de bataille. Il donna à la dernière le nom de *Nicée* (*a*), et celui de *Bucéphalie* à la première, en mémoire du coursier qu'il montait.

Bucéphale y mourut moins de ses blessures que de fatigue et de vieillesse. En effet, il avait alors trente ans (*b*) ; il avait partagé les travaux, les périls d'Alexandre, et l'avait sauvé de plusieurs ; il ne se laissait monter

(*a*) *Nicée*, victoire.

(*b*) A ce compte, Bucéphale aurait eu 18 ans quand Alexandre le dompta, ce qui n'est pas vraisemblable. C'était, selon Diodore, un présent fait à Alexandre par Démarate, roi de Corinthe.

que par lui, il était plein de feu, haut de taille, poil noir; remarquable selon les uns par une tête où il y avait quelque chose de celle du bœuf, ou plutôt, selon les autres, par une tache blanche au front, soit naturelle, soit artificielle, et qui affectait cette forme: de-là lui vient son nom. Alexandre, l'ayant un jour perdu chez les Uxiens, fit publier qu'il les taillerait tous en pièces s'ils ne lui ramenaient son cheval. (*a*) Tel était l'excès et de la passion du conquérant pour cet animal, et de la crainte que le premier inspirait, qu'on lui obéit aussitôt. Je ne suis descendu à ces détails, que parce qu'ils sont liés à l'histoire d'Alexandre.

Il fait rendre les derniers honneurs aux guerriers morts; offre aux Dieux des sacrifices en actions de graces; ordonne des jeux gymniques et équestres sur les bords de l'Hydaspe. Il y laisse Cratérus avec une partie des troupes pour élever les villes dont il venait d'arrêter le plan, et marche contre les Indiens qui bordent les frontières du royaume de Porus, et nommés

(*a*) Que de massacres n'ont pas eu de motifs plus graves! D'autres placent cet événement chez les Mardes.

les Glauses ou les Glauçaniques (*a*), peu importe.

§. II.

Excursion chez les Glauses.

Prenant avec lui la moitié des Hétaires qui lui restait, l'élite de chaque corps d'infanterie, tous les Archers à cheval, les Agriens et les hommes de trait, Alexandre pénètre dans leur pays ; tous les habitans se rendent. Il est maître de trente-sept villes, dont les moindres sont peuplées de cinq mille habitans, et dont la plupart en comptent plus de dix mille, sans parler d'une multitude de bourgs dont la population ne le cédait point à celle des villes : il les ajouta au domaine de Porus, avec lequel il reconcilie Taxile. Ce dernier retourne dans ses états.

§. III.

Offres d'Abyssare ; défection des Assacéniens.

Alexandre reçoit des députés d'Abyssare (1),

(*a*) Glauses, selon Ptolémée; Glaucaniques, selon Aristobule.

qui lui soumet sa personne et son royaume. Avant la défaite de Porus, Abyssare avait projeté de se réunir au prince Indien ; il offrait alors à Alexandre des trésors, et quarante éléphans qu'amenaient son frère et les premiers de sa cour. Mais Alexandre : « Qu'A-
» byssare vienne se rendre lui-même, ou
» j'irai, à son grand repentir, le trouver à
» la tête de mon armée. »

Il vint une députation des Indiens indépendans, et d'un autre Porus, hyparque de l'Inde. (*a*) On vit arriver aussi Phrataphernе (*b*) à la tête des Thraces que lui avait laissés Alexandre, et des envoyés de Sisique, satrape des Assacéniens, qui annonçait leur défection après le massacre de leur hyparque.

Alexandre envoie contre eux Philippe et Thyriaspe avec une armée pour les réduire et les contenir.

(*a*) Cet autre Porus habitait les bords de l'Hydraotès ou du Ravée. Dans Lo-Pore, nom primitif de Lahore, nous pouvons conjecturer, avec quelque vraisemblance, que nous avons la ville du second Porus.

(*b*) Satrape des Parthes et de l'Hircanie.

§. IV.

Passage de l'Acésinès.

Il s'avance vers l'Acésinès, le seul de tous les fleuves de l'Inde que Ptolémée ait décrit. Selon cet historien, l'Acésinès, à l'endroit où l'armée d'Alexandre le passa sur des radeaux et des bâtimens, est extrêmement rapide, large de quinze stades, et semé d'écueils et de rochers contre lesquels ses flots s'élèvent, se brisent avec fracas, et ouvrent des gouffres écumans. Il ajoute que les radeaux abordèrent facilement, mais que les bâtimens se brisèrent presque tous contre les écueils, et qu'il y périt beaucoup de monde.

Ce passage confirme l'assertion des historiens sur l'Indus, auquel ils donnent quarante stades (*a*) dans sa plus grande largeur quinze au plus étroit et au plus profond de son cours. (*b*) Telle est sa largeur la plus ordinaire.

J'incline à croire qu'Alexandre passa l'Acésinès dans sa plus grande largeur, où il

(*a*) Cinq quarts de lieue.

(*b*) 2000 pas.

devait être moins rapide. Il laissa Cœnus sur le rivage avec son détachement, pour favoriser le passage du reste des troupes qui avaient été s'approvisionner dans les contrées soumises. Il renvoie Porus, et le charge de lui amener l'élite des Indiens les plus belliqueux, avec les éléphans qu'il pourrait rassembler.

Il se met aussitôt à la poursuite de l'autre Porus (*a*), homme pervers qui venait de s'enfuir du gouvernement dont il était investi. Alors que le prince qui portait le même nom que lui, fesait la guerre à Alexandre, le traître députait vers le conquérant, promettait de lui remettre ses Etats, moins par amour pour lui que par haine contre Porus. Mais lorsque le vainqueur eut rendu à son rival ses Etats, en y ajoutant de nouvelles provinces, le barbare épouvanté abandonna brusquement les siens avec tous ceux qu'il put entraîner dans sa défection.

Alexandre marche sur ses traces ; arrive à l'Hydraotès, fleuve de l'Inde aussi large que l'Acésinès, mais beaucoup moins rapide.

(*a*) Voy. p. 178.

§. V.

Passage de l'Hydraotès.

Alexandre jette des garnisons dans tous les lieux importans, pour protéger Cœnus et Cratérus qui doivent parcourir et piller tout le pays.

Il détache Ephestion avec une partie de l'armée, composée de deux phalanges de l'infanterie, de la moitié des Archers, et du corps à cheval de Démétrius, joint à celui qu'il commande, avec ordre de pénétrer dans les Etats du Porus fugitif, de subjuguer, en passant, tous les peuples indépendans qui habitent les bords de l'Hydraotès, et de les ajouter aux Etats du fidèle Porus.

Alexandre passe ensuite l'Hydraotès avec plus de facilité que l'Acésinès, soumet une partie des habitans de ses bords, soit par composition, soit par la force des armes.

---

§. VI.

Expédition contre les Cathéens, les Oxydraques et les Malliens.

On lui annonce qu'un grand nombre de peuples indépendans, et, entre autres, les plus belliqueux et les plus exercés aux travaux de la guerre, les Cathéens réunis aux Oxydraques et aux Malliens, contre lesquels naguère Porus et Abyssare combinant toutes leurs forces avaient tenté un effort aussi vaste qu'inutile, conjurent pour la liberté commune, et prêts à lui livrer bataille, l'attendent sous les murs fortifiés de Sangala. Alexandre se dirige aussitôt de ce côté, et arrive le second jour de marche à Pimprama, occupé par les Adraïstes qui lui rendent la place. Il y fait reposer son armée pendant un jour; arrive le lendemain à la hauteur de Sangala; et aperçoit les ennemis campés près de la ville, sur une éminence fortifiée par trois rangs de chariots disposés à l'entour.

Alexandre, après avoir reconnu le nombre de l'ennemi et les positions, prend la plus

favorable; il détache les Archers à cheval pour inquiéter et effrayer les Indiens jusqu'à ce qu'il ait rangé son armée en bataille. Il forma son aile droite de l'Agéma de la cavalerie et de celle commandée par Clitus; près d'eux les Hypaspistes et les Agriens. Perdiccas commande la gauche, composée de son corps de cavalerie, et des Hétaires à pied : les Archers sont partagés entre les deux ailes.

Tandis qu'il fait ces dispositions, arrive l'arrière-garde; il en jette la cavalerie sur les ailes; l'infanterie renforce le centre. Il prend avec lui la cavalerie de l'aile droite, et pousse à la gauche des Indiens qu'il croyait facilement enfoncer, parce que de ce côté les chariots qui les protégeaient étaient moins serrés. Voyant que les Indiens ne venaient point au-devant de la cavalerie, mais que, renfermés dans l'enceinte, et montés sur leurs chars, ils se contentaient de lancer des traits; il met pied à terre, et fait avancer la phalange.

On repoussa facilement les Indiens de la première enceinte des chariots. La résistance fut plus vive dans le second retranchement où, les ennemis rassemblés derrière les chars,

étaient plus pressés, et où les Macédoniens avaient moins d'espace pour se développer. Cependant on parvient à écarter quelques chariots; on se précipite en désordre par ces ouvertures ; la phalange chasse du rétranchement les Indiens qui, ne se croyant plus en sureté dans le troisième, se débandent et fuient à grands pas dans la ville.

§. VII.

Suite de l'expédition contre les Malliens; Siége de Sangala.

Alexandre la fait aussitôt investir, et vu l'étendue des murs, la cavalerie cerne les endroits que l'infanterie, en trop petit nombre, ne peut garder, principalement sous les remparts, aux bords d'un étang peu profond. Alexandre conjecturait que les Indiens épouvantés de leur défaite, abandonneraient la ville pendant la nuit. Il ne s'était point trompé. Vers la seconde veille quelques-uns étant sortis de la ville, tombèrent dans les postes avancés de la cavalerie où ils furent tués. Les autres, parvenus jusqu'à l'étang, et le trouvant égale-

ment investi par la cavalerie, retournent sur leurs pas.

Alexandre fait tirer autour de la ville une double circonvallation qui n'est interrompue que par le marais, autour duquel il redouble les postes. On avance les machines pour battre la ville. Des transfuges viennent lui annoncer que les assiégés ont formé le projet de se retirer en faisant une sortie par le marais. Alexandre y place aussitôt Ptolémée avec trois mille Hypaspistes, tous les Agriens et un corps d'Archers; il lui désigne le point par lequel il présume que les Barbares déboucheront; Ptolémée au moment même les arrêtera dans leur sortie, et fera sonner les trompettes : à ce signal, tous les chefs doivent accourir et secourir Ptolémée; Alexandre n'y sera pas le dernier.

Ptolémée met en avant, pour embarrasser le chemin, les chariots que les Indiens avaient abandonnés. Il se fortifie du reste des palissades qui n'avaient point été employées. Ce travail est achevé dans la nuit.

Vers la quatrième veille, les Barbares sortent en foule par les portes qui regardent l'étang. Ptolémée averti surprend leurs mouvemens; fait sonner les trompettes et marche

sur eux en ordre de bataille. Les Barbares sont embarrassés entre les chars et les palissades. Epouvantés des sons de la trompette, pressés de tous côtés par les Grecs, ceux qui s'avancent sont taillés en pièces, cinq cents périssent, le reste rentre dans la ville.

§. VIII.

Suite de l'expédition contre les Malliens ; Sangala prise d'assaut ; nombre des morts ; Alexandre fait massacrer les malades.

Porus était arrivé et amenait cinq mille Indiens avec le reste des éléphans. Les machines étaient approchées des remparts : mais avant qu'elles eussent joué, les Macédoniens, ayant sappé le mur et approché de tous côtés les échelles, emportent la ville d'assaut. Dans le sac de cette ville périrent dix-sept mille Indiens, soixante-dix mille tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi que trois cents chars et cinq cents hommes de cavalerie.

De son côté Alexandre perdit environ cent hommes dans tout le siége, sans parler des

ssés en plus grand nombre : on en comp-
t environ douze cents, parmi lesquels
isieurs chefs et entre autres Lysimaque
natophylax.

Alexandre, après avoir rendu les derniers
voirs aux guerriers morts, envoya son se-
taire Euménès, avec trois cents chevaux,
s les habitans de deux villes qui avaient
s parti avec ceux de Sangala. Euménès
vait leur annoncer le sort de cette cité,
engager à se rendre, et leur promettre,
la part d'Alexandre, les mêmes suretés
'avaient trouvées ceux des Barbares qui
taient soumis. Déjà instruits et épouvantés
ce désastre, ils avaient abandonné leurs
les. Alexandre se met à leur poursuite;
is s'y étant pris trop tard, le plus grand
mbre échappa; on ne trouva que cinq
nts malades laissés en arrière : Alexandre
fait massacrer.

Il retourne à Sangala, fait raser la ville.
abandonne ensuite le pays aux tribus in-
pendantes qui s'étaient rendues à lui vo-
ntairement : Porus fut envoyé avec ses
oupes pour s'assurer de leurs places et y
ettre des garnisons.

NOTE.

(1) Renell suppose que cet Abyssare était le chef d'u tribu de la partie septentrionale du Doo-Ab de Jenh nommée Kakarès ; mais rien ne rend invraisemblable l'o pinion qu'il fut chef de Cachemyr. Il envoya des prés à Alexandre, mais il ne vint point en personne le trouv et s'il habitait au-delà des montagnes, ce pût être motif pour que le héros de la Macédoine ne tentât p d'envahir son pays.

Tout ceci est une pure conjecture que je veux bi admettre; mais comme les lettres initiales *ab* du no d'Abyssarès donnent à penser que le territoire de c prince était situé sur le bord d'un fleuve, je me persuad qu'en cherchant l'étymologie d'*Issar*, on parviendrait découvrir quel fut le lieu de sa résidence. B. p. 85.

SOMMAIRE.

CHAPITRE VI.

Terme des conquêtes d'Alexandre.

§. I.

Marche vers l'Hyphase.

Il s'avance alors vers l'Hyphase (1) pour soumettre les Indiens au-delà du fleuve, ne voulant mettre fin à la guerre (*a*) qu'alors qu'il ne trouverait plus de résistance. Les peuples qui habitent au-delà de l'Hyphase se livrent avec succès à l'agriculture et aux armes; leur police est douce; ils vivent en république aristocratique bien administrée. Les éléphans qu'on trouve dans ce pays y sont plus forts et en plus grand nombre que par-tout ailleurs.

Ces récits enflammaient l'ambition d'Alexandre. Mais les Macédoniens commençaient à perdre courage, en voyant leur prince

(*a*) Ainsi César : Nil actum reputans si quid superesset agendum. Luc.

entasser travaux sur travaux, dangers sur dangers (*a*); des groupes se formaient dans le camp; les plus retenus déploraient leur condition; les autres menaçaient de ne pas marcher.

§. II.

Harangue d'Alexandre pour les appaiser.

Instruit de ce commencement de trouble et de découragement, Alexandre, pour l'arrêter à sa naissance, rassemble les chefs, et alors : « Macédoniens compagnons de » mes travaux, puisque vous ne les partagez » plus avec la même ardeur, je vous ai con- » voqués pour vous amener à mon avis ou » me ranger au vôtre, pour avancer ou re-

(*a*) Plutarque nous indique les vraies causes du découragement des soldats victorieux. La valeur de Porus, et celle de ses troupes, leur fesaient prévoir une résistance à laquelle ils ne s'étaient point attendus. Des difficultés sans nombre se présentèrent alors à leurs yeux. La puissance des Gangarides et des Prasiens, qui habitaient les bords du Gange, leur annonçait de nouveaux combats, où peut-être leur bravoure aurait succombé sous les efforts d'une multitude d'ennemis.

» tourner

» tourner ensemble ; que si vos exploits, » si votre général vous pèsent, il n'a plus » rien à vous dire. Mais s'ils vous ont ac» quis l'Ionie, l'Hellespont, les deux Phry» gies, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Ly» die, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Phé» nicie et l'Egypte, tout ce que les Grecs » occupent de la Lybie une part de l'Ara» bie, la Cœlo-Syrie avec la Mésopotamie, » Babylone et le pays des Susiens ; si vous » avez subjugué les Perses, les Mèdes et les » peuples acquis ou soustraits à leur domi» nation ; si vous avez porté vos trophées au» delà des Pyles caspiennes, du Caucase et » du Tanaïs ; soumis la Bactriane, l'Hyr» canie, la mer Caspienne, et repoussé les » Scythes dans leurs déserts ; si l'Indus, l'Hy» daspe, l'Acésinès et l'Hydraotès coulent » aujourd'hui sous nos lois, qu'attendez-vous » pour ajouter à notre empire l'Hyphasis » et les nations au-delà de ses bords ? Crain» driez-vous aujourd'hui des Barbares, » vous qui les avez vu fuir devant vous, » abandonner leurs pays et leurs villes ou » les remettre à votre courage et marcher » ensuite sous vos étendards ? Il n'est, sans » doute, pour des cœurs généreux, de fin

» aux travaux que dans les travaux mêmes
» qui les immortalisent. Si quelqu'un d'entre
» vous en demandait le terme, qu'il sache
» que nous n'avons pas loin d'ici au Gange
» et à la mer orientale, qui se réunit à celle
» des Indes, au golfe Persique (*a*) et embrasse
» le monde ; du golfe Persique nous remon-
» tons jusqu'aux colonnes d'Hercule, et
» soumettant l'Afrique comme l'Asie, nous
» prendrons les bornes du monde pour celles
» de notre empire.

» Que si nous rebroussions chemin, voyez
» que nous laissons derrière nous, un grand
» nombre de peuples belliqueux ; au-delà de
» l'Hyphase, tous ceux qui s'étendent vers
» la mer orientale ; au Nord, tous ceux qui
» habitent les bords de la mer d'Hyrcanie
» et les Scythes. A peine aurons-nous com-
» mencé notre retraite, qu'un soulèvement
» général renversera nos conquêtes encore
» mal affermies. Ceux que nous n'avons
» point subjugués, entraîneront les autres.

(*a*) Nous supprimons ici une erreur grossière de géographie. Arrien fait ajouter par Alexandre que la mer d'Hyrcanie (Caspienne), se réunit au golfe Persique. Voyez ci-après tom. 3. Dissertations et table géographique; l'article mer Caspienne.

» Il faut donc perdre tout le fruit de nos tra-
» vaux, ou les continuer. Courage, com-
» pagnons; affermissez-vous dans la carrière
» des braves; elle est pénible, mais hono-
» rable! Cette vie du courage a ses charmes;
» la mort même n'en est point exempte,
» quand elle consacre le guerrier à l'immor-
» talité. Notre père et notre guide, Hercule,
» serait-il monté au faîte de la gloire, au rang
» des Dieux, s'il s'était lâchement renfermé
» dans les murs de Corinthe, d'Argos et de
» Thèbes, ou dans les bornes du Pélopon-
» nèse? Dionysus, plus célèbre encore, n'a-
» t-il tenté que des entreprises ordinaires?
» Et nous, qui avons passé Nysa, bâtie par
» Dionysus, nous, maîtres d'Aorne qui brava
» les efforts d'Hercule, nous hésiterions à
» faire un pas de plus! Aurions-nous laissé
» ces grands monumens de nos travaux en
» nous vouant à l'obscurité et au repos dans
» la Macédoine, ou si nos efforts s'étaient
» bornés à triompher des Thraces, des
» Illyriens, des Triballiens et de quelques-
» uns des nos ennemis dans la Grèce?

» Que si je ne partageais pas le premier
» vos fatigues et vos dangers, votre décou-
» ragement aurait un motif. Vous pour-

» riez vous plaindre d'un partage inégal qui » placerait d'un côté les peines, et de l'autre » les avantages. Mais, périls et travaux, tout » est commun entre nous, et le prix est au » bout de la carrière. Ce pays? il est à vous. » Ces trésors? ils sont à vous. L'Asie sou- » mise, je saurai remplir vos espérances, » ou plutôt les surpasser. Alors, je congé- » dierai, je reconduirai moi-même ceux » qui voudraient revoir leurs foyers; alors, » je comblerai ceux qui resteront, de présens » auxquels les autres porteront envie ».

§ III.

Silence des Grecs; réponse de Cœnus.

Ce discours est suivi d'un profond silence, l'assemblée n'osant combattre, et ne voulant point accueillir l'avis d'Alexandre. Et lui: « Qu'il parle, celui qui n'approuve point » ce dessein ». Nouveau silence.

Enfin Cœnus (*a*): « O prince! vous l'avez » déclaré, vous ne contraindrez point des Ma-

---

(*a*) Fils de Polémocrate.

» cédoniens. (*a*) Vous voulez les amener à » votre avis ou vous ranger au leur ; daignez » m'entendre, non pas au nom de vos chefs » qui, comblés par vous d'honneurs et de » bienfaits, doivent être soumis à tous vos » ordres, mais au nom de l'armée entière. » N'attendez pas de moi que j'en flatte les » passions, je ne vous parlerai que de votre » intérêt présent et à venir. Vous dire ici la » vérité, est un privilége que je tiens de » mon âge, du rang même que votre géné- » rosité m'a donné, et du courage que j'ai » montré en combattant près de vous. Ces » conquêtes et d'Alexandre et des Grecs qui » ont tout abandonné pour le suivre, plus » elles sont éclatantes, et plus la prudence » conseille d'y mettre un terme. Quelle foule » de Grecs et de Macédoniens marchaient » sous vos drapeaux! Vous voyez aujourd'hui » leur petit nombre. Dès votre entrée dans » la Bactriane vous avez congédié, et avec » raison, les Thessaliens dont l'ardeur se » rallentissait. Une partie des Grecs est re- » leguée ou plutôt prisonnière dans les villes

(*a*) Qui deliberant, desciverunt. Délibérer est défection. *Tacit.*, *hist.*, *l.* 2, *p.* 53.

» que vous avez fondées. L'autre partie at-
» tachée avec les Macédoniens à tous vos
» périls, est tombée dans les combats, ou
» moissonnée par les maladies ; quelques-
» uns couverts de blessures sont épars dans
» l'Asie ; le peu qui reste voit s'éteindre ses
» forces et son courage. Ils sentent au fond
» de leurs cœurs se réveiller ce sentiment de
» la nature, le désir de revoir leurs femmes,
» leurs pères et leurs enfans, la mère-patrie,
» la terre natale. Ils le désirent d'autant plus,
» que vous les avez comblés de richesses.
» Qui pourrait les blâmer ? Ne les entraînez
» point malgré eux dans une carrière où lan-
» guirait leur courage, puisqu'il ne serait
» plus volontaire. Ah ! plutôt revenez em-
» brasser votre mère, rétablir l'ordre dans la
» Grèce, et suspendre aux foyers domestiques
» de si illustres trophées! Alors qui vous empê-
» chera de combiner une nouvelle expédi-
» tion, en Asie, en Europe ou en Afrique.
» Alors vous remplirez vos desseins ; vous
» verrez voler sur vos pas l'élite des Macédo-
» niens ; vous remplacerez des bandes harras-
» sées par des troupes fraîches, et des soldats
» que l'âge a mis hors de combat, par une
» jeunesse d'autant plus ardente, qu'elle

» aura moins d'expérience des dangers, et » qu'enivrée des plus hautes espérances, » elle ne songera qu'aux récompenses à la » vue des richesses et des lauriers que vos » vieux compagnons rapporteront dans leurs » foyers. Prince! il est beau de garder de la » modération au comble de la prospérité. » Un aussi grand capitaine qu'Alexandre, et » à la tête d'une pareille armée, n'a sans » doute rien à craindre de ses ennemis. Mais » les coups du sort sont inopinés, et les des- » tins inévitables. »

§. IV.

Colère du prince; auspices contraires; annonce de la retraite.

L'assemblée reçut par des applaudissemens universels le discours de Cœnus, et témoigna par des larmes combien, éloignée du dessein d'Alexandre, elle soupirait après le retour dans la patrie. Alexandre, offensé de la liberté de Cœnus et du silence des autres chefs, rompit l'assemblée (*a*).

(*a*) Lorsque dans une guerre pénible, le soldat éclate en murmures, il est souvent de la politique de dissimuler ce délit plutôt que de le punir. *Liv.*, *l.* 7, *Décad.* 1.

L'ayant réunie le lendemain, furieux : « Je » ne contrains (*a*) personne à me suivre ; votre » roi marchera en avant ; il trouvera des soldats » fidèles. Que ceux qui l'ont désiré se retirent, » ils le peuvent : allez annoncer aux Grecs » que vous avez abandonné votre prince. »

Il se renferma alors dans sa tente ; il y resta pendant trois jours, sans parler à aucun de ses Hétaires ; il attend qu'une de ces révolutions qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats, en change les dispositions.

Mais l'armée affligée, sans être ébranlée, continue de garder le silence. Ptolémée rapporte que, néanmoins, il fit les sacrifices accoutumés pour obtenir un passage favo-

---

(*a*) C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique ; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais : le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le Grand-Seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avait pas connues. Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son père, ou un père de tuer son fils ; mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée ; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, et elle s'arrête nécessairement.

Montesq., *t.* 10, *p.* 65, *grand. et décad. des Rom. chap.* 22.

rable (*a*). Les auspices sont contraires. Alors rassemblant les plus âgés et les plus intimes des Hétaires : « Puisque tout me rappelle, » allez annoncer à l'armée le départ. » (2)

§. V.

Joie de l'armée ; autels, sacrifices, jeux. Etats de Porus agrandis.

A cette nouvelle, la multitude pousse des cris, expression de sa joie ; les uns fondent en larmes ; les autres accourent jusqu'à la tente d'Alexandre, et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats.

Ayant divisé alors son armée en douze corps, il fait élever, à chacun d'eux, un autel immense, aussi élevé et plus étendu que les plus grandes tours, en témoignage de sa reconnaissance envers les Dieux, et en monument de ses victoires. (3)

Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, et range tout le pays jusqu'à l'Hyphase, sous la domination de Porus. Il retourne, traverse de nouveau l'Hydraotès, et

---

(*a*) Est-ce superstition ou moyen politique ? Il voulait sans doute ne point paraître céder à ses soldats, mais aux Dieux.

l'Acésinès. C'est sur les bords de ce fleuve qu'Ephestion vient d'achever, d'après ses ordres, la ville qu'il devait élever. (4) Alexandre peuple cette nouvelle cité des Barbares finitimes auxquels il ouvre un asile, et des stipendiaires invalides. Il fait ensuite les préparatifs nécessaires pour descendre dans la grande mer.

§. VI.

Alexandre confirme le pouvoir d'Abyssare et revient vers l'Hydaspe.

Sur ces entrefaites, Arsace, satrape des états voisins d'Abyssare, accompagné du frère de ce prince et de ses principaux officiers, lui apportent, en son nom, les plus rares présens, amènent trente éléphans; excusent Abyssare, retenu par une maladie, de n'être pas venu se jeter lui-même aux pieds du conquérant; ce qui était confirmé par les envoyés d'Alexandre, alors de retour.

Alexandre satisfait confirme le pouvoir d'Abyssare, joint Arsace à son empire, ordonne des tributs, sacrifie de nouveau sur les bords de l'Acésinès, le passe, arrive aux bords de l'Hydaspe, fait relever par ses soldats les ouvrages que les mauvais temps avaient détruits dans Nicée et dans Bucéphalie, et règle l'administration de la contrée.

NOTES.

(1) On ne trouve point dans l'ouvrage de Quinte-Curce la précision et la justesse qui caractérisent les détails géographiques d'Arrien. La narration du premier est souvent très-obscure, sur-tout lorsqu'il parle des différens peuples de l'Inde, et des rivières qui se jettent dans l'Indus. Alors il n'est guères plus d'accord avec lui-même que dans la partie historique; Quinte-Curce nous assure d'abord que l'Acésinès augmente les eaux du Gange, qui le reçoit près de son embouchure : ces deux fleuves, en se rencontrant, s'entrechoquent avec impétuosité, etc. . . . . Dans la suite, il nous dit que l'Acésinès perd son nom lorsqu'il se réunit à l'Hydaspe, et que la flotte macédonienne souffrit beaucoup au confluent de ces deux rivières; il se trompe encore: l'Acésinès, appelé faussement par quelques-uns le Tanaïs, mêle ses eaux à celles de l'Indus. Justin commet une faute qui n'est pas moins grossière, lorsqu'il fait descendre Alexandre jusqu'à l'Océan, par l'Acésinès. L'anonyme de Ravenne a copié cette erreur, que l'abbréviateur de Trogue-Pompée semble rétracter dans le chapitre suivant, où, rapportant l'arrivée du conquérant macédonien à l'Océan, il ajoute qu'il parvint heureusement jusqu'aux bouches de l'Indus.

Au lieu de conduire l'Hyphase, qui est la rivière la plus orientale du Pendj-Ab, dans l'Acésinès, M. de l'Isle met son embouchure dans l'Indus, et prolonge son cours jusqu'au Patalène. On ignore les raisons qui ont déterminé

ce géographe à décrire d'une manière si singulière et si opposée au témoignage des Anciens, le cours de cette rivière. Malgré les droits que M. de l'Isle a acquis sur notre reconnaissance, par des travaux très-utiles aux progrès de la science du globe terrestre, je ne saurais cependant dissimuler que sa carte de l'empire d'Alexandre manque de justesse dans les détails; qu'elle ne représente point avec clarté les diverses régions parcourues par ce conquérant; enfin, qu'elle n'est point exempte de fautes. Il paraît n'avoir pas consulté Arrien, le meilleur guide qu'on puisse prendre dans cette carrière. M. d'Anville ne l'a presque jamais perdu de vue, et a su profiter des lumières que cet historien nous donne sur cette partie de la terre ravagée par le fer des Macédoniens.

S. C. p. 246.

La meilleure carte est celle de la Rochette, elle est extrêmement rare : on ne la trouve point à la bibliothèque nationale.

(2) Les rives de l'Hyphase furent donc la barrière qu'Alexandre ne put franchir. Ceux qui suivaient ce conquérant osèrent cependant, dans leurs lettres, prolonger sa course : Cratérus écrivit à Aristopatre sa mère, que le prince macédonien était parvenu jusqu'au Gange. Cette lettre, qui fut rendue publique, peut avoir accrédité cette erreur; elle contenait encore plusieurs détails aussi fabuleux. Justin rapporte qu'Alexandre soumit les Arestes, les Prasides, les Gangarides, et qu'il porta ses armes dans le pays des Cuphites. Il fait mention de plusieurs autres peuples dont le nom est aussi inconnu que celui des Arestes; ce qui vient peut-être de la corruption de son texte. Les manuscrits et l'ouvrage de Paul Orose ne fournissent aucune leçon satisfaisante sur ces noms de villes et de peuples, la plupart défigurés dans l'histoire de Justin.

On ne peut soupçonner aucune altération dans les expressions de Plutarque : si elles peuvent faire croire que le royaume de Porus fut la dernière région où parvint l'armée macédonienne, cette obscurité ne doit être attribuée qu'au désordre de la narration de cet écrivain, qui intervertit toujours la suite des faits. *Ibid.*

(3) L'itinéraire de Béton et de Diognète, et les lettres même d'Alexandre (*Pline*, *l.* 6, *c.* 17), font mention, ainsi que tous les historiens de ce prince, des autels qui furent élevés, par son ordre, près de la rive orientale de l'Hyphase. Ils étaient au nombre de douze, et surpassaient les plus hautes tours. Ces pierres amoncelées devaient constater aux siècles futurs les conquêtes d'Alexandre, qui crut encore par-là faire une action agréable aux Dieux. Des monumens érigés par des mains teintes du sang de presque tous les peuples de l'Asie, pouvaient-ils donc mériter de leur part un regard favorable ?

Ibid.

Ces témoignages de reconnaissance envers les Dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à l'excès ; jaloux de laisser de lui, aux siècles futurs, l'idée d'un homme extraordinaire, les autels qu'il dressa en leur honneur étaient hautes de soixante quinze pieds, et semblables à ces tours dont on se servait dans les siéges. Voulant encore faire croire que tout ce qui était dans son armée était proportionné à ces autels, et que les Macédoniens avaient été au-dessus des autres mortels, il fit faire des armes que l'on pouvait à peine remuer ; des écuries d'une grandeur prodigieuse, où l'on avait mis des mangeoires extrêmement hautes, et des mors de chevaux d'une grosseur énorme. Il fit tracer les alignemens d'un camp trois fois plus étendu qu'à l'ordinaire ; et tout autour, une tranchée large de quarante pieds sur cent de

profondeur ; de la terre qui en avait été tirée, il en fit faire le retranchement ; enfin, il ordonna aux soldats de se construire deux lits de près de huit pieds de long, et tous les autres meubles d'usage journalier à proportion. Quelque folle et quelqu'extravagante que fût cette imposture, elle lui réussit néanmoins parmi les Indiens orientaux qui ne l'avaient jamais vu. Trois siècles après Alexandre, ces peuples passaient tous les ans le Gange, et venaient faire des sacrifices sur ces autels.

Roll., 589.

Tout ce colossal rend Alexandre encore plus petit.

De la Rochette a placé ces autels sur le Setledi (le Saranges) ; le docteur Vincent les place, avec plus de raison, sur le Biah (l'Hyphase).

(4) Toutes les villes que ce prince fonda dans les différentes régions qu'il parcourut, doivent être encore regardées comme autant de trophées de ses victoires. Plutarque en compte jusqu'à soixante-dix, et nous assure que l'Asie fut peuplée par des colonies grecques, sous le règne d'Alexandre. Diodore prétend que ce conquérant bâtit, près du Paropamise, plusieurs villes qui n'étaient éloignées les unes des autres que d'un jour de chemin. Bucéphalie dut son nom au fameux cheval qu'Alexandre montait, et qui mourut dans ces contrées ; Potamon de Lesbos racontait que ce prince fit construire une autre ville qui portait le nom de Périte, son chien favori ; Etienne de Bysance parle de dix-huit Alexandries, dont une était située dans l'île de Chypre. L'auteur de la chronique d'Alexandre en place une autre dans la Pentapole d'Afrique, région où le vainqueur de l'Orient ne parvint jamais.

La fondation de cette multitude de villes doit-elle être attribuée sans examen à Alexandre ? La marche, ou

plutôt la course rapide de ce prince, lui permettait-elle de songer à leur établissement? Son armée aurait-elle pu lui fournir suffisamment de colons pour les peupler? On n'ignore pas que l'amour de la patrie conserva toujours des droits imprescriptibles sur l'ame des Grecs : ceux qui composaient le fameux corps de troupes qui vint se ranger sous les étendards du jeune Cyrus, préférèrent de retourner dans leur patrie, à travers mille périls, aux avantages qu'ils pouvaient espérer du plus grand monarque qui fût alors. Xénophon ne put les déterminer à faire une conquête facile en Asie, et à y fonder une colonie qui eût été la plus puissante, et bientôt la plus riche du Pont. Des soldats de cette nation auraient-ils voulu renoncer à ce bonheur, si précieux pour des Grecs, d'expirer sur le tombeau de leurs pères, et de revoir leurs foyers, où plusieurs d'eux étaient rappelés par les vœux de leurs femmes et de leurs enfans? Auraient-ils voulu s'exiler dans le sein de l'Asie, environnés par des peuples ennemis, qui voyaient d'un œil jaloux des étrangers s'emparer de leur pays, et se préparer à les dominer? Quels progrès peut faire une colonie qui est toujours en armes pour repousser les attaques de ses voisins? les travaux de la guerre sont peu compatibles avec la culture des champs.

Serait-ce le commerce qui eût fait fleurir ces nouveaux établissemens? Pour l'exercer, il fallait nécessairement qu'ils eussent une communication libre et facile avec la métropole, afin d'en tirer des matières d'échange. Si les peuples, chez qui ces villes venaient d'être fondées, n'y avaient trouvé que des denrées de leur propre sol, ils n'auraient sans doute formé aucune liaison d'intérêt avec leurs habitans. Quel espoir pouvaient avoir des colons exilés sur les bords du Jaxarte, d'entretenir de relations avec leur patrie.

Le nombre de ces villes doit, ce me semble, être réduit; celles dont on ne peut révoquer en doute l'existence, étaient comme des trophées qui auront été bientôt renversés par les peuples circonvoisins, ou bien elles auront été abandonnées par leurs propres citoyens. La position avantageuse de quelques-unes de ces villes les aura dans la suite fait rétablir, et leur ancien nom aura été conservé dans l'Orient par respect pour la mémoire du conquérant de l'Asie. Celles dont parle Abulféda, d'après Ibn-Saïd, doivent vraisemblablement être rangées dans cette classe; peut-être encore les successeurs d'Alexandre, soit par reconnaissance, soit même par amour propre, donnèrent-ils le nom de ce prince à des villes qu'ils fondèrent.

Les hommes communiquent toujours leurs préjugés à la société dont ils sont membres; la noblesse d'extraction est un de ceux qui, de tous les temps, a généralement séduit les nations et les cités les plus illustres. Elles se sont empressées de fouiller les fastes du monde pour y découvrir une origine qu'elles ignoraient. Plusieurs villes auront sans doute choisi, par ce motif, Alexandre pour leur fondateur. Smyrne ne pouvant revendiquer un semblable honneur, sans choquer toute vraisemblance, a prétendu que ce prince avait été son restaurateur, titre peu certain, puisque son authenticité n'est constatée par le témoignage d'aucun écrivain contemporain.

S. C., p. 96.

LIVRE

LIVRE SIXIÈME.

Dernières expéditions d'Alexandre dans l'Inde ; retour à Persépolis.

SOMMAIRE.

I. Ignorance d'Alexandre en géographie.

II. Mort de Cœnus; Porus enrichi de toutes les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde; embarquement sur l'Hydaspe.

III. Nombre, départ et ordre des vaisseaux; navigation.

IV. Confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe; passage dangereux.

CHAPITRE PREMIER.

Navigation sur l'Hydaspe.

§. I.

Ignorance d'Alexandre en géographie.

ALEXANDRE, ayant rassemblé sur les bords de l'Hydaspe (1) plusieurs galères ; savoir, des Triacontères (*a*) et des Hémiolies avec des Hippagoges, résolut de naviguer jusques sur la grande mer. Et comme il avait

(*a*) Les *Triacontères*, c'est-à-dire galères à trente rames, n'étaient pas des galères de guerre, telles que celles dont les Grecs se servaient dans la Méditerranée, et qu'on nommait *Trirèmes*, c'est-à-dire, galères à trois rangs de rames. Celles dont il est question ici n'avaient, à ce qu'il paraît, qu'un seul pont et un seul rang de trente rames, à savoir quinze de chaque côté.

Les *Hémiolies* ou *Birèmes*, c'est-à-dire, galères à deux rangs de rames, étaient, suivant Gronovius, des galères à demi-pont, dont le milieu restait à découvert pour les rameurs.

Les *Hippagoges* étaient des bâtimens de transport pour la cavalerie.

remarqué que de tous les fleuves, l'Indus est le seul où l'on trouve des crocodiles ainsi qu'aux bords du Nil, et vu des féves semblables à celles de l'Egypte sur les bords de l'Acésinès qui se décharge dans l'Indus, il s'imagina follement (*a*) qu'il avait trouvé les sources du Nil. Il supposait que ce fleuve, prenant sa source dans les Indes, traversait des déserts immenses, y perdait son nom, et, arrivé enfin aux plaines cultivées de l'Ethiopie et de l'Egypte, recevait celui de Nil, ou, selon Homère, d'Egyptus, et se jetait dans la Méditerranée.

Se fondant ainsi sur les conjectures les plus frivoles, à l'occasion d'un point de géographie très-important, il écrivit à Olympias qu'il avait enfin trouvé les sources du Nil. Mieux éclairé depuis, instruit par les habitans que l'Hydaspe se décharge dans l'Acésinès et celui-ci dans l'Indus, où ils perdent leurs noms, et que l'Indus, qui n'a rien de commun avec l'Egypte, se

---

(*a*) An aliquis antè Alexandrum crediderit tale quid, non ostendit nec opinor potuisse ostendere.

Gronov.

Arrien ne nous dit pas si quelqu'un avait eu cette vision avant Alexandre. Cela eût été difficile.

rend dans la grande mer par deux embouchures, il effaça, dit-on, ce passage de sa lettre, et continua ses préparatifs pour l'embarquement. Il employa sur la flotte les Phéniciens, les Cypriens, les Cariens et les Egyptiens qui avaient suivi l'armée.

§. II.

Mort de Cœnus; Porus enrichi de toutes les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde; embarquement sur l'Hydaspe.

Sur ces entrefaites, l'un des Hétaires les plus intimes, Cœnus, est emporté par une maladie (*a*). On lui fait dans la circonstance des obsèques magnifiques. Tous les Hétaires et les envoyés de l'Inde rassemblés, Alexandre déclare, en leur présence, qu'il donne à Porus tout l'empire des Indes qu'il a conquises, comprenant sept nations, et au-delà de deux mille villes.

Il partage alors son armée ; il s'embarque avec tous les Hypaspistes, les Archers, les

(*a*) Cette mort suit de bien près la courageuse opposition aux projets d'Alexandre, que Cœnus développa en prenant la parole pour l'armée.

Agriens et l'Agéma de cavalerie. Cratérus conduit sur la rive droite du fleuve une partie de la cavalerie et de l'infanterie ; sur la gauche marche Ephestion avec le gros de l'armée et deux cents éléphans. Ils s'avanceront vers la capitale de Sopithès. Philippe, satrape du pays, frontière de la Bactriane au-delà de l'Indus, doit les suivre dans trois jours. On renvoya aux Nyséens leurs chevaux. Le commandement de toute la flotte fut donné à Néarque (2), et celui du vaisseau que montait Alexandre, à Onésicrite, lequel en impose dans son histoire alors qu'il se donne pour le commandant général de la flotte.

§. III.

Nombre, départ et ordre des vaisseaux ; navigation.

Cette flotte, au rapport de Ptolémée dont je suis l'autorité, était composée de deux mille bâtimens, dont quatre-vingt Triacontères ; le reste consistait en bâtimens légers et de transport. Tout étant disposé pour le départ, l'armée s'embarque au lever de l'aurore.

Alexandre sacrifie aux Dieux et au fleuve de l'Hydaspe, selon le rite grec et d'après l'avis des devins. Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, épanche la liqueur dans le fleuve : il en invoque le Dieu et celui de l'Acésinès qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus; il invoque aussi l'Indus, et après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres Dieux qu'il révérait, la trompette sonne et annonce le départ de la flotte. Tous les vaisseaux s'ébranlent et s'avancent dans l'ordre fixé : chacun garde la ligne qui sépare les bâtimens de guerre entre eux, et ceux-ci des bâtimens de transport (*a*), tous à une distance égale et nécessaire pour ne se point choquer.

Cette manœuvre formait le plus beau spectacle : on entendait le bruit monotone et mesuré de cette multitude de rames qui, s'élevant ou s'arrêtant à la voix du Kéleus-

---

(*a*) Les vaisseaux longs étaient des vaisseaux de guerre, et les ronds des vaisseaux marchands, des vaisseaux de charge. *Ulpian. in orat. Démosth. contra Leptinem.*

Les premiers se nommaient *Nées*, les seconds *Ploia*.

tès (*a*), semblaient frapper toutes à-la-fois, et en cadence, le fleuve qui retentissait des cris des matelots. Ce bruit, ces cris étaient multipliés par les échos des rochers et des forêts qui bordaient le rivage élevé. Les chevaux que l'on apercevait sur les hippagoges(*b*), étaient un nouvel objet d'étonnement pour les Barbares accourus en foule sur les deux rives. En effet, c'était la première fois que ce spectacle frappait leurs yeux, l'antiquité même n'en avait pas été témoin; car Dionysus ne tenta point d'expédition navale. On vit les Indiens sur le rivage, suivre longtemps la flotte; attirés par ce bruit et par cette nouveauté, ils sortaient en foule des retraites les plus éloignées : la rive retentissait de chants Barbares; en effet, les Indiens aiment beaucoup la musique et la danse, qu'ils ont reçue de Dionysus et de ses Bacchantes.

Alexandre arrive le troisième jour à l'endroit où Cratérus et Ephestion l'attendaient campés sur les rives du fleuve. Deux jours après Philippe se présente avec le reste de

(*a*) Kéleustès : le Comite, celui dont le cri commande la manœuvre.

(*b*) Voyez la fin de la note (*a*), p. 211.

son armée. Alexandre l'envoya le long de l'Acésinès, Cratérus et Ephestion reçoivent de nouvelles instructions.

Continuant sa navigation sur l'Hydaspe, qui lui offrit par-tout vingt stades au moins (*a*) de largeur, il soumet en passant les peuples riverains, soit de force ou de composition. Il se portait avec rapidité sur les Malliens et les Oxydraques, peuples nombreux et belliqueux, qui, après avoir renfermé leurs femmes et leurs enfans dans leurs places fortes, se disposaient à lui livrer bataille. Il se hâtait pour les surprendre et les frapper au milieu même de leurs préparatifs.

§. IV.

Confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe; passage dangereux.

Il arrive le cinquième jour au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès (3). Le lit de ces fleuves s'y resserre; leur cours en devient plus rapide. Les flots se choquent, se brisent et ouvrent en reculant sur eux-mêmes des

(*a*) Plus d'une demi lieue.

gouffres profonds. Le fracas des vagues mugissantes retentit au loin. Les habitans du pays avaient instruit les Grecs de ces détails; cependant à l'approche du confluent, le bruit était si épouvantable, que les rameurs laissèrent tomber les rames. La voix du Kéleustès est d'abord glacée d'horreur, bientôt elle se fait entendre : « Doublez de rames, » rompez la force du courant. » Il faut sortir de ces détroits, éviter d'être engloutis dans ces gouffres tournoyans. Les vaisseaux ronds qui touchèrent les gouffres, soulevés par les vagues, furent rejetés dans le courant; ceux qui les montaient en furent pour la peur. Les vaisseaux longs éprouvèrent plus de dommage dans cette situation, leurs flancs n'étant pas assez élevés pour rompre l'effort des vagues. Les Hémiolies souffrirent surtout, le rang inférieur des rames s'élevant peu au-dessus des eaux. Entraînés de côté dans les gouffres, avant de pouvoir relever les rames, ces bâtimens étaient facilement brisés par la force des vagues; deux, fracassés l'un contre l'autre, périrent avec leur équipage.

Au-delà le fleuve s'élargissait, son cours devenait moins rapide, sa navigation moins

dangereuse. Alexandre aborde à la rive droite qui offrait une rade ouverte aux vaisseaux. Un rocher s'avançait au milieu des ondes, il offrait un asile et un abri aux naufragés, Alexandre y recueillit les débris de sa flotte et de ses guerriers.

Après avoir reparé ses vaisseaux, il charge Néarque de poursuivre sa navigation jusqu'au territoire des Malliens, et courant sur les Barbares qui ne s'étaient point encore rendus, il leur fait défense de se réunir à ces peuples.

Il retourne vers sa flotte : il trouve Ephestion, Cratérus et Philippe à la tête de leurs divisions. Cratérus est chargé de conduire les troupes de Philippe au-delà de l'Hydaspe, avec celles de Polisperchon et les éléphans. Néarque, continuant de diriger la flotte, doit le précéder de trois jours.

NOTES.

(1) L'armée macédonienne qui s'embarqua dans des bâtimens construits sur les bords de l'Hyphase, descendit par cette rivière jusqu'à l'Indus (*Just.*, *l.* 12, *c.* 9). Diodore (*n.*° 95) et Quinte-Curce (*l.* 9, *c.* 3) se trompent en faisant construire la flotte d'Alexandre sur le rivage de l'Acésinès, et lorsqu'ils disent que ce prince retourna de l'Hyphase à l'Acésinès, où il s'embarqua, imaginant ainsi une marche rétrograde, aussi inutile que contraire au témoignage des autres écrivains. S. C. p. 99.

Sainte-Croix, critique aussi judicieux qu'éclairé, s'est ici trompé. Ce ne fut point sur l'Hyphase, mais sur l'Hydaspe, qu'Alexandre s'embarqua; le témoignage d'Arrien est formel. Justin, cité par le critique, ne fait aucune mention de ce fait. Diodore et Quinte-Curce ont erré, mais dans un sens contraire à celui qu'on leur reproche, puisque d'après notre auteur, Alexandre rétrograda non-seulement jusqu'à l'Acésinès, mais jusqu'à l'Hydaspe.

(2) Néarque, fils d'Androtime, natif de Crète, et un des plus illustres capitaines de l'armée macédonienne, avait eu des liaisons particulières avec Alexandre, avant que ce prince montât sur le trône. Philippe avait exilé ce général à cause de cet attachement dont il prenait ombrage. Son fils lui confia le commandement de la flotte qui devait naviguer depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à

celle de l'Euphrate. Ce choix encouragea beaucoup ceux qui en formaient les équipages; c'étaient des Phéniciens, des Cypriotes, des Hellespontins et des Ioniens; ils virent avec joie un ami de leur maître à la tête de cette expédition, dont il laissa un journal fort détaillé, qu'Arrien nous a conservé dans ses Indiques, livre qui contient à-peu-près cinquante pages sur lesquelles l'érudition infatigable du docteur Vincent, et celle de son estimable traducteur, ont établi un curieux in-4.° de 600 pages, qui démontrent en résultat, que tous les récits d'Arrien sont exactement confirmés par les observations des voyageurs modernes, et sur-tout des Anglais, dans les Indes.

(3) L'Hydaspe et l'Acésinès, à leur confluent, sont poussés avec force dans un canal trop étroit pour recevoir ainsi les deux fleuves réunis. La violence du choc de leurs eaux, causée par les révolins qui les agitent, produit nécessairement une tourmente affreuse. Cette circonstance a été pour Quinte-Curce une excellente occasion d'exercer son éloquence ampoulée. Le langage plus mesuré d'Arrien, en même temps qu'il nous donne une idée juste du fait en lui-même, satisfera davantage le lecteur qui préfère la vérité aux écarts romanesques d'une imagination brillante.

B. p. 126.

SOMMAIRE.

I. Marche forcée dans un désert.

II. Sécurité des Malliens ; prise d'une de leurs villes et de son fort ; fugitifs massacrés.

III. Passage de l'Hydraotès ; siége et prise de la ville des Brachmanes ; massacre.

CHAPITRE II.

Expéditions contre les Malliens et les Brachmanes.

§. I.

Marche forcée dans un désert.

ALEXANDRE forme trois divisions du reste de son armée. Ephestion conduit l'une en avant, il doit le précéder de cinq jours de marche pour couper la retraite à ceux que doit attaquer la division du centre. Ptolémée forme l'arrière-garde, et doit suivre, à trois jours de marche, dans le même dessein. Toute l'armée doit se réunir au confluent de l'Acésinès et de l'Hydraotès.

Ayant pris avec lui les Hypaspistes, les Archers, les Agriens, la bande de Python ou les Hétaires à pied, tous les Archers et la moitié des Hétaires à cheval, il s'avance par le désert vers les Malliens, peuples libres.

Il campe le premier jour au bord d'une

petite rivière à cent stades (*a*) de l'Acésinès. Après avoir donné quelques heures au repos, il y fait approvisionner d'eau ses soldats; et marchant pendant le reste du jour et toute la nuit, il fait quatre cent stades (*b*), et arrive avec l'aurore sous les murs d'une ville des Malliens.

§. II.

Sécurité des Malliens, prise d'une de leurs villes et de son fort; fugitifs massacrés.

N'imaginant point qu'Alexandre s'engagerait dans le désert, et sans inquiétude de ce côté, ils étaient hors de la ville sans armes; mais Alexandre s'était déterminé par le motif même de la difficulté qui rassurait les Barbares; il les surprend à l'improviste, fond sur eux avant qu'ils aient songé à se mettre en défense; ils fuient dans la ville, qu'il fait cerner par la cavalerie, en attendant la venue de la phalange Elle arrive; il détache aussitôt Perdiccas avec sa cavalerie, celle de Clitus et les Agriens, pour

(*a*) Trois lieues.
(*b*) Douze lieues.

investir une autre ville des Malliens, où un grand nombre d'Indiens s'étaient renfermés : il lui donne ordre d'en différer l'assaut jusqu'à son arrivée, mais d'en faire un blocus serré pour rompre toute communication entre les Barbares.

Alexandre continue l'attaque ; les Barbares abandonnent les remparts qu'ils ne peuvent plus défendre. Un grand nombre des leurs ayant été tués, et une autre partie mise hors de combat ; ils se retirent dans le fort, où ils se défendent quelque temps avec l'avantage que leur donnait l'élévation du poste. Les Macédoniens et Alexandre redoublent d'efforts, la place est emportée ; les Malliens qui la défendaient, au nombre de deux mille, sont tous passés au fil de l'épée.

Perdiccas trouve la ville qu'il venait assiéger vide d'habitans. Instruit qu'ils ne fesaient que de se retirer, il les poursuit à toutes brides ; l'infanterie le suit à marche forcée ; les fugitifs sont presque tous massacrés : le reste se sauve dans des marais.

---

§. II.

Passage de l'Hydraotès ; siége et prise de la ville des Brachmanes ; massacre.

Alexandre, après avoir fait rafraîchir ses troupes, part à la première veille, force de marche pendant la nuit, arrive au point du jour à l'Hydraotès que les Malliens venaient de passer ; il charge les derniers au milieu du fleuve, le traverse, et, poursuivant les autres, en tue une partie, en fait un grand nombre prisonniers. Le gros le plus considérable se jette dans une place également fortifiée par l'art et la nature.

L'infanterie arrivée, il détache Python à la tête de son corps et de deux compagnies de cavalerie, qui emportent la place de premier abord. Tout ce qui échappa au glaive fut réduit à l'esclavage.

Il marche ensuite lui-même contre une autre ville des Brachmanes, où les Malliens s'étaient renfermés ; la phalange serrée enveloppe les murs ; on en sappe le pied ; on fait pleuvoir sur les habitans une grêle de traits ; ils quittent les remparts et se réfu-

gient dans le fort. Quelques Macédoniens y entrent pressés avec eux; mais les Barbares se rassemblant, et fesant volte face, les repoussent, et en tuent vingt-cinq dans leur retraite. Alexandre fait avancer les échelles et battre le fort: une tour en s'écroulant entraine la chute d'une partie du rempart. Alexandre parait sur la brèche. A cette vue, honteux d'être dévancés, les Macédoniens montent de toutes parts. Ils étaient déjà maitres de la citadelle, lorsque les Indiens mettent le feu aux maisons; les uns se précipitent dans les flammes, les autres sur le glaive: on en tua cinq mille; on ne fit presque point de prisonniers; ces braves préférèrent une mort glorieuse.

SOMMAIRE.

I. Alexandre poursuit les Malliens dans le désert, prend leur capitale et une ville voisine.

II. Attaque du fort; Alexandre monte le premier à l'assaut.

III. Alexandre se jette seul dans le fort; accablé par le nombre, il est dangereusement blessé.

IV. Prise du fort; massacre des Indiens de tout sexe et de tout âge.

CHAPITRE III.

Suite de la nouvelle expédition contre les Malliens ; blessure d'Alexandre ; massacre des Malliens.

§. I.

Alexandre poursuit les Malliens dans le désert, prend leur capitale et une ville voisine.

Alexandre, ayant fait reposer un jour son armée, marche le lendemain contre quelques Malliens qui, après avoir abandonné leurs villes, s'étaient retirés dans les déserts. Il s'y arrête un jour ; le lendemain il fait rebrousser Python et l'hipparque Démétrius vers le fleuve à la tête de leurs troupes et de l'infanterie légère, avec ordre de tuer, s'ils refusent de se rendre, tous ceux qu'ils rencontreront dans les bois qui bordent les rives : cet ordre est exécuté.

Cependant Alexandre se dirige vers la capitale des Malliens, où les débris fugitifs des autres villes s'étaient réfugiés ; à son approche elle est abandonnée, les Malliens traversent l'Hydraotès, et se rangent en bataille sur le rivage escarpé pour en disputer le passage. Alexandre y marche aussitôt à la tête de sa cavalerie, l'infanterie le suit.

A la vue des ennemis rangés en bataille sur l'autre bord, et sans attendre la phalange, il poursuit sa route à travers le fleuve avec la cavalerie. Epouvantés de son audace, les Indiens se retirent précipitamment, mais en bon ordre. Alexandre les poursuit. Les Indiens, ne voyant avec lui que la cavalerie, se retournent, combattent et se défendent avec vigueur, ils étaient près de cinquante mille.

Alexandre les voyant serrés, et n'ayant point sa phalange, se borne à quelques escarmouches, sans engager une action générale. Arrivent les Agriens, les troupes légérement armées, les archers qui fesaient partie de sa suite ; la phalange n'est pas loin. A cet aspect redoutable, les Indiens courent se réfugier près de là dans une place forte ; Alexandre les poursuit, en

tue un grand nombre, renferme le reste dans la ville, qu'il fait cerner par sa cavalerie jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Il aurait donné l'assaut s'il eût resté assez de jour, et si ses troupes n'eussent point été fatiguées par une longue marche, le passage du fleuve et la poursuite de l'ennemi.

Le lendemain il forme deux divisions de son armée : il attaque avec la première, tandis que Perdiccas, à la tête de la seconde, donne l'assaut. Les Indiens cèdent la ville et se retirent dans le fort. Alexandre entre le premier (*a*) dans la ville, après avoir brisé une des portes.

Perdiccas et sa division pénétrèrent plus tard ; les soldats n'ayant point approché les échelles, parce que trouvant les remparts sans défense, ils jugèrent que la ville était prise.

(*a*) C'est sur-tout depuis le découragement des Macédoniens qu'on voit Alexandre paraître constamment le premier.

C'est également à cette époque que, soit effet de son caractère, soit effet de la résistance qu'il éprouve, on voit s'augmenter la cruauté du conquérant envers les vaincus, qu'il fait presque toujours passer au fil de l'épée.

§. II.

Attaque du fort ; Alexandre monte le premier à l'assaut.

Dès que les Macédoniens voient les ennemis se défendre dans le fort, ils sapent aussitôt les murs, et courent de tous côtés saisir les échelles. Comme on tardait à les approcher, Alexandre, dans son impatience, en arrache une des mains d'un soldat, l'applique contre le mur, et s'élance en se couvrant de son bouclier, suivi de Peucestas qui portait l'égide enlevée du temple de Minerve à Troie, et de Léonnatus Somatophylax, Abréas dimoirite (*a*) monte sur une autre échelle.

Alexandre, parvenu sur le rempart, s'appuie sur son bouclier, et renversant les uns, frappant les autres de son épée, il avait tout chassé devant lui. Cependant les Hypaspistes, inquiets de sa personne, se précipitent sur les échelles ; elles rompent sous le poids ; plus de moyen de franchir les murs.

(*a*) Chef de demi file.

Alexandre se voit en but aux traits que les Indiens, n'osant l'approcher, font pleuvoir des tours voisines et de l'intérieur de la place ; car l'élévation où il se trouvait formait une esplanade avancée, et ce prince se fesait remarquer autant par l'éclat de ses armes que par celui de sa valeur.

§. III.

Alexandre se jette seul dans le fort ; il est accablé par le nombre et dangereusement blessé.

N'ayant que le choix de rester exposé à ce danger ou de se jeter dans le fort, il prend ce dernier parti qui peut épouvanter les ennemis, et qui doit du moins, s'il succombe, l'immortaliser par la mort la plus glorieuse. Il saute des remparts dans le fort. Adossé contre le mur, il perce de son épée plusieurs de ceux qui fondent sur lui, et entre autres le chef des Indiens. Il en écarte deux à coups de pierre, le dernier revient sur ses pas, il le frappe du glaive.

Les Barbares n'osant plus approcher, lancent de tous côtés sur lui les traits dont

ils sont armés ou que le hasard leur présente. Cependant Peucestas, Abréas et Léonnatus, qui étaient parveuus sur le rempart avant que les échelles fussent rompues, se jettent près de lui, et combattent vivement à ses côtés. Abréas tombe percé d'une flèche qu'il reçoit au visage; une autre atteint Alexandre, perce la cuirasse, et s'enfonce au-dessus du sein. L'air et le sang s'échappaient, au rapport de Ptolémée, par cette blessure. D'abord sa chaleur naturelle le soutint quelque temps malgré que sa plaie fût profonde; mais enfin affaibli par la perte de son sang et de sa respiration, ses yeux se ferment, il se pâme et tombe sur son bouclier. Peucestas, se mettant au-devant, le couvre de l'égide de Minerve; Léonnatus le défend de son côté, mais ils sont grièvement blessés, Alexandre est prêt d'expirer.

§. IV.

Prise du fort; massacre des Indiens de tout sexe et de tout âge.

Les Macédoniens frémissans de ne pouvoir escalader le fort, à la vue des traits qui

pleuvaient sur Alexandre, et de la témérité qui le précipita, sentant redoubler leur crainte et leur ardeur avec ses dangers, cherchaient à suppléer par tous les moyens au défaut des échelles. Les uns fichent des pieux dans le mur formé de terre (*a*), s'y suspendent et s'élèvent avec effort sur les épaules les uns des autres. Le premier qui franchit ainsi les remparts, saute dans la place, se range près d'Alexandre étendu sans mouvement ; d'autres le joignent en poussant des cris et des hurlemens ; ils couvrent le roi de leurs boucliers ; un combat terrible s'engage à l'entour. Quelques-uns courant à la porte placée entre les deux tours, lèvent les traverses et introduisent les Macédoniens. Ceux-ci, en se précipitant, renversent une partie du mur et fondent dans la place. On fait un affreux carnage des Indiens ; on passe tout au fil de l'épée jusqu'aux femmes et aux enfans.

(*a*) Telle était la matière de la plupart des murs des Barbares.

SOMMAIRE.

I. Contradiction des historiens sur la blessure d'Alexandre.

II. Bruits de la mort d'Alexandre ; pleurs de l'armée.

III. Alexandre se montre aux soldats ; témoignages de leurs transports.

IV. Soumission entière des Oxydraques et des Malliens.

CHAPITRE IV.

Suite des détails sur la blessure d'Alexandre.

§. I.

Contradiction des historiens sur la blessure d'Alexandre.

On emporte Alexandre sur un bouclier; sa blessure est profonde; on est incertain de sa vie. Selon quelques auteurs, le médecin Critodemus de Cos, descendant d'Esculape, tira le fer en élargissant la plaie. Selon d'autres, le médecin étant éloigné, le Somatophylax Perdiccas, dans le premier moment et par ordre d'Alexandre, ouvrit la blessure avec son épée, pour en retirer la flèche. Le roi perdit, dans cette opération, beaucoup de sang, dont une seconde syncope arrêta l'écoulement.

Cet événement a donné lieu à plusieurs mensonges historiques, qui se propageront

chez la postérité, si mon ouvrage ne parvient à les détruire. L'opinion commune transporte chez les Oxydraques le théâtre d'un fait qui s'est passé certainement chez les Malliens, peuples libres de l'Inde. Les Malliens devaient, à la vérité, se réunir aux Oxydraques pour lui livrer bataille; mais Alexandre, en traversant le désert, avait prévenu leur jonction.

C'est ainsi que l'opinion égarée place dans les champs d'Arbelle la dernière bataille livrée par Alexandre contre Darius, trahi et tué par Bessus dans sa fuite ; Arbelle est éloigné, selon les témoignages les plus authentiques, de cinq à six cents stades du champ où se livra cette bataille, qui eut lieu près de Gaugamelle et du fleuve Bumélus, au rapport de Ptolémée et d'Aristobule. Mais Gaugamelle n'est qu'un bourg misérable, dont le nom inconnu est peu harmonieux: on préféra le nom sonore d'Arbelle, ville célèbre et considérable. En se permettant ces licences, il faudra donc transporter notre victoire navale de Salamine à l'Isthme de Corynthe, et celle d'Artemise dans l'Eubée à Egine ou à Sunium. Les journées d'Issus et du Granique n'ont pas donné lieu à de pareilles erreurs.

Les historiens s'accordent à nommer Peucestas, comme le premier de ceux qui couvrirent Alexandre de leurs boucliers ; ils varient dans leurs rapports sur Léonnatus et Abréas, et sur la nature de la blessure d'Alexandre. Quelques-uns avancent que, frappé d'un bâton sur la tête, il tomba étourdi sous le coup et en se relevant, fut blessé d'une flèche dans la poitrine ; Ptolémée ne rapporte que cette dernière particularité. L'erreur la plus grave des historiens est de mettre Ptolémée au nombre des premiers qui, montant avec Alexandre sur le rempart, le couvrirent de leurs boucliers : ils ont même ajouté que cette action valut à Ptolémée le titre de *Sôter* (a), et Ptolémée raconte lui-même qu'il ne s'y est pas trouvé, occupé qu'il était ailleurs contre les Barbares. Qu'on me pardonne cette digression dont le but est de rendre ceux qui écriront l'histoire après nous, plus circonspect sur le choix et l'exposition des faits.

(a) Sauveur.

§. II.

Bruit de la mort d'Alexandre ; consternation de l'armée.

Pendant qu'Alexandre fesait panser sa blessure, le bruit de sa mort se répandit dans tout le camp ; la désolation, les gémissemens sont universels ; l'inquiétude et la consternation leur succèdent. « Lequel de tant » de chefs également dignes de lui suc- » céder, au jugement d'Alexandre et au » nôtre, prendra le commandement de » l'armée ? comment retourner dans notre » patrie à travers tant de nations belliqueuses » dont les unes ne sont point soumises, et » combattront avec le dernier acharnement » pour la liberté, et dont les autres se soulè- » veront aussitôt qu'elles n'auront plus à » craindre Alexandre ? Comment traverser » tant de fleuves immenses ? quelle res- » source, quel parti nous restent-ils ? Alexandre n'est plus ! »

On leur annonce qu'Alexandre vit encore ; ils ne peuvent le croire. Ils rejettent toute espérance ; Alexandre écrit lui-même qu'il paraîtra bientôt dans son camp ; la crainte

et

et la douleur les font douter de tout. Ce sont, disent-ils, des lettres supposées par ses officiers. (1)

§. III.

Alexandre se montre aux soldats ; témoignages de leurs transports.

Alexandre, instruit de ce trouble et voulant en prévenir les suites, se fait transporter aussitôt sur les bords de l'Hydraotès pour s'y embarquer, et descendre au camp assis aux bords du confluent de ce fleuve et de l'Acésinès. Ephestion y commande l'armée, et Néarque la flotte. Au moment où le vaisseau qui le portait fut à la hauteur du camp, il fit découvrir la poupe de son navire, et se montra à tout le monde : on doute encore s'il respire ; mais il approche, il leur tend la main ; un cri de joie unanime s'élève ; tous les bras sont tendus vers le ciel ou vers Alexandre ; des larmes d'ivresse coulent de tous les yeux. Au sortir du navire, les Hypaspistes lui apportèrent sa litière ; mais il se fit amener un cheval ; il le monte ; des applaudissemens universels font retentir

les forêts et le rivage. A l'approche de sa tente, il met pied à terre, se mêle à ses soldats ; ils l'entourent avec transport ; heureux de lui baiser les mains, les genoux, les vêtemens, même de le voir, ils s'exhalent en vœux, en bénédictions ; les uns lui présentent des couronnes et sèment sur ses pas les fleurs dont cette région est prodigue.

Néarque rapporte que les amis qui l'accompagnaient ne purent s'empêcher de lui faire de justes reproches ; que, dans ce péril extrême qu'il avait volontairement recherché, il avait fait office plutôt de soldat que de général ; plainte à laquelle Alexandre fut d'autant plus sensible, qu'elle était méritée. Mais la valeur excessive d'Alexandre, et sa passion immodérée pour la gloire, le précipitaient dans tous les dangers. Alors un vieux soldat Béotien, dont Néarque ne rapporte point le nom, surprenant sur sa physionomie la contrariété que ce reproche excitait dans son ame, lui dit dans son dialecte grossier : « Voilà le partage des héros, ils doivent faire et » souffrir de grandes choses (*a*). » Alexandre accueillit l'exclamation, et l'auteur lui en devint plus cher.

(*a*) Sens d'un vers iambique.

§. IV.

Soumission entière des Oxydraques et des Malliens.

Le reste des Malliens envoie au prince des députés accompagnés des principaux qui tenaient les villes des Oxydraques, au nombre de cent cinquante, chargés de pleins pouvoirs pour lui remettre le pays, et apportant les plus rares tributs de l'Inde. Ils viennent se rendre à Alexandre, et s'excusent de ne point l'avoir fait plutôt ; qu'ils avaient désiré conserver cette précieuse liberté dont ils avaient constamment joui depuis les conquêtes de Bacchus jusqu'à celles d'Alexandre ; qu'ils se soumettaient à la volonté d'un prince qui descendait des Dieux ; qu'ils recevraient un satrape de son choix, paieraient le tribut, livreraient les ôtages qu'il exigerait.

Alexandre exige mille des principaux de leur nation, qu'il gardera comme ôtages ou qu'il emploiera dans ses troupes jusqu'à la fin de la conquête de l'Inde. Les Malliens les livrent ; ils ont choisi les meilleurs et les

plus forts ; ils fournissent en outre cinq cents chariots et leurs conducteurs, qu'Alexandre n'avait point demandés. Il accepte les chariots, leur rend les ôtages et constitue Philippe satrape des Malliens.

NOTES.

---

(1) Ce moment d'inaction où l'Asie entière, les yeux fixés sur Alexandre, semble partager les périls qu'il avait couru, était peut-être un des plus beaux de la vie du conquérant; mais l'histoire regrette qu'un crime ait déshonoré sa convalescence.

Le jour où Alexandre put se montrer à ses soldats, il leur donna le spectacle d'une lutte entre le macédonien Corégos, qui se vantait d'avoir la vigueur d'Hercule, et un athlète d'Athènes, nommé Dioxippe, qui avait remporté des prix aux quatre grands jeux de la Grèce. Le premier parut dans la lice, armé de pied en cap, et son adversaire se montra tout nu, à la manière des athlètes. L'adresse, comme il arrive toujours dans ces luttes inégales, triompha de la force; Dioxippe évita l'atteinte du javelot de Corégos, brisa sa lance, et saisissant d'une main son épée, de l'autre fit perdre à son corps l'équilibre, et met le pied sur la gorge du Macédonien, et élevant sa massue, comme pour lui en briser la tête, il se tourne vers les spectateurs, afin de lire dans leurs yeux la sentence de son rival : il s'éleva de tout le camp un cri général. Alexandre, blessé de la défaite humiliante d'un Macédonien, défendit à Dioxippe d'user de sa victoire; et en se retirant avec sa cour, il mit fin au spectacle.

Le mécontentement d'Alexandre fut interprêté, par ses vils adulateurs, comme l'arrêt de mort de Dioxippe;

ils eurent la bassesse de mettre sous son chevet un vase d'or de la table du monarque, et l'accusèrent ensuite d'en avoir fait le larcin. L'athlète sentit toute l'horreur de sa destinée ; il se retira dans sa tente : avant que son procès fût instruit, il écrivit à Alexandre la lettre la plus touchante, et après y avoir apposé son sceau, il se donna la mort.

H. H. p. 351.

SOMMAIRE.

I. *Descente sur l'Acésinès au confluent de l'Indus; soumission des Abastanes et des Ossadiens.*

II. *Fondation de deux villes.*

III. *Expéditions contre Musicanus, Oxycanus et Sambus.*

IV. *Soumission et fuite des Pataliens.*

CHAPITRE V.

Navigation sur l'Acésinès et l'Indus.

§. I.

Descente sur l'Acésinès au confluent de l'Indus ; soumission des Abastanes et des Ossadiens.

ALEXANDRE monte sur les vaisseaux qu'il avait fait construire pendant sa convalescence ; il joint à ses troupes légères déjà embarquées mille sept cents Hétaires et dix mille hommes d'infanterie. Il descend le confluent où l'Hydraotès quitte son nom en se réunissant à l'Acésinès. Alexandre, prolongeant sa navigation sur ce dernier, arrive à l'endroit où il se jette dans l'Indus grossi alors des eaux de quatre grands fleuves qui perdent successivement leurs noms, savoir ; l'Hydaspe, l'Hydraotès, l'Hyphase et l'Acésinès (1), qui reçoit les trois premiers.

L'Indus a bien cent stades de large (*a*), et quelquefois davantage depuis cette réunion, avant que ses deux bras forment en s'ouvrant un delta. (*b*) Alexandre stationne avec sa flotte au confluent de l'Acésinès et de l'Indus, en attendant Perdiccas lequel arrive avec son détachement, après avoir soumis en passant les Abastanes, peuple libre de l'Inde. Des triacontères, et des bâtimens de transport construits chez les Xathres indépendans, viennent rejoindre la flotte (2).

Des députés de la République des Ossadiens se soumettent. Alexandre marque le confluent de l'Indus et de l'Acésinès pour limites au gouvernement de Philippe, lui laisse toute la cavalerie des Thraces, et des troupes suffisantes pour tenir le pays.

§. II.

Fondation de deux villes.

C'est là qu'Alexandre fait bâtir une ville qui par sa situation doit bientôt se peu-

(*a*) Trois lieues.
(*b*) ou triangle.

pler d'habitans nombreux et devenir célèbre (3); il y fait établir des chantiers maritimes.

Le Bactrien Oxyartes, beau-père d'Alexandre, vient le trouver. Il est investi du gouvernement des Paropamisades, à la place de Tiryestès qui avait mal géré.

Alexandre fait passer Cratérus avec une grande partie de l'armée et des éléphans sur la gauche du fleuve où la route était plus facile pour l'infanterie armée pesamment, et dont les habitans étaient dans des dispositions peu favorables. Lui-même descend vers la capitale des Sogdiens, fait bâtir aux bords de l'Indus une autre ville, et ouvrir de nouveaux chantiers; on y radoube ses vaisseaux.

Tout le pays compris entre le confluent et la grande mer, forme un gouvernement qu'il donne à Oxyartes et à Python, et qu'il étend jusques aux côtes maritimes (4).

§. III.

Expéditions contre Musicanus, Oxycanus et Sambus.

Cratérus est envoyé de nouveau vers les Arachotiens et les Drangues; Alexandre pour-

suit facilement sa navigation jusqu'aux Etats de Musicanus qui sont les plus riches de l'Inde. La fierté du conquérant était irritée de ce que ce prince n'était point venu se soumettre à lui, de ce qu'il avait dédaigné de lui envoyer des députés et des présens, et affecté de ne lui rien demander. Son expédition fut si rapide, qu'il toucha aux frontières de Musicanus avant que celui-ci fût instruit de ses projets. Epouvanté de sa marche imprévue, Musicanus vient au-devant de lui, apportant les plus rares présens; il lui offre tous ses éléphans, sa personne et ses *Etats*. Il se reconnaît coupable envers Alexandre, ce qui était le moyen d'en obtenir tout.

Ce prince lui pardonne. Il admire la ville et le pays; lui remet ses Etats après avoir donné ordre à Cratérus d'ajouter à la ville un fort qu'il fit élever sous ses yeux, et où il jetta une garnison; la situation de ce poste lui assurait le maintien du pays.

Prenant avec lui les Archers, les Agriens, et toute la cavalerie qu'il avait débarquée, il marche contre Oxycanus (*a*) hyparque du

(*a*) Voyez dans le voyage de Néarque, p. 144, le rapport qu'ont entre eux les noms de Musicanus, Oxicanus

pays, qui ne lui avait adressé ni députation, ni hommage. Il se rend maître d'emblée des deux premières villes de ses Etats, dans l'une desquelles il fait Oxycanus prisonnier. Il abandonne le butin aux soldats, à la réserve des éléphans. Tout se soumet volontairement, tant était grande sur les Indiens l'impression de la valeur et de la fortune d'Alexandre.

Il marche alors vers Sambus (5), satrape des Indiens des montagnes, mais qui s'était enfui sur la nouvelle que Musicanus avait obtenu d'Alexandre sa réintégration. Sambus était l'ennemi personnel de Musicanus. Alexandre s'étant approché de la capitale, nommée Syndomana (6), elle lui ouvre ses portes; les officiers et les amis de Sambus lui remettent ses trésors et ses éléphans, en lui déclarant que ce prince n'est point l'ennemi d'Alexandre, mais celui de Musicanus.

Maître de cette ville, Alexandre le devient bientôt d'une autre que les Brachmanes

---

Pariteanus, duquel parlent Strabon et Diodore, et le nom moderne de cette contrée.

Le mouvement de l'armée qui, en sortant du territoire d'Oxycanus, entra immédiatement dans celui de Sambus sur les montagnes, donnerait à présumer qu'Oxycanus occupait le plat pays au pied de cette chaîne.

avaient soulevée; il les fit tuer. Les Brachmanes sont les sages de l'Inde; et je me propose de parler de leur philosophie dans l'ouvrage que je consacre à l'histoire de ces contrées.

Cependant on lui annonce la défection de Musicanus. Il fait marcher contre lui le satrape Python (*a*) avec des forces suffisantes, tandis qu'il forme lui-même le siége des villes rebelles. Il pille et rase les unes, fait bâtir des forts à la tête des autres, et y jette garnison.

Cette expédition terminée, il revient au camp et vers sa flotte, où Python lui amène Musicanus prisonnier. Alexandre le fait mettre en croix au milieu de ses Etats avec les Brachmanes instigateurs de sa défection.

Sur ces entrefaites, le prince des Pataliens (*b*), de cette île que forme l'Indus à son embouchure, et qui est plus grande que le delta égyptien (7), vient remettre ses Etats et sa personne à la discrétion d'Alexandre, qui, le maintenant dans son autorité, lui ordonne de tout préparer pour recevoir son

(*a*) Fils d'Agénor.

(*b*) Mœrus.

armée. Il renvoie Cratérus avec les éléphans par la Carmanie, à travers le pays des Arachotiens et des Zarangues, à la tête des bandes d'Attalus, de Méléagre et d'Antigène, de quelques Archers, lui confiant ceux des Hétaires et des Macédoniens hors d'état de combattre. (8) Ephestion commande le reste de l'armée qui n'a pu s'embarquer avec Alexandre.

Python, à la tête des Archers à cheval et des Agriens, est envoyé de l'autre côté de l'Indus, pour jeter des colons dans les villes nouvellement fondées, contenir les Indiens qui voudraient remuer : il rejoindra ensuite le quartier d'Alexandre à Patala.

§. IV.

Soumission et fuite des Pataliens.

Après trois jours de navigation, Alexandre apprend la nouvelle de la défection des Pataliens et de leurs chefs qui avaient abandonné l'île. On fait force de rames; on arrive, tout est désert (9). On détache après les fuyards quelques troupes légères qui amènent des prisonniers ; Alexandre les

envoie aux leurs pour les engager à revenir en liberté et sans crainte habiter leur ville et cultiver leurs terres. Plusieurs revinrent sur cette assurance.

Il ordonne à Ephestion d'élever un fort dans l'île; il envoie aux environs creuser des puits pour fournir de l'eau à des lieux que leur sécheresse rendait inhabitables.

Quelques Barbares voisins fondent sur les travailleurs à l'improviste, en tuent quelques-uns après avoir perdu beaucoup des leurs, et fuient dans leurs déserts. Alexandre aussitôt fait soutenir ses travailleurs par de nouvelles troupes.

NOTES.

NOTES.

(1) Arrien fait mention de la jonction de l'Hyphasis avec l'Acésinès avant que ce fleuve se jette dans l'Indus; mais il n'indique pas (et en cela il manque à son attention ordinaire) l'endroit où s'opère positivement leur jonction, de même qu'il ne marque pas non plus l'arrivée de la flotte au confluent de ces rivières, comme il le fait à l'égard des autres confluens qui précèdent et qui suivent. Une telle omission nous autorise à douter du fait; et quoique la Rochette ait supposé, d'après Arrien et Tieffenthaler, que la réunion du Biah et du Setlédj avec le Chen-Ab a lieu avant que ce fleuve rencontre l'Indus, toujours y a-t-il de très-bonnes raisons pour adopter l'opinion du major Rennel, qui fait arriver directement dans l'Indus ces deux rivières réunies en une seule, sans les conduire d'abord dans le Chen-Ab. L'Acésinès se trouve de même conserver ici son nom, après avoir reçu ces diverses rivières, particularité conforme à ce qu'observe Tieffenthaler du Chen-Ab moderne.

B. p. 131.

(2) Sur Xatra et les deux tribus des Abastanes et des Ossadiens, nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches; l'histoire ne fait mention que de leurs noms. Ce silence à l'égard de Xatra particulièrement, est d'une conséquence grave; car il y a toute raison d'en conclure que ces vaisseaux qui descendirent alors l'Indus, étaient une partie de la flotte, construite dans l'origine sur ce

fleuve, et qu'Alexandre y avait laissée lorsqu'il transporta l'autre partie par terre jusqu'à l'Hydaspe. Arrien parle de cette division comme consistant en galères et bâtimens de transports nouvellement construits; mais il est difficile de croire que la flotte eût été transportée toute entière par terre : il paraît, au contraire, très-probable que la partie laissée en arrière avait été augmentée à Xatra. Si l'histoire nous offrait quelque donnée pour asseoir la position de Xatra sur l'Indus, nous aurions la satisfaction de connaître toute l'étendue de la route sur laquelle ce transport fut effectué : mais Xatra n'est nommé que par Arrien ; il n'en est pas question dans Ptolémée, Strabon, Diodore ni Quinte-Curce.

Id., p. 132.

(3) Au confluent de l'Acésinès avec l'Indus, Alexandre fixa l'établissement d'une nouvelle ville; nous n'en trouvons aucune trace dans les récits des voyageurs modernes : mais il est naturel de conjecturer qu'elle dut tirer de grands avantages de sa situation. Une ville bâtie en cet endroit participait nécessairement à tout le commerce qui remontait l'Indus, pour être distribué, par le moyen des différentes sources plus élevées, depuis Qandahar et Kâboul à l'Ouest, jusqu'à Tchamoo, et peut-être jusqu'au Thibet à l'Est, étant le centre où tous ces fleuves venaient se réunir. La ville en question retirait, par une conséquence nécessaire, des avantages proportionnés, du commerce qui descendait jusqu'à la côte. Les historiens n'ont point remarqué toute la sagesse et la prévoyance de ce choix pour la position de cette autre Alexandrie (car sans doute tel était son nom) : Les princes indiens qui ont gouverné le pays, se sont encore moins empressés d'adopter le plan d'une situation aussi avantageuse; nous ne trouvons point de preuve dans

l'Ayeen-Akbary, qu'il ait existé à ce confluent aucune place importante; et le silence des voyageurs et des géographes nous laisse à cet égard dans la plus profonde obscurité.

Il ne faut pas avoir de grandes idées de magnificence pour régler celle qu'on doit se former de la construction des villes en Orient; une forteresse ou citadelle, avec un mur de boue pour marquer la circonférence du Pettah, c'est-à-dire, de la ville; voilà où se borne tout le soin du fondateur. Les habitations pour les naturels du pays sont bâties en peu de jours et même en peu d'heures; on peuple ces villes d'habitans, en employant la violence pour les contraindre à s'y fixer : ou bien, si leur situation est commode, ils s'y rendent d'eux-mêmes. Tymour ainsi qu'Alexandre, fonda des villes en deux, trois ou cinq jours. Nous voyons dans Cheref-Eddin que le soudan d'Egypte, pour insulter Tymour, lui dit que les villes d'Orient sont des villes de boue, et ne durent qu'un jour : les nôtres, ajoute-t-il, en Syrie et en Egypte, sont bâties en pierres; leur durée est éternelle.

Id., p. 133.

(4) Comme il est reparlé de Cratérus, lors du stationnement le plus prochain de la flotte, nous pouvons supposer que cet officier ne fit que conduire un détachement, dont la destination était de pénétrer dans ces contrées par une autre route, et dont les mouvemens devaient ensuite se régler sur la marche future du corps d'armée à travers la Carmanie. Ce plan s'accorde parfaitement avec le dessein qu'Alexandre avait formé de reconnaître ces provinces, en y fesant marcher ses troupes sur différens points et par des directions différentes; et je regarde comme très-possible que Cratérus n'alla pas plus loin avec ce détachement qu'il ne le fallait pour

lui marquer la ligne à suivre, et qu'après cela il revînt trouver le corps d'armée.

B. 143.

(5) Sambus est désigné sous une infinité de noms divers qui ne font que prouver les doutes des historiens et l'obscurité des événemens. En effet, ce chef est le Sabutas de Strabon, le Sabas de Plutarque, l'Ambigarus de Justin, l'Ambiras d'Orose, le Sabus ou Samus de Quinte-Curce. J'ai conservé cette énumération pour éveiller l'attention des Orientalistes; car incontestablement l'idée de localité est attachée à l'une ou l'autre de ces dénominations, dont il ne s'agit que de trouver la véritable étymologie.

Sambus est représenté comme un satrape ou chef d'une tribu de montagnards dans le voisinage de Musicanus, et comme en état de guerre avec ce prince, ainsi que c'est l'usage entre les habitans de tous les pays de montagnes et leurs voisins de la plaine. Il avait offert l'hommage de sa soumission à Alexandre qui venait de le confirmer dans le gouvernement dont il était satrape ; mais ayant eu avis que Musicanus s'était déterminé à faire la paix avec le roi macédonien, il avait abandonné son pays et pris la fuite. Les historiens ne nous donnent aucune raison de cette fuite; toutefois il est naturel de supposer que dans la réconciliation de son ennemi avec Alexandre, Sambus vit des motifs suffisans pour se méfier de l'un et de l'autre ; et comme en général les conquérans ne permettent d'outrages envers les princes leurs tributaires, que ceux qu'ils leurs font éprouver eux-mêmes, Sambus put croire avec quelque fondement, ou qu'il ne serait plus libre à l'avenir de ravager le territoire de Musicanus, ou qu'il lui faudrait payer cher les premières incursions auxquelles il s'était livré. Dans l'un et l'autre

cas, son intérêt voulait qu'il prît le parti de la retraite ; et s'il s'était soumis à Alexandre avant que Musicanus se rendît, on peut présumer que l'espoir de participer au pillage du pays de son ennemi, avait été l'un des principaux motifs qui le décidèrent à cet acte de soumission. Rien ne nous fait connaître l'époque ni le lieu de l'événement ; mais si nous le plaçons dans le pays des Sogdiens, le retard de Musicanus à demander des conditions explique assez bien la conduite de son rival. Un conquérant n'est souvent que trop bien secondé, dans ses projets d'invasion, par la jalousie des puissances d'un pays contre d'autres puissances du même pays ; et les petits intérêts qui les divisent entre elles, ne concourent que plus sûrement à la destruction des unes et des autres.

Id. 150.

(6) Dans le Sindimana, je trouve une allusion au Scindi, le nom le plus général comme le plus commun du pays situé sur les deux rives de l'Indus ; et quoiqu'il y ait de fortes objections à faire contre le système qui tendrait à placer dans les montagnes quelque ville importante, qu'on dût considérer comme la capitale du Scindi, ce n'est pas trop présumer que de supposer que les Bélootches pourraient en avoir une au pied de ces mêmes montagnes.

Id. 153.

(7) La Patalène forme un delta comme la Basse-Egypte ; mais ses dimensions paraissent être fort mal tracées. La base de ce triangle est presque Nord-Est et Sud-Ouest ; et si l'on parvenait à en définir l'étendue avec exactitude, ce serait un grand point pour les géographes. Ptolémée et l'auteur du Périple assurent qu'il y a sept embouchures au fleuve, et l'on prétend que le nom

moderne de *Divellee* fait allusion à ce nombre ; mais, quoique Alexandre ait visité, dans sa navigation, les deux bras oriental et occidental du fleuve, et qu'il y ait tout lieu de croire que dans les temps anciens le commerce de l'Indus montait et descendait ces deux bras, si même il n'en visitait pas quelques autres encore ; je n'ai pourtant connaissance d'aucun voyageur ou navigateur, à l'exception d'Alexandre, qui ait monté le bras oriental du fleuve.

Ces deux bras de l'Indus sont les seuls dont Arrien ait parlé ; et la raison incontestable est, que ce furent aussi les deux seuls qu'eussent reconnus les Macédoniens.

Id. 161.

(8) Pendant qu'Alexandre fesait les préparatifs nécessaires pour la continuation du voyage, il dépêcha Cratérus, à la tête de deux divisions de la phalange et d'un corps d'archers, avec l'ordre de grossir ses forces, dans la marche, de tous les Macédoniens et autres guerriers qui avaient été commandés auparavant pour traverser l'Arachosie et la Drangiane. Toutes ces troupes réunies, et les éléphans avec elles, devaient se diriger vers la Carmanie, en se frayant une route par le milieu des terres, et rejoindre le corps d'armée dans cette province. L'objet principal qu'Alexandre s'était proposé en prescrivant cette route, semble évidemment avoir une correspondance directe avec le plan qu'il avait tracé pour l'arpentage et la reconnaissance parfaite des vastes départemens de son empire. Un autre motif qui détermina ce prince, motif qu'on devine sans effort, c'est que, bien instruit déjà de la stérilité absolue de la Gédrosie, dans laquelle il avait résolu de pénétrer lui-même, il voulut rendre moins nombreuses les chances de détresse et de dangers, en

proportion même de la diminution des troupes qui l'accompagnaient.

Id. 155.

(9) Strabon (*l.* 15) dit qu'Alexandre employa dix mois dans son passage de Nicée à Patala. Il mit à la voile le 23 octobre de l'an 327 avant l'ère vulgaire ; il arriva donc à Patala dans le mois d'août de l'an 328 ; mais les dates, chez le même auteur, annoncent plutôt neuf mois que dix ; et le témoignage d'autres faits concourt à favoriser ce calcul, de préférence à l'autre. Nous ne pouvons supposer moins d'un mois pour les événemens qui eurent lieu à Patala, en y comprenant la navigation des deux fleuves. Conséquemment, si Alexandre quitta cette ville, au moins un mois avant Néarque, il fallait qu'il y fût arrivé dans les derniers jours de juillet, ou bien au commencement d'août, et qu'il en fût parti dès les premiers jours de septembre. *Id.* p. 179.

SOMMAIRE.

I. *Reconnaissance du bras droit de l'Indus; flux et reflux inconnus aux Grecs.*

II. *Sacrifices dans l'île de Cillute et en pleine mer; retour à Patala.*

III. *Bras gauche de l'Indus : lac. Retour à Patala.*

IV. *Excursion contre les Oritiens et les Arabites.*

CHAPITRE VI.

Reconnaissance des bras et des embouchures de l'Indus.

§. I.

Bras droit de l'Indus ; flux et reflux inconnus aux Grecs.

L'Indus se partage en deux grands fleuves qui gardent son nom jusqu'à leur embouchure, et qui embrassent l'île. Alexandre y fait ouvrir un port et des chantiers. L'ouvrage avancé, il résolut de s'embarquer sur le bras droit du fleuve pour descendre à la mer.

Il détache en avant Léonnatus avec mille chevaux et huit mille hommes d'infanterie qui doivent le côtoyer dans l'île.

Alexandre, suivi de ses bâtimens les plus légers, de tous les triacontères, des birèmes, de quelques bâtimens de transport, s'avance sur le bras droit du fleuve. Cette navigation ne fut point sans danger ; il n'avait aucun

guide, tous les Indiens de ces bords les ayant abandonnés.

Le lendemain s'élevèrent une tempête et un vent contraire qui refoulait les vagues, et fesait entrechoquer les vaisseaux, de manière qu'il y en eut d'endommagés et même d'entrouverts, dont l'équipage eut peine à se sauver.

On fabrique de nouveaux bâtimens (*a*); des détachemens de troupes légères sont envoyés à la découverte dans les terres; on fait prisonniers quelques Indiens qui servent de guides.

Parvenu à l'endroit où le fleuve a plus de deux cents stades (*b*) de largeur (1), un vent de mer venant à souffler avec violence, et l'effort des rames devenant inutile, on s'abrita dans une baie que les Indiens indiquèrent. Un nouveau sujet de crainte vient frapper les Grecs qui ne connaissaient point le flux et le reflux de l'Océan (2). L'onde se retire et

---

(*a*) Le temps aurait à peine suffi pour bâtir de nouveaux vaisseaux, et le pays d'ailleurs ne fournit point de bois de construction. Il est à présumer qu'il ne s'agit ici que des réparations faites aux vaisseaux endommagés.

B., p. 167.

(*b*) Six lieues.

laisse d'abord les vaisseaux à sec; elle revient au bout d'un temps déterminé, les emporte; les bâtimens se choquent, quelques-uns sont jetés sur la rive, les autres sont entraînés. (3)

§. II.

Sacrifices dans l'île de Cillute et en pleine mer; retour à Patala.

On répare à la hâte le dommage. Alexandre envoie deux bâtimens de charge le long du fleuve pour reconnaître une île où, selon ses guides, il fallait mouiller en route. Cette île s'appelle Cillute; elle est étendue, on y trouve des sources, elle présente un port commode, Alexandre y fait diriger toute sa flotte; suivi de ses meilleurs bâtimens, il continue sa navigation pour reconnaître l'embouchure du fleuve, et si la traversée en est facile; à deux cents stades de l'île, il en découvre une nouvelle avancée dans la mer. Remorquant vers la première, il y aborde, et sacrifie aux Dieux selon l'oracle qu'il prétend avoir reçu d'Ammon. Il cingle le lendemain vers la seconde île, et là, il im-

mole à d'autres Dieux selon d'autres rites, de nouvelles victimes, en continuant de supposer la volonté des oracles.

Il s'avance au-delà de l'embouchure de l'Indus, et en pleine mer, pour découvrir, disait-il, quelques nouveaux parages, mais au fond pour se vanter, je le pense du moins, d'avoir foulé les ondes de la grande mer qui baigne les Indes. Il précipita dans les flots les taureaux immolés à Neptune et les coupes d'or après les libations. « Dieu puissant! » protégez la course de Néarque dans le golfe » Persique, jusqu'à l'embouchure du Tygre! » assurez son retour! »

Alexandre revient à Patala (4), y trouve le fort élevé, et Python de retour avec ses troupes, après avoir rempli sa commission. Ephestion continue les travaux du port et des chantiers: c'est-là qu'Alexandre comptait laisser une partie de sa flotte.

§. III.

Bras gauche de l'Indus : lac. Retour à Patala.

Dirigeant alors sa navigation sur le bras gauche de l'Indus, il cherche à reconnaître

i la descente en est plus facile. La distance 'une embouchure à l'autre, est d'environ ix-huit cents stades (5). Arrivé non loin de endroit où l'Indus se jette dans la mer, il rouve un vaste lac (*a*) formé, soit de l'épanhement du fleuve, soit par l'amas des eaux [ui coulent des environs. L'Indus grossi ›ar ce lac y ressemble à une mer; il y nourrit les poissons plus grands que ceux de la Méliterranée. Après avoir mouillé à l'une des ›aies désignées par les guides, il y laisse tous es bâtimens de transport, et son armée sous es ordres de Léonnatus; lui-même conduit .es triacontères et les birèmes, et franchissant l'embouchure, s'avance de ce côté dans 'a mer. Ce bras lui parut d'une navigation plus facile que l'autre.

Il aborde, et descendant sur le rivage à la tête de quelques chevaux, il va reconnaître la côte. Après avoir battu le pays pendant

(*a*) Ce lac, ainsi que tout paraît l'annoncer, n'est plus qu'une baie, dans laquelle se décharge le bras oriental; et l'on demeurera convaincu de l'inutilité des efforts qu'on tenterait pour le retrouver au bout de vingt siècles, si l'on considère la nature du fleuve, et cet amas prodigieux de terres, qui, à la longue, ont dû combler son embouchure.

trois jours, il rejoint la flotte, et fait creuser des puits sur le rivage (*a*) pour s'approvisionner d'eau. (*b*)

Il s'embarque et retourne à Patala; détache une partie de son armée pour achever les travaux, revient au lac, y fait établir un port et des chantiers, y laisse des troupes avec des vivres pour quatre mois, et tous les objets nécessaires à la navigation. La saison n'y était point favorable; les vents étésiens soufflaient alors non pas du septentrion comme dans nos contrées, mais du côté de la mer et du midi. Cette mer n'est navigable, au rapport des Indiens, que depuis le coucher des pléïades à l'entrée de l'hiver jusqu'à son solstice; alors il tombe des pluies abondantes, à la suite desquelles s'élève

(*a*) La qualité de cette eau devait tenir de celle de la mer.

(*b*) On voit qu'Alexandre prolongea long-temps son séjour aux embouchures de l'Indus. Etait-ce politique? Voulait-il de nouveau tâter l'esprit du soldat sur son premier projet? Etait-ce enfin curiosité? on pourrait d'autant mieux le croire, qu'Alexandre était né avec un génie inquiet et ardent; simple particulier, il aurait tenté des courses lointaines, des voyages extraordinaires.

un vent doux et favorable à la navigation. Néarque attendait cette époque (*a*).

§. IV.

Excursion contre les Oritiens et les Arabites

Alexandre quitte Patala, s'avance vers le fleuve Arabius (6), et suivi des Hypaspistes, de la moitié des Archers, des Hétaires à pied, de l'Agéma des Hétaires à cheval, d'un détachement de chaque corps de cavalerie et de tous les Archers à cheval, il tourne à gauche vers l'Océan, et fait creuser des puits pour approvisionner d'eau son armée : il court sur les Oritiens, peuple libre depuis un temps immémorial, et qui avait dédaigné de lui rendre hommage : Ephestion conduit le reste des troupes.

(*a*) Le témoignage d'Arrien n'est point équivoque sur le temps du départ de la flotte macédonienne : « Lors» que les vents étésiens (annuels) qui soufflent de la » mer sur la terre, et qui, régnant pendant toute cette » saison, rendent la navigation impraticable ; les Macé» doniens levèrent l'ancre le 20 du mois de boédromion, » Céphisodore étant archonte à Athènes ».

Arr., *Indic.*

Les Barbares indépendans qui habitaient les bords de l'Arabius (7), n'ayant ni la force de combattre Alexandre, ni la volonté de se rendre, fuient à son approche dans le désert.

Alexandre, après avoir traversé le fleuve qui est peu considérable, et les déserts pendant la nuit, arrive au point du jour dans un pays cultivé. Prenant avec lui sa cavalerie dont il étend et développe les rangs pour couvrir une grande partie de terrain ; il laisse en arrière son infanterie qui doit le suivre en ordre de bataille, et entre dans le pays des Oritiens. On massacre tous ceux qui ont pris les armes (8) ; on fait un grand nombre de prisonniers ; on campe aux bords d'une petite rivière. Alexandre pousse en avant aussitôt l'arrivée d'Ephestion.

Il touche à la capitale du pays, nommée *Rambacia ;* frappé de sa situation, il résolut d'y jeter une colonie qui en ferait une ville florissante ; Ephestion est chargé de l'exécution.

Prenant avec lui la moitié des Hypaspistes et des Agriens, l'Agéma de cavalerie et les Archers à cheval, il arrive à un défilé sur la frontière des Oritiens et des Gédrosiens qui, réunis

réunis et campés dans ce passage, l'attendaient en bataille rangée pour le lui disputer.

A l'approche d'Alexandre ils abandonnent leur position et fuient. Les principaux des Oritiens marchent cependant au-devant d'Alexandre, et viennent se soumettre avec toute la contrée. Il les engage à rassembler les fugitifs et leur assurer qu'ils n'ont rien à craindre. Il leur donne pour satrape Apollophane, près duquel il laisse sous les ordres de Léonnatus (9), tous les Agriens, quelques Archers, quelques chevaux et d'autres Grecs stipendiaires de toutes armes, avec ordre, en attendant l'arrivée de la flotte, de s'occuper à repeupler la ville, à régler l'administration, de manière que les peuples s'accoutument à leur nouveau gouvernement.

NOTE.

(1) Cette exagération ne saurait être justifiée ni par aucune méthode de calcul du stade, ni par aucune supposition d'un débordement quelconque du fleuve : il est vrai que, dans la saison où l'on était alors, les eaux de l'Indus pouvaient avoir été prodigieusement accrues, et que la Mousson contribuait à obstruer son embouchure; mais qu'une rivière, dont la largeur n'excède pas un mille, un mille et demi, se soit agrandie, par l'une ou l'autre de ces causes, au point d'embrasser un espace de douze ou treize milles dans son étendue, c'est ce qui choque toutes les vraisemblances. Il est possible qu'il y ait erreur dans les nombres (car sur ce point, l'exactitude des historiens grecs doit toujours être suspecte); mais s'ils sont corrects, si Arrien les a copiés fidèlement sur les journaux d'après lesquels il a composé sa relation, nous devons, ou supposer une différence énorme dans la largeur du fleuve à cette époque, ou présumer (ce qui est beaucoup plus probable) que les Macédoniens qui étaient à bord, furent tellement alarmés de la catastrophe du jour suivant, qu'ils ont exagéré en proportion de la terreur dont ils furent saisis.

B., p. 167.

(2) La surprise et l'effroi des Macédoniens en cette occasion, leur ignorance absolue de l'effet des marées, ont été tournées en ridicule par Voltaire, qui regarde comme incroyable qu'Alexandre ne connût point la nature des

marées, puisqu'il devait avoir vu l'Euripe dans son passage en Béotie, puisqu'il devait savoir d'ailleurs ce qu'Aristote avait écrit à ce sujet. Le major Rennell a réprimé cette saillie indiscrète, en démontrant que la marée, dans l'Indus, produit dans la baie voisine (la baie de Cutch), et tout autour de la péninsule de Huzarote, l'un des plus terribles effets dont on puisse se former l'idée.

Id., p 169.

(3) Les Macédoniens parvenus aux bouches de l'Indus, furent saisis d'étonnement en voyant le flux et le reflux de l'Océan. Un écrivain de nos jours, célèbre par sa fécondité et par ses paradoxes, critique le récit des historiens d'Alexandre, en remarquant que les soldats de ce prince ne devaient point être frappés de ce phénomène, puisqu'ils en avaient déjà été spectateurs dans leurs voyages d'Egypte. Les Macédoniens ne virent point alors la mer Rouge, et ne purent apprendre que par relation ce qui les surprit dans la suite à la vue de l'Océan, avec d'autant plus de raison, que les plus grandes marées qu'on connaisse sont celles du golfe du Sinde, à une des embouchures de l'Indus; l'eau s'y éloigne fort vîte de la côte, et en laisse un grand espace à sec. Cet effet du flux et du reflux devait naturellement étonner les Macédoniens et être observé par leurs historiens. Il n'était donc point aussi peu sensible que l'a imaginé Jean Leclerc, pour autoriser la critique qu'il fait, à cette occasion, de Quinte-Curce.

S. C., p. 249.

(4) Alexandre ne fit pas un long séjour à Pattala après son retour; il avait préalablement résolu de pénétrer dans l'intérieur de la Gédrosie, et de reconnaître la côte, à l'effet de faciliter le succès de l'expédition de Néar-

que ; et d'après les évènemens qui se passèrent, nous pouvons conclure qu'il se mit en marche près d'un mois plutôt que la flotte. L. p. 179.

(5) Arrien porte à 1800 stades la distance d'une embouchure à l'autre.

Pline, à 220 milles romains ;

Rennel (prem. mém.) à 210 milles anglais.

Id. (deux. mém.) à 150 milles anglais.

Danville, à 30 lieues.

Dalrymple, carte de Pritty, à 108 milles Géographiques.

Autre carte, à 124 milles Géographiques.

De la Rochette, à 118 milles anglais.

Carte de Rennell, à l'échelle, à 170.

Ptolémée, à 3 degrés 10 min.

De ces divers calculs, tous différens entre eux, et dont aucun n'est fondé sur des observations astronomiques, autant que je puis m'en être informé, celui qui semble approcher davantage des probabilités est l'estime d'Arrien. Il est peut-être aussi le seul qui soit dressé d'après une mesure effective ; car si la côte est susceptible d'un arpentage, on doit presque regarder comme certain qu'elle fut mesurée par les ingénieurs d'Alexandre.

B., p. 162.

(6) Le nombre des stades établi par Arrien (*Indic*) et par Strabon, comme formant la distance depuis l'Indus jusqu'à l'Arabis, est de mille ; et, ce qui n'est pas très commun dans des auteurs Grecs, les distances partielles répondent à la distance totale. Ces mille stades, calculées d'après celui de Danville, donnent soixante-

trois milles et demi ; mais il y a une omission de distance entre Krokala et le port d'Alexandrie, et une autre peu considérable entre Saranga et Sakala. Celles-ci ajoutées, l'évaluation du tout s'éleverait peut-être à un peu moins de quatre-vingt milles, calcul qui s'accorde assez avec les meilleures cartes.

L'embouchure de l'Arabis, suivant Ptolémée, gît par 105.° de longitude, et 20.° 15 ' de latitude, et selon le major Rennel, par 65.° 34 ' de longitude de Greenwhich, et 25.° 26 ', et environ 44 ' Ouest de l'embouchure occidentale de l'Indus.

Id., p. 207.

D'après le journal d'Arrien, la rivière Arbis, Arabis ou Arabius, qui sort de la chaîne de montagnes, à l'Ouest de l'Indus, et qui coule dans une direction parallèle avec elle, à une distance assez rapprochée ; cette rivière, dis-je, était la limite de l'Inde, celle aussi des mœurs indiennes. Les Orites avaient bien quelque chose de ces mœurs, mais ne formaient pas un des peuples de l'Inde.

B. *p.* 173.

(7) Alexandre s'avance au sein du pays des Arabites, évidemment placé dans cette chaîne de montagnes qui commence aux bords de la mer, et se prolonge dans une ligne parallèle avec le cours de l'Indus, jusqu'à Quandahâr. Ces montagnes sont toujours occupées par différentes tribus de Bélootches, dont les inclinations et les habitudes s'accordent encore aujourd'hui avec les mœurs de la nation sur laquelle les Macédonniens nous ont laissé des détails. Ils se dispersèrent à l'approche d'une force supérieure, et sortirent de leur forteresse pour se réunir de nouveau, dès que l'ennemi fut passé.

Arrien parle de ces Arabites comme d'une tribu libre, assez semblable aux Bélootchés de nos jours ; et dans la

fait, tous les peuples montagnards, soit de la Perse, soit de l'Indoustan, ont joui, en général, d'une indépendance absolue. Le pays des Arabites est situé, à ce qu'il paraît, sur l'un des côtés de la grande chaîne, et s'étend dans l'intérieur du plat pays, aussi loin que la rivière Arabis.

Id. p. 180.

(8) Quinte-Curce, d'après Clitarque, porte à quatre-vingt mille le nombre des Arabites qui périrent par suite de l'invasion des Macédoniens, sans compter les prisonniers. Il y a là, sans doute, de l'exagération : mais quelle qu'elle puisse être, elle indique toujours ce qu'on doit penser de la grandeur relative de la tribu; et nous sommes fondés à en conclure qu'elle était plus forte encore du temps d'Alexandre; car si le plat pays était plus riche et plus peuplé, les hordes de brigands qui vivent aujourd'hui de leurs dépouilles, devaient être plus nombreuses en proportion.

Id. p. 152.

(9) Cet officier se montra digne d'un tel emploi; car Alexandre fut à peine sorti de la province, que les Oritiens, secondés par les tribus voisines, se rassemblèrent de nouveau en un corps de troupes formidables, et attaquèrent celles qui étaient restées dans le pays pour sa défense (*Quinte-Curce*, *l.* 9). Il n'y avait peut-être pas une grande gloire à vaincre un pareil ennemi; mais comme Léonnatus avait fait mordre la poussière à six mille de ces naturels, sauvé la province et protégé la flotte, ses services furent récompensés par une couronne d'or qu'il reçut d'Alexandre, lorsqu'il eut rejoint le corps d'armée dans la Susiane. Le mérite d'un tel exploit n'est pas d'ailleurs à déprimer; car cette partie de la côte, avant de pénétrer dans la Gédrosie, n'était dépourvue,

à ce qu'il paraît, ni d'habitans, ni des moyens de maintenir leur indépendance. Les naturels du pays, comme tous les peuples montagnards, étaient, selon toute vraisemblance, des hommes intrépides, accoutumés à piller, familiarisés avec l'usage des armes, et remplis de ce courage qui est le plus sûr garant de la liberté.

Id. p. 187.

SOMMAIRE.

I. Marche vers la Gédrosie.

II. Manque de vivres ; découverte d'un pays cultivé.

III. Ordre pour approvisionner la flotte ; motifs d'Alexandre pour traverser ces déserts.

IV. Détails des maux que l'armée y éprouva.

CHAPITRE VII.

Traversée des déserts de la Gédrosie.

§. I.

Marche dans la Gédrosie.

RÉUNI à Ephestion, Alexandre s'enfonce alors avec une grande partie de l'armée dans les déserts des Gédrosiens. Au rapport d'Aristobule, la myrrhe y est abondante. Les Phéniciens, que le commerce attirait sur les pas de l'armée, en recueillirent une grande quantité, les arbres qui la produisent étant là beaucoup plus grands qu'ailleurs, et n'ayant jamais été dépouillés.

On y trouve également beaucoup de nard; les Phéniciens s'en chargèrent; l'armée le foulait aux pieds, et l'air en était embaumé. Cet historien ajoute qu'on y voyait des arbres dont la feuille ressemble à celle du laurier; qu'ils naissent aux bords de la mer dans des bas fonds, souvent inondés par les eaux au

milieu desquelles ils croissaient ; qu'ils avaient trente coudées de haut (*a*), et étaient alors en fleur ; et que cette fleur, semblable à la violette blanche, exhalait un parfum beaucoup plus doux. Qu'on y rencontre une plante armée d'épines si fortes, que si le vêtement d'un cavalier s'y accroche en passant, celui-ci se trouve entraîné de son cheval. Ne va-t-il pas jusqu'à raconter que le poil des animaux (*b*) s'y empêtre, et qu'ils y restent pris comme l'oiseau à la glu, le poisson à l'hameçon, que cependant la tige cède facilement au fer, et épanche un lait plus abondant, mais plus acre que celui du figuier ?

§. II.

Manque de vivres ; découverte d'un pays cultivé.

Alexandre s'avance malgré la difficulté des chemins et le défaut de subsistances : l'eau manque, l'armée est obligée de marcher pendant la nuit, et de s'écarter des côtes

(*a*) 45 pieds.
(*b*) Lièvres.

qu'Alexandre désirait suivre, pour reconnaître les rades, approvisionner la flotte, creuser des puits, construire des ports : cette côte n'est qu'un désert. Il détache vers le rivage, pour s'assurer de ces objets, Thoas (*a*) avec quelques chevaux. Celui-ci découvre quelques pêcheurs (1) sous de misérables cabanes, formées de la dépouille des crustacées(2) et de squelettes de poissons (*b*). Ces pêcheurs fouillaient le sable, et en tiraient avec peine un peu de mauvaise eau.

Parvenu dans un lieu fertile en grains, Alexandre en rassemble une quantité qu'il fait charger et conduire vers la mer, après l'avoir scellé de son anneau. Pressés par une faim dévorante, dont l'aiguillon l'emporte sur toute autre considération, les soldats, et même ceux qui gardaient les provisions, se les partagent sans respecter le sceau d'Alexandre. Il était alors absent, et occupé à reconnaître une station. Il leur pardonne à son retour, la nécessité fut leur excuse.

(*a*) Fils de Mandrodore.

(*b*) Coquilles et arrêtes.

§ III.

Ordres pour approvisionner la flotte ; motifs d'Alexandre pour traverser ces déserts.

Après avoir fourragé tout le pays, il envoya ses nouveaux approvisionnemens, sous la conduite de Crethéus Callatianus, vers sa flotte ; il commande aux indigènes d'amener des grains, des dattes, des bestiaux ; Télèphe, un des Hétaires, à la tête d'un léger convoi de farines, est détaché vers un autre point.

Alexandre s'avance vers Pura, capitale des Gédrosiens, où il arrive soixante jours après avoir quitté Ores. Au rapport des historiens, tous les maux que l'armée avait soufferts en Asie, ne pouvaient se comparer à ceux qu'elle éprouva dans ce voyage. Alexandre lui-même, si l'on en croit Néarque, n'en ignorait point les dangers ; il savait qu'aucune armée n'en était revenue. Selon les habitans, Sémiramis, fuyant des Indes, n'en avait ramené que vingt hommes ; et Cyrus, qui avait tenté l'invasion de ces contrées, avait eu peine à en

sortir, lui huitième, après avoir vu son armée ensevelie dans ces déserts. Ce récit ne fit qu'enflammer Alexandre, qui voulut faire plus que Cyrus et Sémiramis. (3) Ce fut dans ce dessein, et pour approvisionner sa flotte, qu'Alexandre donna cette direction à son retour.

§. IV.

Détails des maux que l'armée éprouva dans la Gédrosie.

Une grande partie de l'armée, et sur-tout les bêtes de somme, y périrent de l'excès de la chaleur et de la soif; ils étaient arrêtés par des montagnes de sables brûlans où ils enfonçaient comme dans un limon ou dans un amas de neige, ils y demeuraient ensevelis : on eut beaucoup à souffrir de l'inégalité du chemin; les bêtes de trait ne pouvaient ni monter ni descendre : égarée dans des marches forcées par la disette d'eau, l'armée était excédée. Le chemin paraissait moins pénible la nuit, sur-tout avant le lever du soleil, lorsqu'une douce rosée rafraîchissait les airs; mais au milieu du jour, s'il fallait aller plus loin, la chaleur et la soif devenaient intolérables.

Les soldats tuaient les bêtes de somme; les subsistances venant à manquer, ils se nourrissaient de la chair des chevaux et des mulets, qu'ils assuraient alors être morts de fatigues. Personne n'osait vérifier les faits; Alexandre en était instruit: mais tout le monde était coupable, mais la nécessité excusait ce qu'il fallait, sinon permettre, du moins dissimuler.

On abandonnait sur la route les malades et ceux qui ne pouvaient suivre, on sentait alors le manque de bêtes de somme et de chariots pour les transporter. Ceux-ci avaient été brisés dès les premières marches où la difficulté de les conduire allongeait le chemin. Affaiblis par les maladies, les fatigues, la chaleur et la soif, une foule de malheureux sans secours bordaient les chemins, l'armée continuait précipitamment sa marche, le salut de tous faisant négliger celui de quelques-uns.

Ceux qui s'endormaient à la suite des fatigues de la nuit, se trouvaient seuls à leur réveil; ils voulaient suivre les traces de l'armée, ils s'égaraient; presque tous périrent dans ces mers de sable.

Un nouvel accident fut fatal à l'armée, et

sur-tout au reste des animaux de trait : lorsque les vents étésiens soufflent, il pleut dans ces déserts comme dans l'Inde, mais la pluie ne tombe point dans les plaines, elle est reçue par les montagnes où les nuées s'amassent et crèvent. L'armée était campée près d'un ruisseau : vers la seconde veille de la nuit, il se déborde grossi par la chute des pluies tombées au loin; cette inondation imprévue entraîne l'équipage d'Alexandre, les femmes, les enfans, l'attirail de l'armée; les soldats ont peine à se sauver avec leurs armes; quelques-uns même y périrent (4), sur-tout pour s'être désaltérés trop largement avec imprudence. Cela fut cause de la précaution que prit dorénavant Alexandre de ne camper qu'à vingt stades des ruisseaux, pour contenir l'intempérance du soldat qui buvait alors avec excès, et dont les premiers en se précipitant dans l'eau la troublaient et la rendaient moins potable.

C'est ici le lieu de rapporter une action mémorable d'Alexandre, soit qu'elle ait eu lieu alors ou antérieurement chez les Paropamisades; les historiens ne s'accordent point à cet égard. L'armée s'avançait par des sables brûlans et tirait vers un lieu où elle de-

vait trouver de l'eau. Alexandre, dévoré d'une soif ardente, se soutenant à peine, marchait cependant à pied à la tête de son infanterie, pour rendre moins insupportables aux soldats les fatigues qu'il partageait. Quelques-uns de ceux légèrement armés s'étant écartés pour aller à la découverte, trouvent un peu d'eau bourbeuse, la recueillent dans un casque, c'est la chose la plus précieuse, ils la portent au prince, la lui présentent; et lui, après avoir donné des éloges à leur zèle, la répand à la vue de toute l'armée. Cette action ranime et semble rafraîchir le courage des soldats. En quoi Alexandre fit office non-seulement d'homme modéré, mais encore de grand capitaine.

Un nouveau malheur vient accabler l'armée; les guides ne reconnaissaient plus la route couverte par les sables; il leur était impossible de se retrouver: aucun moyen de diriger sa route au milieu de cet océan de sable; du moins sur les mers on peut se guider par l'inspection des astres. (a) Alexan-

(a) Les Phéniciens se dirigeaient sur la petite ourse, les autres nautoniers sur la grande. Le défaut de moyens d'observation exacte et étendue s'opposa long-temps aux progrès de la navigation, qui ne s'est perfectionnée qu'à l'époque de la découverte de la boussole.

dre

dre conjectura qu'il fallait tirer sur la gauche ; il pousse de ce côté à la tête de quelques chevaux dont la plus grande partie excédée de fatigues restent en route ; enfin il arrive, lui sixième, sur le rivage. On creuse dans le sable ; on y trouve un eau excellente ; l'armée le rejoint ; on côtoie pendant sept jours le rivage, on s'y abreuve. Les guides se reconnaissent, et mènent dans l'intérieur vers la capitale des Gédrosiens, où Alexandre fait reposer son armée. (5)

Il destitue le satrape Apollophane pour n'avoir point exécuté ses ordres, établit pour son successeur Thoas qui, venant à mourir, est remplacé par Sibyrtius, élevé depuis peu au satrapat de la Carmanie, qu'il abandonne pour celui des Arachotes et des Gédrosiens : la Carmanie passe sous le gouvernement de Tlépolème. (*a*)

(*a*) Fils de Pytophane.

NOTES.

---

(1) Le nom d'Ichtyophages était donné aux seuls habitans de la côte, tandis que l'intérieur du pays, depuis les confins du territoire des Orites jusqu'à la Carmanie, portait celui de Gédrosie, contrée à-peu-près aussi déserte que la côte elle-même, et n'offrant pas plus qu'elle les moyens d'assurer la subsistance d'une armée.

B. 235.

(2) Les Gédrosiens sont une nation extrêmement sauvage et inhospitalière. Ils portent leurs ongles sans les couper, jusqu'à une extrême vieillesse ; ils ne démêlent jamais leurs cheveux ; ils ne couvrent que de peaux de bêtes leurs corps presque brûlés par les ardeurs du soleil. Ils ne se nourrissent que de la chair des baleines que la mer jette sur leurs côtes : leurs maisons ont à la vérité des murailles, mais les combles n'en sont faits que de côtes de baleines, dont quelques-unes ont jusqu'à 18 coudées de long.

Id.

(3) Arrien lui-même semblerait avoir donné quelque consistance à l'opinion qui a prévalu, relativement aux motifs par lesquels Alexandre se décida à traverser les déserts de la Gédrosie. Il nous déclare que Néarque aussi attribuait cette entreprise à un pur mouvement de vanité, au désir d'imiter, ou peut-être de surpasser Bacchus et Sémiramis. En effet, la marche triomphale de l'armée,

lors de son passage dans la Carmanie ; cette marche, dis-je, décrite et racontée par d'autres historiens, et dans laquelle le vainqueur voulut être honoré comme Bacchus, est une circonstance qui fortifie jusqu'à un certain point le témoignage de Néarque. Mais Arrien, quoiqu'il ait rapporté le fait, avoue ne pas le croire digne d'une grande confiance. Pour moi, je pense que dans l'esprit de tout observateur exempt de préjugés, qui réfléchira avec une attention particulière sur les desseins formés par Alexandre, et ne se refusera pas à l'évidence des faits résultant du journal de Néarque, le héros de Macédoine sera pleinement disculpé du reproche d'avoir été déterminé à cette expédition par aucune vue peu digne de lui. Il y a sans doute une noble ambition à tenter ce que personne n'a jamais exécuté encore ; mais l'utilité réelle d'une entreprise donne la juste mesure du mérite de celui qui l'a conçue.

Qu'Alexandre ait été aussi jaloux d'agrandir ses connaissances que d'étendre ses conquêtes, c'est une vérité, selon moi, suffisamment établie. Un des objets principaux de la sollicitude de ce monarque, était de s'instruire à fond de la géographie de son empire, et d'acquérir des notions exactes sur chacune des provinces qui le composaient. Il est naturel de présumer que le zèle avec lequel les officiers d'Alexandre se livraient à l'étude de ces points importans, prenait sa source dans l'exemple du maître ; et quelque censure que Strabon ait cru devoir faire des écrits d'hommes aussi distingués que Callisthène et Onésicrite, les journaux de Ptolémée, d'Aristobule et de Néarque, n'en forment pas moins la base de la géographie orientale, non-seulement dans l'état où ils sont arrivés jusqu'à nous par les soins de Strabon et d'Arrien, mais encore, grace aux travaux dont les ont enrichis deux grands maîtres dans cette science, Danville et le major

Rennell. Aristobule commença son ouvrage à 80 ans; Ptolémée ne s'occupa du sien qu'après être devenu roi d'Egypte. Ils se trouvent quelquefois en contradiction l'un avec l'autre, quant à ce qui concerne les faits historiques; mais comme tous deux ont vraisemblablement écrit d'après des notes qu'ils avaient recueillies pendant le cours de leurs campagnes, les marches de l'armée, la position des villes, des fleuves et des montages; enfin s'il m'est permis d'employer cette expression, la physionomie générale des pays qu'ils traversèrent, sont très-faciles à reconnaître, lorsqu'un homme habile et savant a pris la peine de les tracer. A mesure que la sphère des connaissances géographiques s'est agrandie, on a pu se convaincre de la fidélité des relations qu'ils nous ont laissées.

B. 23.

(4) Le docteur Vincent (*Voyage de Néarque*), en prêtant à Alexandre des motifs plus louables que celui de la vanité, pour traverser les déserts de la Gédrosie, ne laisse échapper aucune occasion de le justifier de ce reproche que lui font tous ses historiens. Voici comme il s'exprime à ce sujet : « *Peut-être* la perte d'hommes » qu'Alexandre essuya dans cette expédition tomba-t-elle » en plus grande partie sur les naturels de l'Asie qui com» posaient alors le gros de son armée ».

B. 240.

Quelle justification fondée sur un *peut-être* qui n'a aucune vraisemblance! Ne peut-on pas conjecturer au contraire qu'il y avait plus de danger pour les Macédoniens, dans la traversée de ces déserts, que pour les naturels de l'Asie.

« Il ne paraît pas, en effet que le nombre des Macé» doniens fût diminué à l'époque de leur arrivée dans » la Carmanie ».

Quoi ! parce que les historiens ne donnent pas le nombre de ceux qui périrent dans la Gédrosie, le nombre des Macédoniens n'était pas beaucoup diminué ? comme si ces mêmes historiens n'avaient pas cent fois mérité le reproche de pallier les pertes du vainqueur avec autant de soin qu'ils ont exagéré celle des vaincus. (*Voyez à la table générale des matières, article :* Macédoniens morts dans les combats.)

(5) La Gédrosie était une contrée fort aride et dépourvue d'habitans. Diodore de Sicile, après avoir parlé de la pauvreté des Gédrosiens et des déserts que traversèrent les troupes macédoniennes, ne craint pas d'avancer qu'Alexandre, ayant divisé son armée en trois corps, ordonna aux commandans de ses divisions de ravager tout le pays ; ce qui fut exécuté : ses soldats revinrent chargés de dépouilles teintes du sang de plusieurs milliers d'hommes qu'ils avaient massacrés. Les historiens ne font aucune mention de cet exploit sanguinaire.

S. C., p. 99.

SOMMAIRE.

I. Arrivée dans la Carmanie.

II. Satrapes et généraux punis de leurs exactions.

III. Marche triomphale dans la Carmanie, révoquée en doute.

IV. Description du tombeau de Cyrus.

V. Alexandre le trouve pillé; il ordonne son rétablissement.

VI. Arrivée à Persépolis.

CHAPITRE VIII.

Retour à Persépolis.

§. I.

Arrivée dans la Carmanie.

ALEXANDRE s'avançait vers la Carmanie, lorsqu'il apprend que Philippe, satrape des Indiens, a été tué dans les embûches dressées par les stipendiaires, dont partie fut massacrée dans l'action, et partie arrêtée ensuite et mise à mort par les Macédoniens formant la garde personnelle de Philippe. Alexandre écrit aussitôt à Eudême et à Taxile de veiller sur ce gouvernement jusqu'à ce qu'il en ait disposé.

Il entrait dans la Carmanie (1), lorsque Cratérus (2) le joignit avec le reste de l'armée et les éléphans, conduisant le traître Ordonès qui avait machiné une révolte. On vit arriver aussi Stasanor, satrape des Arriens et des Zarangues, Pharismane, fils de Phratapherne, satrape des Parthes et des Hyrcaniens; et à la tête d'une grande partie de l'armée, les généraux Cléandre, Sitalcès et Héracon, laissés dans la Médie avec Parménion.

§. II.

Satrapes et généraux punis de leurs exactions.

Le cri général des habitans et de l'armée accusait Cléandre et Sitalcès d'avoir dépouillé les temples, fouillé les tombeaux et accablé les peuples de vexations et d'exactions. Alexandre les fit mettre à mort pour intimider, par cet exemple, ceux des satrapes ou des administrateurs qui seraient tenté de s'écarter des règles de leur devoir. Cette sévérité contribua, plus que toute autre chose, à maintenir sous les lois du vainqueur cette foule de nations diverses et éloignées, soumises volontairement ou par force. Alexandre ne souffrait la tyrannie d'aucun gouverneur. Héracon, qui se justifia alors de l'accusation n'ayant pu s'y soustraire ensuite, et convaincu par les Susiens d'avoir pillé leur temple, fut mis à mort.

Stasanor et Pharismane (*a*) amenaient une foule de chameaux et de bêtes de somme

(*a*) Le texte porte Phrataphorne, mais d'après le passage qui termine la section précédente, il est évident qu'il faut lire Pharismane.

qu'ils avaient rassemblés sur la nouvelle de la marche d'Alexandre dans les déserts (3), dont ils avaient prévu les difficultés et les dangers. Ce secours vint encore à propos, on distribua ces équipages aux différens corps de l'armée.

§. III.

Marche triomphale d'Alexandre dans la Carmanie, révoquée en doute.

Quelques historiens rapportent, contre toute vraisemblance, qu'Alexandre traversa la Carmanie sur deux chars attachés ensemble, au milieu d'un cortége d'Hétaires et de musiciens dont il écoutait les concerts nonchalamment penché, tandis que ses soldats, le front couronné, le suivaient en folâtrant, et que les habitans accouraient en lui apportant tout ce qui pouvait fournir à sa table et à ses débauches. Ils ajoutent que c'était à l'exemple du triomphe de Bacchus qui traversa dans cet appareil une grande partie de l'Asie après la conquête des Indes. Cette pompe, reproduite depuis, est devenue celle de tous les triomphateurs. Mais Ptolémée, Aristobule et tous les auteurs dignes de foi n'en ont point parlé. On lit seulement

dans Aristobule, qu'arrivé dans la Carmanie, Alexandre sacrifia aux Dieux pour les remercier de lui avoir accordé la victoire dans les Indes et sauvé son armée dans la Gédrosie, et fit célébrer les jeux du gymnase et de la lyre. Il inscrit Peucestas parmi les gardes de sa personne, qui n'étaient qu'au nombre de sept, savoir; Léonnatus (*a*), Ephestion (*b*), Lysimaque (*c*), Aristonus (*d*), tous quatre Pelléens; Perdiccas (*e*), de l'Orestide; Ptolémée (*f*) et Python (*g*) Eordéens. Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens, fut le huitième. Alexandre avait résolu de le nommer satrape de la Perse, mais il voulait d'abord lui donner ce premier et honorable témoignage de sa reconnaissance.

Néarque, après avoir côtoyé les pays des Ores, des Gédrosiens et des Ichthyophages, touche à la Carmanie; accompagné d'un petit nombre des siens, il vient rendre

(*a*) Fils d'Antée.
(*b*) Fils d'Amyntor.
(*c*) Fils d'Agatoclès.
(*d*) Fils de Pisée.
(*e*) Fils d'Oronte.
(*f*) Fils de Lagus.
(*g*) Fils de Cratéas.

compte à Alexandre de sa navigation. (4) Il reçoit l'ordre de la continuer jusqu'à l'embouchure du Tygre vers le pays des Susiens.

C'est dans un ouvrage séparé que je rendrai compte de la navigation de Néarque, (*a*) lequel nous a laissé une histoire d'Alexandre. Elle terminera la mienne si je puis la conduire à sa fin.

Ephestion doit ramener la plus grande partie de l'armée, les animaux de trait et les éléphans, de la Carmanie dans la Perse, en suivant le bord de la mer, parce que cette marche ayant lieu l'hiver, il y trouverait une température plus douce et un pays plus abondant. (5)

Alexandre prenant ses troupes légères, la cavalerie des Hétaires et quelques Archers, marche vers Pasagarde, et renvoie Stasanor dans son gouvernement. Arrivé aux frontières de la Perse, il n'y trouva point Phrazaorte qui en était satrape : à la mort de celui-ci, pendant l'expédition du prince dans les

---

(*a*) Néarque signifie, étymologiquement, commandant des vaisseaux, (amiral). Il est singulier de trouver à la fois dans le même mot le nom propre et la qualité de l'individu.

Indes, Orxinès s'était chargé des fonctions d'hyparque, non qu'Alexandre l'eût nommé à cet emploi, mais il avait cru convenable de contenir ce pays dans l'obéissance, en attendant le remplacement de Phrazaorte.

Sur ces entrefaites Atropates, satrape de Médie, vint à Pasagarde conduisant prisonnier le Mède Bariax qui, ceignant la thiare droite, avait pris le titre de roi des Perses et des Mèdes, et avec lui tous ses complices : Alexandre les fit traîner au supplice.

§. IV.

Description du tombeau de Cyrus.

Une des choses qui affecta le plus Alexandre, fut la violation du tombeau de Cyrus (*a*) qu'on avait forcé et dépouillé. C'est au centre des jardins royaux de Pasagarde que s'élevait ce tombeau entouré de bois touffus, d'eaux vives et de gazon épais; c'était un édifice dont la base, assise carrément sur de grandes pierres, soutenait une voûte sous laquelle on entrait avec peine par une très-

(*a*) Fils de Cambyse.

petite porte. On y conservait le corps de Cyrus dans une arche d'or sur un abaque dont les pieds étaient également d'or massif, couvert des plus riches tissus de l'art babylonien, de tapis de pourpre, du manteau royal, de la partie inférieure de l'habillement des Mèdes, de robes de diverses couleurs, de pourpre et d'hyacinte, de colliers, de cimeterres, de brasselets, de pendans en pierreries et en or. On y voyait aussi une table, l'arche funéraire occupait le centre. Des degrés intérieurs conduisaient à une cellule occupée par les mages, dont la famille avait conservé depuis la mort de Cyrus, le privilége de garder son corps.

Le roi leur fournissait tous les jours un mouton, et une certaine quantité de farine et de vin, et tous les mois un cheval qu'ils sacrifiaient sur le tombeau. (*a*)

On y lisait cette inscription en caractères persans :

Mortel, je suis Cyrus fils de Cambyse, j'ai fondé l'empire des Perses et com-

---

(*a*) Ce récit est peu vraisemblable; les Perses ne firent jamais un dieu d'un héros mort. Le costume religieux de cette nation n'est pas mieux observé dans l'ouvrage de Quinte-Curce, qui nous représente Darius sacrifiant aux divinités locales de Cilicie.

mandé à l'Asie ; ne m'envie point ce tombeau. (6)

§. V.

Alexandre trouve le tombeau de Cyrus pillé, ordonne son rétablissement.

Alexandre, curieux de visiter ce monument après la défaite des Perses, trouva qu'on avait tout enlevé, à la réserve de l'abaque et de l'arche ; on en avait tiré le corps ; on avait tenté de briser l'arche pour l'emporter avec plus de facilité ; on y voyait encore la marque des coups et de l'effort des sacriléges qui l'avaient abandonnée n'ayant pu réussir à l'enlever. Aristobule rapporte que lui-même reçut l'ordre d'Alexandre de rétablir le tombeau, de rassembler les débris du squelette dans l'arche, de la recouvrir, d'en réparer les outrages ; et, après avoir rétabli sur l'abaque les tapis et tout le luxe qu'il étalait, de murer la porte en y apposant le sceau royal.

Alexandre fait arrêter et mettre à la question les Mages qui gardaient le tombeau, pour découvrir les auteurs du crime : les tourmens ne purent rien en tirer ; on les relâche.

§. VI.

Arrivée à Persépolis.

Alexandre retourne à Persépolis à laquelle il avait jadis mis le feu, excès dont il se répentit et que son historien n'a point approuvé. Orxinès, qui avait succédé dans le gouvernement des Perses à Phrazaorte, accusé de plusieurs crimes, d'avoir pillé les temples et les sépulcres, et fait mourir injustement plusieurs Perses, est mis en croix. (7)

Peucestas Somatophylax, celui dont le courage, éprouvé en plusieurs occasions, avait éclaté sur-tout chez les Malliens en défendant Alexandre, est nommé satrape des Perses : (8) il se les concilie par un caractère qui s'accommode à leurs mœurs ; seul de tous les Macédoniens, il revêtit l'habit des Mèdes, apprit leur langue, se conforma à toutes leurs habitudes. Il devint plus cher au roi par cette complaisance, et les Perses se réjouirent de voir le vainqueur préférer leurs usages à ceux de sa patrie.

NOTES.

---

(1) Les peuples qui habitèrent la Carmanie, eurent, au rapport d'Arrien (*Indic.*) les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes coutumes enfin que leurs voisins de la Perside. Leur manière d'armer et de former les troupes qu'ils fournissaient pour le service de l'empire, leur était commune avec eux. Les Perses de nos jours considèrent les successeurs des Carmaniens comme une nation douée d'une grande finesse et d'une étonnante subtilité d'esprit, mais aussi comme très indépendante.

B., p. 394.

(2) Cratérus paraît n'avoir éprouvé, dans sa marche à travers l'Arachosie et la Drangiane, aucun des obstacles qui s'étaient opposés à celle d'Alexandre dans la Gédrosie : et cependant, en jetant un coup-d'œil sur la carte, et en consultant les géographes, nous ne découvrons pas aisément les moyens qu'il eut d'éviter une partie de ce désert, à l'est de la Carmanie, désert que le géographe de Nubie assure être le plus vaste qui soit au monde.

Id. 352.

(3) La marche bachique de l'armée victorieuse traversant la Carmanie a été admise sans examen par tous les historiens. Le seul Arrien l'a rejetée comme un fait absurde et dénué de vraisemblance. Ptolémée, Aristobule, enfin aucun auteur contemporain n'en avait parlé. Les troupes

troupes macédoniennes, épuisées par la faim, la soif et par les fatigues excessives qu'elles avaient essuyées dans la Gédrosie, et considérablement diminuées par les maladies, n'auraient pu se livrer à une joie, ou plutôt à une débauche si immodérée ; un général aussi habile qu'Alexandre, aurait-il autorisé, par son exemple, une licence qui renversait la discipline militaire, ou l'aurait-il même approuvé par une coupable tolérance ?

S. C., p. 100.

Cependant ne peut-on pas objecter que depuis sa première entrée à Babylone, Alexandre avait pris les mœurs de l'Orient et l'habitude du despotisme. Ne s'était-il pas déjà livré à plusieurs actes de démence ? Et celui qui affectait de se dire le fils de Jupiter, aura-t-il hésité à le disputer de triomphes au vainqueur de l'Inde ?

(4) Ni Arrien, ni Strabon, ni Plutarque, ni Quinte-Curce, n'ont assigné de nom à la ville où l'entrevue d'Alexandre et de Néarque eut lieu : mais Diodore de Sicile la fixe à Salmus ; et il ajoute que Néarque étant arrivé au moment où le roi était au théâtre, et donnait des jeux à son armée, on le fit monter sur la scène, d'où il fut prié de raconter les détails de son voyage à l'assemblée. (Voyez dans Néarque la position de Salmus, et l'accueil que l'on fit à Néarque, page 348 et suiv.).

(5) En effet, la douceur de la température sur la côte est telle, que c'est quelquefois une chaleur qui engendre la putridité. Mais il me semble qu'Arrien ne nous a pas conservé la véritable cause de cet ordre d'Alexandre ; car le prince paraît avoir agi en cette occasion comme dans toutes les autres, depuis l'époque où il n'eut plus

d'ennemis à vaincre. Il désirait avoir une connaissance parfaite de son empire ; et il envoya Ephestion au travers du Kermésia, déterminé par le même motif qui lui avait fait prescrire à Cratérus de s'avancer par l'Arachosie, depuis l'Indus, et à Néarque, de lever le plan de la côte.

Id. 511.

(5) Cette inscription modeste peut avoir donné à Xénophon l'idée du discours qu'il met dans la bouche de Cyrus. Ce prince, sur le point de rendre le dernier soupir, parle en ces termes : « . . . . . . Mes enfans, ne » mettez point mon corps, lorsque je serai mort, dans » l'or, l'argent, ou dans quelque autre matière ; mais » rendez-le à la terre, etc. »

On sait que les rois étaient les seuls, chez *les Perses*, qui eussent les honneurs de la sépulture : leurs tombeaux existent encore, et sont situés à l'est de la montagne d'Istakhar ; ils ne ressemblent en rien, non plus que ceux de Naxi-Rustan, à la description d'Aristobule ; le bois sacré dont il environne celui de Cyrus, nous découvre l'infidélité de ces détails. Cet auteur transporte chez les Perses les usages de sa nation, qui inhumait souvent les morts au milieu d'un bosquet. Cette forme d'inhumation n'était point autorisée par les rits perses. Les prétendues richesses contenues dans le monument funèbre de Cyrus n'ont été imaginées que d'après des bruits vulgaires, adoptés trop légèrement par Aristobule. Quinte-Curce ne nous les a pas laissé ignorer. Alexandre, selon cet écrivain, en reconnut lui-même la fausseté, et fut surpris qu'un roi aussi puissant que Cyrus, n'eût pas été enseveli plus somptueusement.

S. C., p. 147.

(6) Orsinès était venu au-devant d'Alexandre avec toutes sortes de présenset, quatre mille talents, tant pour

lui que pour les principaux officiers de son armée, à qui il les distribua après qu'Alexandre eut choisi ce qui lui était agréable. Orsinès négligea de comprendre dans cette distribution l'eunuque Bagoas, qui avait l'intimité du roi. Piqué de ce mépris, Bagoas employa tout son crédit pour perdre Orsinès ; il l'accusa d'avoir pillé le tombeau de Cyrus ; et ce satrape, dont la vie était irréprochable, fut jeté dans les fers, accusé et mis à mort, sans avoir été entendu ni confronté avec ses accusateurs.

Bo., p. 240.

(8) « Nous savons qu'Alexandre fut à Persépolis, dit » le docteur Vincent, et nous l'apprenons par une cir- » constance particulière ; savoir, qu'à son arrivée ce prince » établit Peucestas satrape de la province ». (*Voyage de Néarque, p.* 513. Comme si Arrien n'eût point dit formellement qu'Alexandre retourne à Persépolis, comme s'il n'eût pu conférer le satrapat de cette province à Peucestas, sans se rendre lui-même dans sa capitale.

LIVRE SEPTIÈME.

Projets et derniers gestes d'Alexandre.

SOMMAIRE.

I. Projets d'Alexandre ; réflexions d'Arrien à ce sujet.

II. Conversation d'Alexandre avec les sages de l'Inde.

III. Calanus, philosophe indien, suit Alexandre, et se fait brûler vif; pompe de cette cérémonie.

CHAPITRE PREMIER.

Projets d'Alexandre appréciés par les philosophes de son temps.

§. I.

Projets d'Alexandre; réflexions d'Arrien à ce sujet.

DE retour à Persépolis, Alexandre eut désir de visiter le golfe Persique et l'embouchure de l'Euphrate et du Tygre, comme il avait reconnu celles de l'Indus et la grande mer. Selon les uns, il se proposait de côtoyer une grande partie de l'Arabie, l'Ethiopie, la Lybie, la Numidie et le mont Atlas, de tourner par les colonnes d'Hercule, de franchir le détroit de Gadès, et de rentrer dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l'Afrique. Qu'alors il pourrait prendre le nom de grand roi à plus juste titre que les monarques Persans ou Mèdes, qui s'appelaient les souverains suprêmes de l'Asie, dont

ils ne possédaient pas la millième partie. Selon d'autres, il se serait dirigé par l'Euxin et les Palus-Méotides contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu'il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d'Iapyge, attiré par le grand nom des Romains. (a) Je ne puis ni ne cherche à rien assurer sur ce point ; j'affirmerai seulement qu'Alexandre ne concevait rien que de grand et d'extraordinaire ; qu'il ne se serait jamais reposé, ni après avoir réuni la conquête de l'Europe à celle de l'Asie, ni même quand il eût porté ses armes jusqu'au fond des îles Britanniques. Il s'élançait toujours au-delà de ce qui était connu, et au défaut de tout autre ennemi, il en eût trouvé un dans son propre cœur.

§. II.

Conversation d'Alexandre avec les sages de l'Inde.

Je ne puis m'empêcher de louer ici une réflexion des sages de l'Inde. Ils se pro-

(a) Voyez parmi les pièces du troisième vol., la dissertation de Tite-Live sur cette question ; Alexandre eût-il vaincu les Romains ?

menaient dans une prairie, théâtre de leurs conversations philosophiques; lorsque voyant passer Alexandre à la tête de son armée, ils se bornèrent à frapper la terre du pied. Le conquérant leur en fait demander la cause par un interprète. « Alexandre, ce » peu de terre que nous foulons, voilà tout ce » que l'homme en peut occuper. Tu ne diffères » du vulgaire des humains que par la curiosité » et l'ambition qui t'entraînent si loin de ta » patrie pour le malheur des autres et de toi-» même. Lorsque tu mourras, et ce moment » n'est pas loin, tu n'occuperas que l'espace » nécessaire à ta sépulture. »

Alexandre applaudit à leur sagesse (*a*) et

(*a*) Etait-ce de bonne foi ?

Il est illégitime et contre les lois de la société civile, de vouloir commander aux autres, à quelque prix que ce soit, justement ou injustement; et les conquêtes peuvent être injustes.

Aristot., *polit.*, *l.* 7, *c.* 2.

Ces principes ne seraient-ils pas l'origine de l'éloignement qui exista entre Alexandre et son instituteur ?

La justice en effet est au-dessus de la valeur. Quelqu'un appelait un jour le roi de Perse le *grand roi*; Agésilas dit : Comment serait-il plus grand que moi, s'il n'est pas plus juste et plus sage ?

Plut., *apophtegm. lacon.*

sans la partager, poursuit l'exécution de ses desseins.

C'est ainsi que dans l'Isthme de Corinthe, à la tête d'un détachement de son armée, il s'arrêta pour contempler Diogène de Synope (*a*) qui se reposait aux rayons du soleil. Il lui demanda ce qu'il pouvait pour lui. — « Rien, Alexandre ; ôte-toi de mon soleil. »

Alexandre n'était point indigne d'entendre la voix de la raison, mais l'ambition de la gloire l'entraînait au-delà de toutes les bornes. Lorsqu'il vit à Taxila les Gymnosophistes, admirant leur courage dans les plus laborieuses épreuves, il désira attirer quelqu'un d'entre eux à sa suite ; mais le plus âgé, leur chef Dandamis répondit à Alexandre, que ni lui ni aucun des siens ne le suivraient; qu'ils étaient fils des Dieux aussi bien qu'Alexandre, et que satisfaits de ce qu'ils possédaient, ils ne voulaient rien de lui. Il ajouta que le conquérant et ceux qui avaient franchi sur ses traces tant de pays et de mer, ne se proposaient aucun but louable dans ces courses qu'ils ne devaient jamais terminer ; que pour lui il était sans crainte

(*a*) Voy. les Dialogues d'Alexandre et de Diogène parmi les pièces du troisième volume.

comme sans désir auprès d'Alexandre; qu'en effet, la terre féconde suffirait à sa nourriture pendant sa vie, et qu'ensuite le trépas l'affranchirait de l'esclavage du corps.

§. III.

Calanus, philosophe Indien, suit Alexandre, et se fait brûler vif; pompe de cette cérémonie.

Alexandre respectant un homme libre, ne voulut point le contraindre, et s'adressant à Calanus, l'un des Gymnosophistes, il le persuada plus facilement. Mégasthène accuse le philosophe de faiblesse; et les Gymnosophistes le blâmèrent de ce que renonçant au bonheur dont ils jouissaient, il reconnoissait un autre pouvoir que celui de la Divinité(*a*).

J'ai rapporté ces détails parce qu'on ne peut écrire l'histoire d'Alexandre sans parler de Calanus. Le Gymnosophiste étant tombé malade pour la première fois en Perse, et ne pouvant se plier aux règles d'un régime, il

(*a*) Sur la doctrine des Gymnosophistes; vid. Encycloped. v. p. d'Ansse de Villoison, de tripl. theolog. veter.

témoigna qu'il recevrait comme un bienfait la permission d'aller au-devant de la mort, avant que des accidens le forçassent de renoncer à ses premières habitudes.

Alexandre s'opposa d'abord vivement à ce dessein; mais ne pouvant ébranler Calanus, et le sachant prêt à se décider pour un autre genre de mort, si on lui refusait celui qu'il demandait, consentit à lui faire dresser un bucher. Ptolémée fut chargé de cette commission. On ajoute qu'Alexandre fit accompagner la pompe par des détachemens armés d'hommes à pied et à cheval : on portait des parfums pour être épanchés dans les flammes, des vases d'or et d'argent, une robe de pourpre. On amène un cheval à Calanus; sa faiblesse ne lui permit pas de s'en servir : on le plaça sur une litière, couronné à la manière des Indiens; il chante dans leur langage des hymnes en l'honneur des Dieux. Il pria Lysimachus, l'un de ses disciples et de ses admirateurs, d'accepter son cheval qui était de la race Néséenne, (*a*) et qui sortait des haras du roi. Il distribua aux spectateurs les coupes et les tapis qui devaient être jetés dans le bucher. Il y monte

(*a*) Voyez Hérodote.

et s'y étend avec dignité en présence de toute l'armée. Alexandre ne jugea point convenable d'assister au triste spectacle de la mort d'un ami. On admire le courage de Calanus qui demeure immobile au milieu des flammes.

Néarque rapporte qu'au moment où l'on mit le feu, les trompettes sonnèrent par l'ordre d'Alexandre ; toute l'armée poussa le cri des combats ; et les éléphans même firent entendre un frémissement belliqueux qui semblait applaudir à Calanus (2).

Tels sont les détails que des historiens dignes de foi nous ont transmis sur Calanus ; ce qui montre à quel degré de force et de supériorité s'élève l'esprit humain, lorsqu'il s'arme d'une ferme résolution. (*a*)

(*a*) Voyez les préceptes d'Epictète et des stoïques. Manuel d'Epictete, pensées de Marc-Aurèle, et dans Lucien, la mort de Pérégrinus.

NOTES.

(1) Alexandre passa une année entière à Babylone ; il semble que les historiens n'auraient dû rien oublier de ses occupations dans ce temps de tranquillité. On s'attend à les voir nous révéler tous les secrets de sa politique ; on se flatte d'entrer avec eux dans tous les mystères du gouvernement intérieur. On voudrait voir peindre Alexandre entouré des arts de la paix, après tant d'années passées dans l'horreur des combats. L.

Ce morceau serait plus admirable et plus intéressant que le détail de ses victoires.

Oui sans doute, si Alexandre eût été aussi grand que Linguet se l'est figuré ; mais il paraît, par le silence des historiens, que le conquérant était bien éloigné de ces vues sublimes et bienfaisantes qu'on se plaît à lui supposer.

(2) Les dernières paroles de Calanus sur le bucher avaient été : « Mes amis, je vous exhorte à vous réjouir » et à faire bonne chère ».

Pour obéir aux dernières paroles du Brachmane, Alexandre invita le soir un grand nombre de ses officiers à souper, et proposa une couronne de prix pour celui qui boirait davantage. Promachus but, dit-on, quatre mesures de vin, qui répondent à environ vingt de nos bouteilles, remporta le prix, et ne survécut que trois jours à son triomphe. Trente-cinq de ses rivaux étaient morts dans la salle même du festin, et six autres expirèrent

quand on les transporta dans leur tente. Pour le demi-dieu, il est probable qu'il se contenta d'être juge, et qu'il n'osa, dans un combat si inégal, exposer son immortalité.

H. H. 8.

SOMMAIRE.

I. Retour à Suse; exactions des satrapes; leur punition.

II. Mariages d'Alexandre et des officiers de l'armée.

III. Libéralités d'Alexandre.

IV. Jalousie des Macédoniens contre les Epigones.

V. Navigation sur l'Eulée, aux embouchures du Tygre, et sur ce fleuve.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Séjour à Suse ; navigation à l'embouchure du Tygre.

§. I.

Retour à Suse ; exactions des satrapes ; leur punition.

ALEXANDRE envoie Atropates dans son gouvernement, et prend le chemin de Suse. (1) Il condamne à mort Abulitès, et son fils Oxatre, pour avoir malversé dans leur administration. Les satrapes qu'Alexandre avait établis sur les nations conquises, s'étaient rendus coupables d'une infinité de sacriléges envers les temples et les tombeaux, et de concussions envers les peuples. Ils espéraient que l'expédition dans l'Inde trainerait en longueur ; qu'Alexandre succomberait contre tant de nations ennemies, contre les éléphans, et qu'il périrait au-delà de l'Indus ou de l'Hyphase. Les malheurs

sur-tout que l'armée éprouva dans la Gédrosie, semblaient avoir enhardi la licence des satrapes, qui, dès lors, ne craignirent plus le retour d'Alexandre. Celui-ci, de son côté, trop porté à accueillir toutes les délations, punit du dernier supplice (2) les fautes les plus légères, sur la pensée que les coupables avaient projetté d'en commettre de plus grandes.

§. II.

Mariages d'Alexandre et des officiers de l'armée.

Il fit ensuite célébrer à Suse plusieurs mariages. Il y épousa Barsine, la fille aînée de Darius, et donna Drypetis, autre fille du roi persan, à Ephestion qu'il voulait s'allier. Déjà époux de Roxane, fille du Bactrien Oxyarte, il le devint encore, si l'on en croit Aristobule, de Parisatis, la plus jeune des filles d'Ochus; Cratérus épousa Amastrine, fille d'Oxyarte, frère de Darius; Perdiccas, la fille d'Atropates, satrape des Mèdes; Ptolémée le Somatophylax, Artacama, une des filles d'Artabase; l'autre, Artonis, fut don-

née, au secrétaire Eumènes ; Néarque eut la fille de Barsine et de Mentor, Seleucus celle du Bactrien Spitamenès. Les autres Hétaires furent également unis à quatre-vingt filles des Persans et des Mèdes les plus illustres. La cérémonie se fit à la manière des Perses.

Après un festin où tous les prétendans étaient placés suivant leurs grades, on amena, près de chacun d'eux, leurs fiancées dont ils reçurent la main, et qu'ils embrassèrent en suivant l'exemple du prince. Il n'y eut pour tous ces mariages qu'une cérémonie, dans laquelle on crut voir le témoignage le plus populaire de l'attachement et de l'amitié d'Alexandre pour les siens. Chacun d'eux emmène sa femme, Alexandre dota ces Persannes, et fit aussi des présens de noce à tous les Macédoniens qui épousèrent des Asiatiques, et dont les noms inscrits sur des registres se montaient à plus de dix mille. (*a*)

(*a*) Un grand empire ne peut s'accroître qu'en formant un seul corps politique avec les peuples vaincus.

Tit. Liv., *l. décad.* 1.

§. III.

Libéralités d'Alexandre.

Il voulut en outre acquitter les dettes de ses soldats (*a*) ; il demande, à cet effet, un état de ce qui était dû par chacun d'eux ; peu voulurent d'abord faire cette déclaration, le plus grand nombre craignant qu'Alexandre ne l'eût demandée pour connaître les soldats qui dépensaient plus que leur paie. On fait part au prince de ce refus ; celui-ci blâmant la défiance du soldat : « Un » roi ne doit jamais manquer de parole à ses » sujets ; chacun de ceux-ci doivent toujours » compter sur la parole de leur roi. » Il fait dresser dans le camp, des tables chargées d'or ; on paie tous les créanciers qui se présentent ; on déchire toutes les obligations ; on ne prend pas même les noms de ceux qui les ont souscrits. On ne douta plus de la

(*a*) Diodore place cette libéralité d'Alexandre à l'époque où les vétérans furent renvoyés. Il ne parle que des dettes de ceux-ci, et les évalue à dix mille talents.

B. p. 522.

parole d'Alexandre, et on lui sut plus de gré de cette délicatesse que de ses libéralités mêmes, qui s'élevèrent, dit-on, à vingt mille talents. (3) Il en combla beaucoup d'autres de présens proportionnés à leurs grades où à leurs vertus guerrières (*a*); décerna plusieurs couronnes d'or à ceux qui s'étaient le plus distingués; a Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens; à Léonnatus, qui l'avait défendu dans la même occasion, courut les plus grands dangers dans l'Inde, vainquit les Oritiens et leurs voisins, et les contint dans l'obéissance; à Néarque, pour avoir ramené la flotte depuis l'Indus jusqu'au Tygre (4); à Onésicrite, pilote du vaisseau royal; à Ephestion et aux autres gardes de sa personne.

(*a*) C'est une politique militaire, que de donner des récompenses publiques et éclatantes aux soldats les plus éprouvés.

Xénoph. Cyrop., *l.* 1.

§. IV.

Jalousie des Macédoniens contre les Epigones.

Les satrapes des pays vaincus et des villes fondées par Alexandre, viennent le trouver, lui amènent trente mille jeunes gens dans la fleur de leur printemps, et tous du même âge. Alexandre les appelle ses Epigones, c'est-à-dire, sa postérité. Ils sont tous instruits dans la tactique des Grecs dont ils portent l'armure.

Les Macédoniens virent d'un mauvais œil leur arrivée. « Alexandre, disaient-ils, ne » cherche que tous les moyens de se passer de » ses vieux soldats : quelle honte! il a revêtu » la robe longue et traînante des Mèdes, » ses noces mêmes, auxquelles nous avons » participé avec éclat, ont été célébrées à » la manière des Perses : il se plaît à entendre le langage barbare de Peucestas qui balbutie le Persan : Bactriens, Sogdiens, Arachotes, Zarangues, Ariens, Parthes ou cavaliers Persans, qu'on appelle Evaques (*a*), » tout ce qu'il y a de plus robuste et de plus

(a) *Saques*, selon Gronovius.

» distingué chez les barbares, grossit indiffé-
» remment la cavalerie des Hétaires, dont il
» vient de créer un cinquième corps com-
» posé en grande partie d'étrangers. N'a-t-il
» pas admis dans l'Agéma Cophès(*a*), Hydar-
» ne, Artibole(*b*), Phradasmènes et les fils de
» Phrataphernes, satrape des Parthes et de
» l'Hyrcanie; Itanes (*c*), Roxanès, frère de
» l'épouse du prince; Æegobares et son frère
» Mithrobée, tous rangés sous le commande-
» ment du Bactrien Hydaspe, et armés de
» piques macédoniennes au lieu de javelots :
» Alexandre embrasse les mœurs des Bar-
» bares, il a oublié, il méprise les institu-
» tions des Macédoniens. »

§. V.

Navigation sur l'Eulée, aux embouchures du Tygre, et sur le fleuve.

Ephestion est chargé de conduire la plus grande partie de l'infanterie vers le golfe Persique. La flotte touche au pays des Susiens;

(*a*) Fils d'Artabase.
(*b*) Tous deux fils de Mazée.
(*c*) Fils d'Oxyarte.

Alexandre s'y embarque avec les Hypaspistes, l'Agéma et une partie de la cavalerie des Hétaires. Il descend l'Eulée jusqu'à la mer, ayant laissé sur le fleuve les vaisseaux pesans ou endommagés pour monter les plus légers, avec lesquels il cingle, en rasant la côte, vers l'embouchure du Tygre. Le reste de la flotte doit se rendre dans le Tygre par le canal qui le joint à l'Eulée. (*a*)

Deux fleuves, l'Euphrate et le Tygre, enferment cette partie de l'Assyrie, qui, par cette raison, a reçu le nom de *Mésopotamie*. Le Tygre, dont le niveau est beaucoup plus bas que celui de l'Euphrate, recueille plusieurs épanchemens de ce dernier, et grossi du tribut d'autres fleuves qu'il reçoit, va se décharger dans le golfe Persique. Profond, resserré par la hauteur de ses bords qui ne lui permet point d'en sortir, enflé

(*a*) Alexandre ayant rencontré un pirate qui commettait des désordres sur ces côtes, il lui demanda quel droit il croyait avoir d'infester ainsi les mers. — « Le même » que toi de désoler l'univers : mais parce que je le fais » avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand ; et parce » que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le » nom de conquérant ».

Q. C.

par des eaux qu'il ne perd pas, il n'est guéable sur aucun de ses points.

L'Euphrate, au contraire, plus élevé, inonde les terres à la hauteur desquelles il se trouve; il est partagé naturellement ou artificiellement en plusieurs ruisseaux; quelques-uns ne sont que des saignées pratiquées par les riverains à certaines époques de l'année, pour suppléer aux bienfaits des pluies rares dans ces contrées. Voilà pourquoi l'Euphrate est moins pur et moins considérable à la fin de son cours.

Alexandre remonte le Tygre jusqu'à l'endroit où Ephestion, campé sur ses bords, l'attendait avec son armée. Il continue sa navigation vers Opis, fondée sur les rives du fleuve; il fait briser toutes les digues que les Perses, assez mauvais marins, avaient construites pour se garantir d'une attaque par mer, et pour interdire en ce cas, à l'ennemi, la navigation du Tygre. (5) « Ce » moyen de défense, dit Alexandre, ne con» vient qu'à des hommes qui ne savent point » manier les armes. » Effectivement cette défense était misérable, il la fit détruire en un instant.

NOTES.

---

(1) Si l'ouvrage de Beton et de Diognète était parvenu jusqu'à nous, ce ne serait pas sans intérêt et sans curiosité qu'on le comparerait avec les journaux de nos voyageurs modernes; mais dans l'état présent des choses, on ne pourrait guères offrir au lecteur qu'une nomenclature sèche de noms de lieux, peu propres à l'intéresser ou à l'instruire. B. p. 515.

(2) La nouvelle des châtimens qu'Alexandre avait fait subir, à son retour des Indes, aux gouverneurs convaincus de vexation, et d'avoir malversé dans leurs charges, étant parvenue jusqu'à Harpalus, dont la conduite n'était pas exempte de reproches; cet homme ingrat et coupable, accompagné de six mille hommes qu'il avait pris à sa solde, vint se réfugier à Athènes, et emporta avec lui d'immenses richesses. Quinte-Curce rapporte que le monarque macédonien .... « Egalement irrité contre » Harpalus et contre les Athéniens, fit équiper une flotte » dans l'intention d'aller lui-même à Athènes. Pendant » qu'il méditait en secret cette expédition, il reçut des » lettres qui lui apprenaient que ce général s'était con» cilié, avec son argent, la bienveillance des principaux » citoyens de cette ville; mais que bientôt après, il avait » été forcé d'en sortir, par une délibération du peuple, » et s'était réfugié auprès des troupes grecques, qui » l'avaient arrêté; qu'enfin un certain voyageur l'avait

» tué par trahison. Satisfait de ces nouvelles, ce prince » renonça au dessein qu'il avait de passer en Europe ». Comment un homme enfermé au milieu d'un corps de troupes, peut-il être assassiné par un certain voyageur ? cela ne se conçoit pas aisément.

Il est vrai qu'Harpalus fut chassé d'Athènes quelque temps avant la mort d'Alexandre, comme Diodore l'assure, et comme il est facile de l'inférer de ce que Plutarque rapporte sur l'exil de Démosthène. Le général macédonien ne fut point suivi par ses troupes jusqu'à Athènes; au sortir de cette ville, il fut les joindre à Ténare dans la Laconie, où il les avait laissées lors de son débarquement. Il partit de ce lieu pour se rendre dans l'île de Crète, où Thimbron, un de ses amis, qui s'empara dans la suite de Cyrêne, le tua par trahison. Ce Thimbron est sans doute le certain voyageur de Quinte-Curce, qui fait un anachronisme, en faisant mourir Harpalus avant Alexandre. Il est démontré, par le témoignage de Diodore et d'Arrien, que ce prince était déjà mort lorsque son infidèle trésorier fut assassiné. Les paroles que Cicéron met dans la bouche de Diogène, qui mourut le même jour que le conquérant de l'Asie, sembleroient encore confirmer le récit de ces historiens. Ce philosophe cynique avait coutume de dire que la fortune d'Harpalus accusait les Dieux, puisque cet heureux brigand en jouissait aussi long-temps.

L'expulsion de ce général macédonien du territoire de l'Attique, arriva la troisième année de la cent treizième olympiade, sous l'archonte Chrémès, deux ans avant la mort d'Alexandre. Ussérius fixe avec raison l'assassinat d'Harpalus à l'année qui suivit celle de la mort de son maître, 323 ans avant l'ère vulgaire, Céphisodore étant archonte. Le P. Petau réunit dans la même année la fuite et la mort d'Harpalus : l'autorité de Diodore et

d'Arrien, sur lesquels il s'appuie, lui sont absolument contraires. Le projet de repasser en Europe, que Quinte-Curce fait former à Alexandre n'est pas rapporté par les autres historiens. L'exécution de ce projet aurait porté un préjudice notable aux intérêts de ce prince qui déplorait alors la perte d'Ephestion. S. C. p. 149.

(3) Vingt mille talents reviennent à trois millions huit cent soixante-quinze mille livres sterling, somme énorme! Mais si nous supposons que les Macédoniens seuls eurent part à cette faveur, et que nous évaluions le nombre à quarante mille, ce ne sera guères moins de cent livres sterling par homme. Nous devons observer de plus que les dettes des officiers étaient comprises dans cette évaluation, et qu'il faut déduire de la quote part revenant à chaque soldat, ce qu'il y a d'excédent sur celle qui leur était individuellement attribuée. Plusieurs d'entre eux avaient étalé un luxe pareil à celui des satrapes de l'Orient; et peut-être Antigone ne fut-il pas le seul qui produisit un état de ses dettes supérieur à leur effectif. Si donc nous faisons de tous ces états divers une déduction convenable, la part restant à chaque individu ne paraîtra pas aussi exagérée que le montant total de la somme.

B. p. 523.

(4) Néarque fut aussi continué dans son commandement; et Alexandre lui destina une expédition plus importante encore que celle qu'il avait amenée si heureusement à sa fin, je veux dire la circonnavigation de l'Arabie jusqu'à la mer Rouge. Cette autre expédition devait être le complément du grand projet qu'Alexandre avait conçu d'ouvrir la communication entre l'Inde et l'Egypte; et, par le moyen de l'Egypte avec l'Europe, communication dont Alexandrie eût été le centre : elle le devint effectivement depuis, par le cours naturel des événemens, et

continua de l'être pendant dix-huit siècles ; mais la mort imprévue du héros macédonien renversa ce beau plan ; et dans la lutte qui s'engagea depuis entre les lieutenans d'Alexandre, pour la possession de l'empire, tout ce que nous pouvons découvrir du sort de Néarque, c'est qu'il fut fait gouverneur de Lycie et de Pamphilie, et qu'il s'attacha à la fortune d'Antigone.

Id. p. 524.

(5) Les historiens d'Alexandre s'amusent à chercher la cause de la formation de ces digues dans la timidité des Perses, et ils font honneur à la magnanimité du conquérant, de l'ordre qu'il donna de les détruire. Mais Niébuhr, qui en trouva de semblables, et sur l'Euphrate, et sur le Tygre, existantes encore aujourd'hui, observe qu'on les a construites pour empêcher les eaux d'inonder le plat pays qui touche au fleuve. S'il en est ainsi, la démolition ordonnée par Alexandre est un écart de la sage politique et de la prévoyance ordinaires dans ce monarque, autant qu'une exagération ridiculement flatteuse de son intrépidité.

Id. p. 532.

SOMMAIRE.

I. Projet de congédier les vétérans ; tous les Macédoniens demandent à l'être ; supplice des chefs de l'émeute.

II. Reproches d'Alexandre aux Macédoniens ; commandement des troupes partagé entre les Perses.

III. Stupéfaction des Macédoniens ; leur réconciliation avec ce prince.

IV. Banquet général ; vétérans licenciés.

V. Rappel d'Antipatre.

CHAPITRE III.

Mécontentement des Macédoniens.

§. I.

Projet de congédier les vétérans ; tous les Macédoniens demandent à l'être ; supplice des chefs de l'émeute.

ARRIVÉ à Opis, Alexandre rassemble les Macédoniens, leur annonce qu'il licencie tous ceux que l'âge ou leurs blessures rendent inhabiles au combat : qu'ils peuvent enfin retourner dans leurs familles ; mais qu'il comblera de telles libéralités ceux qui voudront rester auprès de lui, que ces bienfaits seront un motif d'envie pour ceux qui se seraient retirés et d'enthousiasme pour les autres Macédoniens qu'ils exciteraient à partager de si glorieux travaux.

Ce qu'Alexandre disait pour flatter les Macédoniens, ne fut interprété que comme l'expression du mépris : « Il nous croit in-

habiles aux combats. » L'indignation s'enflamme à l'idée de cet outrage. On renouvelle tous les anciens reproches ; qu'il a emprunté les mœurs et le vêtement des Perses, donné aux Epigones l'armure macédonienne ; mélangé le corps des Hétaires d'une foule de Barbares. On éclate : « Nous voulons tous » être licenciés ; que le Dieu dont il descend » combatte pour lui. » Ils fesaient allusion à son Jupiter Ammon.

A ces mots, Alexandre furieux, car son caractère, ennemi de la résistance, exalté encore par la servitude des Barbares, ne se modérait plus à l'égard des Macédoniens, se précipite de son siége, suivi des officiers qui l'entouraient, donne l'ordre d'arrêter les chefs de l'émeute ; les désigne lui-même aux Hypaspistes ; treize sont arrêtés et traînés sur-le-champ au supplice : la multitude épouvantée se tait ; il remonte à sa place, et leur parle en ces termes :

---

§. II.

Reproches d'Alexandre aux Macédoniens; Commandement des troupes partagé entre les Perses.

« Ce n'est point pour vous retenir, Macé-
» doniens, je vous ai laissé libres de partir ;
» c'est pour vous rappeler tout ce que vous
» avez contracté d'obligations et le retour
» dont vous les avez payées, que je vous
» adresse la parole. Commençons, ainsi
» qu'il est convenable, par Philippe mon
» père. Philippe ayant trouvé vos hordes
» errantes, sans asile fixe, dénuées de tout,
» couvertes de peaux grossières, fesant paître
» dans les montagnes de misérables trou-
» peaux que vous disputiez avec peu de succès
» aux Illyriens, aux Triballiens, aux Thraces
» voisins, vous revêtit de la chlamyde, vous
» fit descendre des montagnes dans la plaine,
» vous rendit dans les combats les émules
» des Barbares ; formé par lui, votre courage
» vous défendit mieux que l'avantage des
» lieux ; mon père vous appela dans des villes
» où d'excellentes institutions achevèrent de

» vous polir ; ils vous soumit ces mêmes Bar-
» bares qui vous avaient fatigué de leurs
» éternels ravages ; d'esclaves, vous devîntes
» leurs maîtres ; une grande partie de la
» Thrace fut ajoutée à la Macédoine ; on
» s'empara des places maritimes les plus im-
» portantes ; votre commerce s'ouvrit des
» voies nouvelles ; le produit de vos mines en
» devint plus assuré. Ces Thessaliens qui vous
» fesaient trembler, furent assujettis. L'é-
» chec des Phocéens vous ouvrit une route
» large et facile au sein de la Grèce, où vous
» ne pénétriez que difficilement. La politi-
» que des Athéniens et des Thébains, qui
» vous dressaient des embûches, fut telle-
» ment humiliée, que ces deux peuples,
» dont l'un exigeait de vous un tribut, et
» dont l'autre vous commandait, ont recher-
» ché depuis votre alliance et votre protec-
» tion. Entré dans le Péloponèse, Philippe
» y rétablit l'équilibre (*a*) ; nommé généra-
» lissime de la Grèce dans l'expédition contre
» les Perses, l'éclat de ce titre rejaillit moins

(*a*) Si Alexandre ne parle point de l'asservissement de la Grèce, c'est sans doute pour ménager ses alliés et les stipendiaires.

» sur sa personne que sur la nation macédo-
» nienne. Tels sont, à votre égard, les bien-
» faits de mon père ; considérables sans doute,
» mais inférieurs aux miens.

» A la mort de Philippe le trésor royal, ren-
» fermant à peine quelques vases d'or et
» soixante talents, était grevé d'une dette de
» cinq-cents (a) ; j'en empruntai presque
» le double (b), et vous tirant de la Macé-
» doine, qui pouvait à peine suffire à votre sub-
» sistance (c), je vous ai ouvert l'Hellespont
» à la vue des ennemis maîtres de la mer. Les
» généraux de Darius vaincus au Granique
» la domination macédonienne s'est étendue
» sur toute l'Ionie, l'Eolie, les deux Phrygies
» et la Lydie. Un siége vous a rendu maîtres
» de Milet ; cette foule de peuples qui se
» sont alors soumis volontairement, sont
» vos tributaires. Ainsi l'Egypte et Cyrène, la
» Cœlo-Syrie, la Palestine, la Mésopotamie
» sont vos domaines ; Babylone, Bactres,

(a) 300,000 écus, près d'un milion.

(b) 800 talents.

(c) Inops, indè præceps audacia. *Sallust.*

Si la Macédoine n'eût pas été un pays pauvre, ses rois n'eussent pas été des conquérans.

» Suse, sont à vous; l'opulence des Lydiens,
» les trésors des Perses, les richesses de
» l'Inde, l'Océan même, tout vous appar-
» tient: vous êtes les satrapes, les chefs, les
» premiers. Qu'ai-je gardé pour moi de toutes
» ces conquêtes? Le sceptre, le diadême. Je
» n'ai rien en propre: quels sont mes tré-
» sors? ceux que vous possédez, ceux que je
» vous réserve. Je ne me distingue point par
» des dépenses personnelles; votre nour-
» riture est la mienne; je dors sous la tente
» comme vous; la table de quelques *officiers*
» est même plus splendide que celle de leur
» prince; et tandis que vous reposez tran-
» quillement, vous savez que je veille pour
» vous. Serait-ce le fruit de vos travaux, de
» vos périls et non des miens? Qui peut se
» vanter ici d'en avoir plus affronté pour moi,
» que moi pour lui? Montrez vos blessures,
» je montrerai les miennes; mon corps est
» couvert d'une foule de cicatrices honora-
» bles; glaives, pieux, flèches, pierres, jave-
» lots, machines, nulle arme dont je n'aie
» reçu l'atteinte. Après avoir tout affronté
» pour vous combler de gloire et de richesses,
» ne vous menai-je pas triomphans par-tout
» à travers les plaines, les montagnes, les

» fleuves, les terres et les mers? Les noces
» de plusieurs d'entre vous ont accompagné
» les miennes, et leurs enfans seront alliés
» de mes enfans. Les dettes que chacun de
» vous avait contractées, je les ai acquittées
» sans aucune information, après que vous
» aviez reçu une solde et un butin considé-
» rables. Quelques-uns ont été honorés de
» couronnes d'or, monumens de leur cou-
» rage et de la générosité qui sait le recon-
» naître. Si plusieurs ont péri dans les com-
» bats, car aucun sous mes ordres n'a pris la
» fuite; je leur ai fait ériger sur la place un
» tombeau remarquable, et dans leur patrie
» des statues d'airain; j'ai accordé des dis-
» tinctions à leurs familles, et une exemption
» d'impôts. Je voulais renvoyer dans leurs
» foyers tous ceux qui sont hors d'état de ser-
» vice, mais comblés de tant d'honneurs et de
» richesses, que leurs concitoyens auraient
» porté envie à leur félicité. Vous demandez
» tous à partir, partez; allez annoncer que
» votre roi, qu'Alexandre, après avoir sou-
» mis les Perses, les Mèdes, les Bactriens,
» les Saques, les Uxiens, les Arachotes, les
» Drangues; lui qui assujettit les Parthes,
» les Chorasmiens, les Hyrcaniens jusqu'à la

» mer; lui qui franchit le Caucase, les Pyles
» caspiennes, l'Oxus, le Tanaïs, l'Indus que
» le seul Dionysus avait traversé, l'Hydaspe,
» l'Acésinès, l'Hydraotès; et qui aurait passé
» l'Hyphasis même, si vous n'aviez refusé
» de le suivre; lui qui s'avança dans la grande
» mer par les deux embouchures de l'Indus,
» qui s'enfonça dans les déserts de la Gédrosie,
» d'où personne n'était encore sorti avec une
» armée; lui qui, après avoir soumis dans
» sa route la Carmanie et le pays des Ori-
» tiens, fit remonter sa flotte depuis l'Indus
» jusqu'au centre de la Perse; qu'Alexandre
» enfin, abandonné par vous, s'est remis à
» la foi des Barbares qu'il avait vaincus;
» annoncez-le à vos concitoyens; quelle
» gloire pour vous auprès des hommes! quel
» mérite auprès des Dieux! partez. »

A ces mots, il s'élance hors de son siége, se précipite dans sa tente, et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis, et même de prendre soin de lui-même.

Le troisième jour, ayant convoqué les principaux des Perses, il leur partagea le commandement de ses troupes, n'accordant la faveur de l'embrasser qu'à ceux qui lui étaient alliés.

§. III.

Stupéfaction des Macédoniens ; leur réconciliation avec le Prince.

D'abord les Macédoniens ébranlés et stupéfaits gardèrent un sombre silence. Aucun d'entre eux n'avait suivi Alexandre, à l'exception de ses Hétaires et des Somatophylax. Ils ne savaient s'ils devaient parler, se taire, partir ou demeurer : mais aussitôt qu'ils eurent connu sa résolution à l'égard des Perses, qu'il leur avait donné le commandement, distribué des Barbares dans ses troupes, que les compagnies des Hétaires à pied et à cheval, les Argyraspides et l'Agéma, n'étaient plus formés que de Persans, que les Persans prenaient leur nom et leur place; ils ne purent se contenir; ils se précipitent en foule vers la tente d'Alexandre, jettent sur le seuil leurs armes qui semblent devoir supplier pour eux ; et se tenant près de l'entrée, ils crient de toutes parts qu'on les introduise, qu'ils livreront les auteurs du trouble, qu'ils resteront là jour et nuit jusqu'à ce qu'ils aient touché le cœur d'Alexandre.

Le roi s'avance alors ; à l'aspect de leur humiliation et de leur douleur, touché de leur désolation profonde, il mêle ses larmes aux leurs.

Les Macédoniens conservaient l'attitude de supplians, et il allait parler, lorsque Callinès, aussi recommandable par son âge que par le rang qu'il occupait à la tête des Hétaires, s'écria : « Vous contristez les Macé-» doniens, prince, en vous alliant aux Perses, » en nommant les Perses votre famille, en » permettant à des Perses de vous embrasser, » honneur que vous refusez à des Macédo-» niens. » Alors Alexandre l'interrompant : « Vous serez tous mes parens, ma famille ; » je ne vous donne plus d'autre nom. » A ces mots Callinès s'approche, l'embrasse ; plusieurs des Macédoniens imitent son exemple, tous reprennent leurs armes, s'en retournent en fesant entendre des cris et des chants de joie.

---

§. IV.

Banquet général; vétérans licenciés.

Alexandre fait aux Dieux les sacrifices accoutumés, on prépare un banquet général. Il y prend place entre tous les Macédoniens qui occupent le premier rang ; les Perses sont au second, les guerriers des autres nations sont distribués par ordre de grades ou d'exploits. Une même coupe circule ; on fait les libations ; les prêtres des deux nations invoquent sur elles les Dieux : « Accordez-leur toute prospérité ; que leur » union soit inaltérable, leur empire éter- » nel ! » On comptait neuf mille convives, tous à un signal donné firent la même libation, entonnèrent à la fois : *io ! péan !*

Alexandre licencie alors de leur plein gré les Macédoniens que leur âge ou leurs blessures rendaient inhabiles aux combats, au nombre de dix mille. Il leur accorda, outre leur paie, et la somme nécessaire pour leur voyage, un talent. Il exigea que les enfans qu'ils avaient eus des femmes de l'Asie y restassent, pour éviter le trouble que la pré-

sence de ces étrangers pourrait exciter dans les familles grecques ; mais il se chargea de les faire instruire selon les institutions des Grecs et dans leur tactique ; et lorsqu'ils seront en âge, il s'engage de les ramener lui-même en Macédoine et de les rendre à leurs parens. Telles étaient ses promesses pour l'avenir ; et afin de leur donner au présent le gage le plus certain de sa bienveillance, il voulut que Cratérus, le plus fidèle de ses amis, et qu'il chérissait à l'égal de lui-même, commandât et assurât leur retour : il *leur* dit adieu, et les embrasse, les larmes se confondent.

§. V.

Rappel d'Antipater.

Cratérus doit prendre le gouvernement de la Macédoine, de la Thrace et de la Thessalie, et maintenir la liberté de la Grèce. Polysperchon l'accompagne, et le remplacera en cas d'accident ; Cratérus était d'une santé languissante. Il portait à Antipater l'ordre d'amener, pour remplacer ces vieilles bandes, un pareil nombre de Macédoniens dans la force de l'âge.

Ceux qui cherchent à dévoiler les secrets les plus obscurs de la politique ; ces hommes pour lesquels l'apparence cache toujours des desseins que leur coup-d'œil perfide empoisonne (*a*), répandirent qu'Alexandre, en rappellant Antipater de la Macédoine, avait cédé aux calomnies dont Olympias le chargeait. Mais peut-être que ce rappel, loin d'être injurieux à Antipater, n'était qu'un moyen de lui sauver les suites désagréables d'une irrémédiable rupture. En effet, le roi recevait souvent des lettres dans lesquelles il se plaignait d'une arrogance, d'une aigreur, et d'une indiscrétion choquante dans la veuve de Philippe. Ce fut alors que ce prince laissa échapper ce mot : « Elle me fait payer bien cher un terme de dix mois (*b*) ». Olympias, de son côté, dépeignait Antipater comme un despote énorgueilli de son empire, qui avait déjà perdu la mémoire de l'auteur de sa puissance, et qui affectait le premier rang dans la Macédoine et dans la Grèce. Alexandre de-

(*a*) Cette remarque d'Arrien, trop généralisée, détruirait le mérite de Tacite.

(*b*) On sait que les termes de la grossesse varient depuis sept mois jusqu'à onze.

vait sans doute prêter davantage l'oreille à des discours qui éveillaient naturellement la crainte de voir attaquer sa domination ; cependant il ne lui échappa ni parole ni action qui pût en laisser entrevoir le sentiment.

Il y a ici une lacune dans le texte. (1)

. . . .

Alexandre aperçut dans sa route le champ où paissent les cavales des haras royaux. On l'appelle la prairie de Nysée au rapport d'Hérodote, de-là le nom de Nyséennes donné à ces cavales dont le nombre s'élevait autrefois à cent cinquante mille. Alexandre n'en trouva que le tiers, le reste ayant été volé.

NOTE.

(1) Photius nous donne l'extrait du passage qui manque ici ; il est conçu en ces termes : « Alexandre renvoya les » vétérans en Macédoine, et donna ordre à Antipater de » lui amener les troupes qu'il venait de rassembler. Sur » ces entrefaites, Harpalus prit la fuite, emportant avec » lui les trésors, et Ephestion mourut ». (*Bibl. Colonn.* 214) Nous lisons dans le texte d'Arrien l'ordre donné à Antipater ; ensuite les éditeurs ont marqué une lacune qui se trouve dans tous les manuscrits : elle est à la page 222 de celui de la bibliothèque du Roi, n.° 583, in-4.° Le copiste y a laissé en blanc quinze lignes ; il n'a pas même transcrit quelques mots qui se trouvent dans les imprimés. On s'aperçoit donc aisément qu'il ne manque au douzième chapitre du septième livre, que quelques lignes dans lesquelles on devait trouver des circonstances de l'ordre dont je viens de parler. On lisait ensuite plusieurs événemens qui pouvaient être la matière d'un autre chapitre, dans lequel Arrien racontait sans doute la fuite d'Harpalus, et les moyens qu'Eumènes employa pour se réconcilier avec Ephestion, comme le prouve cette première phrase du treizième chapitre, qui devenait le quatorzième. . . . . . . « Ephestion, frappé » de ce discours, se prêta, malgré lui, à cette réconciliation qu'Eumènes désirait ardemment ».

Photius ne faisant que l'extrait, ou plutôt ne donnant que le sommaire des principaux événemens, a passé sous

silence la réconciliation d'Eumènes avec Ephestion, pour en venir tout de suite à la mort de ce favori. Il supprime encore ce que nous trouvons sur les Amazonnes, morceau qui précède dans toutes les éditions la mort d'Ephestion, et le sujet du treizième chapitre dans celle qu'a donnée Raphélius. S. C. p. 267.

On peut encore remplir cette lacune par ce passage de *Diod.*, *l.* 17, *trad. de Terrasson*, *t.* 5, *p.* 279.

Alexandre fit publier dans l'assemblée générale des Athéniens, au retour des jeux olympiques, une permission générale à tous les exilés ou autres citoyens en fuite, de revenir dans leur patrie, en n'exceptant de ce privilége que les assassins et ceux qui auraient pillé des temples.

Il fit le dénombrement exact des enfans que les Macédoniens avaient eus des captives qu'ils avaient faites dans la Perse. Ces enfans se trouvèrent au nombre d'environ dix mille. Il pourvut, en leur assurant une paie convenable, non-seulement à leur nourriture, mais encore à leur faire donner une éducation d'hommes libres, sous des maîtres capables de les former à tous les exercices des Grecs.

Rassemblant ensuite son armée, il partit de Suse, et traversant le Tygre, il vint camper au milieu d'un certain nombre de villages qu'on appelait les Carres. De-là il arriva en quatre jours de marche à Sitte, d'où il passa ensuite à Sambane. Il demeura sept jours entiers en ce dernier poste pour laisser reposer ses troupes; après quoi, poursuivant sa route, il vint en quatre autres jours à Celones, où réside encore aujourd'hui une colonie de Béotiens, qui, chassée de son pays natal dans le temps de la descente de Xercès en Grèce, a retenu jusqu'à ce jour la mémoire de son origine: car ils ont deux langues, l'une avec laquelle ils commercent avec leurs voisins, et

l'autre, dans laquelle ils conservent encore les lois et les préceptes de leurs premiers aïeux.

S'étant reposé là quelques jours, le roi se remit en marche, et se détourna un peu de son chemin pour satisfaire la curiosité qu'il avait de visiter la Bagistane, très-beau pays, plein d'arbres fruitiers, et de toutes les productions de la nature qui peuvent servir aux besoins et aux plaisirs de l'homme. Il passa de-là dans une province voisine, très-propre à entretenir des haras. On disait qu'on y avait vu autrefois jusqu'à 160,000 poulains; mais dans le temps qu'Alexandre la parcourut, il n'y en avait plus qu'environ 60,000. Diod.

Harpalus, après s'être sauvé d'Athènes, tomba entre les mains de Philoxène de Macédoine. Pausanias (*l.* 2, *p.* 148) rapporte qu'on lui donna la question pour nommer ceux des Athéniens qui s'étaient laissés corrompre par ses présens, et qu'il ne fit aucune mention de Démosthènes. Certes, si cet orateur eût été coupable, Harpalus ne l'aurait pas ménagé devant Philoxène qui en était l'ennemi particulier.

Roll., hist. anc., t. 6, *p.* 649.

SOMMAIRE.

I. Fable des Amazones renvoyées par Alexandre.

II. Mort d'Ephestion; désespoir d'Alexandre.

III. Obsèques magnifiques de ce favori.

IV. Expédition contre les Cosséens.

CHAPITRE IV.

Mort d'Ephestion ; expression de la douleur d'Alexandre.

§. I.

Fable des Amazones renvoyées par Alexandre.

Atropates, satrape de Médie, lui amena cent Amazones équipées en cavaliers, portant la hache au lieu de javelot, et la pelta (*a*) au lieu de bouclier. On raconte qu'elles ont le sein droit plus petit, et qu'elles le découvrent dans les combats. Alexandre les renvoya pour ne point les exposer aux outrages des Macédoniens ou des Barbares, et les chargea d'annoncer à leur reine qu'il naîtrait un enfant d'elle et d'Alexandre. Mais, ni Aristobule, ni Ptolémée, ni aucun historien digne de foi, n'ont transmis ce fait.

(*a*) Pelta. Bouclier Luniforme.

La race des Amazones devait être éteinte depuis long-temps ; avant Alexandre, Xénophon n'en fait point mention, quoiqu'il parle du Phase, de la Colchide et de toute la côte barbare que les Grecs parcoururent après leur départ, et avant leur retour à Trébizonde, aux environs de laquelle ils ne trouvèrent point d' mazones. Non que je veuille révoquer en doute leur existence, attestée par tant d'historiens célèbres. On raconte généralement qu'Hercule marcha contre elles, et rapporta dans la Grèce le ceste (*a*) de leur reine Hippolyte; que les Athéniens, conduits par Thésée, défirent les Amazones qui tentèrent une invasion dans l'Europe. Cimon a décrit ce combat avec autant de soin que celui des Athéniens contre les Perses. Hérodote fait souvent mention de ces femmes, et tous les panégyristes des guerriers morts dans les combats rapportent celui des Amazones. Les femmes qu'Atropates présenta au conquérant étaient sans doute des Barbares exercées à courir à cheval, et montées à la manière des Amazones. (1)

(*a*) La ceinture.

Arrivé à Ecbatane, Alexandre y fit célébrer selon sa coutume, en reconnaissance de ses succès, des sacrifices et les jeux du gymnase et de la lyre : il se livre avec les Hétaires aux débauches de la table.

§. II.

Mort d'Ephestion ; désespoir d'Alexandre. (2)

Cependant Ephestion tombe malade, et le septième jour, au moment où Alexandre considérait les jeux gymniques, on lui annonce que le mal redouble ; il quitta précipitamment les jeux ; Ephestion était mort lorsqu'il arriva. Les historiens varient sur les expressions de la douleur d'Alexandre ; tous s'accordent à la peindre comme extrême. Le tableau qu'ils en ont laissé est tracé d'après les sentimens d'amour ou de haine que chacun d'eux portait au prince ou à son favori. En outrant les expressions de sa douleur sur la perte de l'ami qu'il avait chéri le plus, les uns ont cru élever Alexandre, les autres ont cru le rabaisser en le présentant livré à des excès indignes de lui-même et

d'un roi. Selon les uns, Alexandre éploré serait resté attaché pendant une grande partie du jour au corps de son ami, dont on ne l'aurait arraché qu'avec peine; selon d'autres, il aurait passé sur ce cadavre un jour et une nuit, et il aurait fait mettre en croix le médecin Glaucias, pour avoir administré mal-à-propos un breuvage au malade, ou ne l'avoir pas empêché de s'enivrer. Je puis croire qu'à l'exemple d'Achille, dont il affectait de suivre les traces, Alexandre ait coupé ses cheveux; mais qu'il ait conduit lui-même le char sur lequel reposaient les restes d'Ephestion; mais que dans sa douleur il ait fait détruire le temple d'Esculape à Ecbatane, cela répugne à toute croyance; cela convient mieux à l'impiété de Xercès dont la vengeance jetta des chaînes à l'Hellespont. (3) Il y a plus de vraisemblance dans la réponse suivante. Il marchait vers Babylone, et des députations grecques l'étaient venu trouver. Après avoir accordé la demande de celle d'Epidaure, il leur fit un présent qui devait être appendu dans le temple d'Esculape, en ajoutant : « J'ai pourtant à me plaindre de ce Dieu, qui n'a » point sauvé celui que j'aimais plus que

» moi-même. » Il ordonna de sacrifier à Ephestion comme à un héros. On ajoute qu'il envoya vers l'oracle d'Ammon, à l'effet d'en obtenir les honneurs divins pour Ephestion, ce que Jupiter lui refusa. Tous les historiens s'accordent à dire qu'Alexandre refusa de prendre aucune nourriture pendant trois jours, durant lesquels il demeura plongé dans les pleurs et dans un sombre silence.

§. III.

Obsèques magnifiques d'Ephestion.

On dit qu'il lui fit préparer à Babylone des obsèques dont les dépenses s'élevèrent à dix mille talents, (*a*) et ordonna un deuil général dans toute la Perse. Qu'alors plusieurs des Hétaires consacrèrent leurs armes et leurs personnes sur le tombeau d'Ephestion; et qu'Eumènes, qui avait été son ennemi, en

(*a*) Y eut-il jamais une profusion plus folle et plus outrée? Tout cet or, tout cet argent, c'était le sang des peuples et la subsistance des provinces dont on sacrifiait la ruine et l'épuisement à une vaine ostentation.

B. 656.

ouvrit le premier la proposition pour ne point laisser soupçonner au prince qu'il pouvait se réjouir de la mort du favori.

Le rang de Chiliarque, tenu par Ephestion, ne fut point rempli; la cavalerie des hétaires qu'il commandait conserva son nom et son étendart. La pompe des jeux funèbres remarquables par le luxe des dépenses et des prix, par le concours des spectateurs, surpassa celle de toutes les fêtes données jusqu'à ce jour. En effet, Alexandre y fit paraître jusqu'à trois mille athlètes qui devaient bientôt figurer dans ses propres funérailles.

§. IV.

Expédition contre les Cosséens.

Après un long deuil, consolé par ses amis, Alexandre tente une nouvelle expédition contre les Cosséens, nation belliqueuse et voisine des Uxiens. Ces peuples habitent des montagnes qu'ils fortifient: pressés par une armée redoutable, ils se retirent sur des sommets escarpés, ou se dispersent dans des lieux inaccessibles; et dès que l'ennemi a disparu, ils accourent ravager la campagne.

Alexandre les attaque et les détruit au sein de l'hiver (*a*) et de leurs montagnes ; rien n'est impossible à sa valeur ; accompagné de Ptolémée, qui dirigeait une partie de son expédition, il triomphe des frimats et des lieux. (4)

(*a*) Braver les saisons ; continuer la guerre pendant l'hiver, exerce le soldat, épouvante l'ennemi.

Tit. Liv., *l.* 5, *décad.* 1.

NOTES.

(1) Le nom des auteurs qui avaient adopté cette aventure, où la galanterie, selon eux, avait beaucoup de part, nous a été conservé par Plutarque. Les principaux de ces écrivains étaient Clitarque, Onésicrite, Policrite, Antigènes et Ister. Les plus judicieux, tels qu'Aristobule, Charès, Ptolémée, Anticlide, Philon le Thébain, Philippe Isangèle, Hécatée d'Erétrie, Philippe de Chalcis, et Duris de Samos, la rejetaient comme une fable. Alexandre, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parlait de la proposition que lui avait fait le roi des Scythes de lui donner sa fille en mariage; mais il ne disait rien des Amazones, ni de leur reine. Plutarque ajoute qu'Onésicrite, récitant un jour devant le roi Lysimaque, le quatrième livre de son histoire, où il fait mention de l'aventure de Thalestris, ce prince, en éclatant de rire, s'écria : Où étais-je donc alors?

La vie active et guerrière des femmes Sauromates avait donné lieu à l'idée que les Scythes s'étaient faite sur les Amazones; fiction que les Grecs adoptèrent, et qui plut tellement aux écrivains de cette nation, qu'ils ne manquèrent pas d'en embellir l'histoire de plusieurs de leurs héros. Strabon réfute avec raison le voyage de Thalestris, qu'on prétend être venue des bords du Thermodon jusqu'aux portes Caspiennes, qui en étaient éloignées de plus de six mille stades. Ce géographe regarde en général comme très-fabuleux tout ce qu'on avait débité

sur les Amazones. Ce sentiment doit prévaloir sur celui d'un illustre académicien, qui, adoptant les traditions vagues et incertaines des Indiens du Maragnon et de quelques autres contrées de l'Amérique méridionale, fait ses efforts pour accréditer l'existence des Amazones. Non, les organes faibles et délicats des femmes n'ont dû jamais soutenir les travaux pénibles de la guerre, et les deux sexes, unis par des besoins et des désirs mutuels, n'ont pu se séparer. Le hasard aurait-il interverti jusqu'à ce point l'économie de la nature ?

S. C. p. 128.

(2) Ephestion était depuis son enfance le confident des pensées d'Alexandre, et si les rois peuvent avoir des amis, celui ci l'était sans doute de son maître. Alexandre le savait; un jour qu'on vantait devant lui la tendresse de Cratérus : *Cratérus*, dit-il, *aime le roi*, *mais Ephestion aime Alexandre*. Comme depuis la conquête de l'Inde, le moyen le plus assuré de plaire au héros était de jouer un rôle dans ses orgies licencieuses, à force d'allier ensemble les débauches de l'amour et celles du vin, une fièvre ardente s'alluma dans les veines d'Ephestion, et il périt des suites de son intempérance.

H. H., p. 12.

Les princes, dit Montesquieu, regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fidèles sujets.

Grand. et décad. des Romains, c. 20.

(3) Alexandre, selon quelques auteurs, fit crucifier Glaucias, médecin de ce favori; il conduisit lui-même le char qui portait le corps d'Ephestion; il ordonna de raser le temple d'Esculape qui était à Ecbatane : mais ce Dieu fut-il jamais connu des peuples de l'Orient ? Pour avoir la permission de rendre des honneurs divins à son favori,

il envoya consulter Jupiter Ammon, etc., etc. Arrien rejette toutes ces marques d'une douleur peu décente à un souverain, et dignes d'un barbare. Plutarque et plusieurs autres écrivains ont compilé ces fables sans aucun jugement. Ce philosophe nous assure qu'Alexandre fit abattre tous les créneaux des villes circonvoisines, et couper le poil aux chevaux et aux mulets. Ce dernier signe de deuil n'est cependant point hors de vraisemblance : ce prince imitait en cela les Perses. Les soldats de l'armée de Mardonius tondirent, par le même motif, leurs chevaux et toutes leurs bêtes de charge, à la mort de Masistius. Diodore rapporte qu'Alexandre ordonna aux peuples de l'Asie d'éteindre le feu sacré, ce qui ne se pratiquait qu'au décès des rois de Perse. Cet écrivain ajoute qu'Ephestion mourut des suites de son *intempérance*, à Ecbatane, et non pas à Babylone, comme Justin et Polyen l'ont faussement avancé.

S. C., p. 151.

Plutarque, ordinairement si prévenu en faveur d'Alexandre, a adopté le récit le plus faux et le plus injurieux à sa mémoire. Il prétend que pour se consoler de la mort d'Ephestion, ce prince alla à la chasse des hommes, et détruisit la nation des Cosséens, qu'il massacra sans distinction d'âge ni de sexe. Arrien et Diodore suppriment les détails de cette sanglante expédition.

Id., p. 101.

SOMMAIRE.

I. Députations nombreuses ; celle des Romains révoquée en doute.

II. Héraclide envoyé sur la mer d'Hyrcanie.

III. Oracle sinistre des Chaldéens, suspect à Alexandre.

IV. Prédiction de Pythagore et de Calanus.

V. Alexandre à Babylone : députation grecque ; flotte et préparatifs contre les Arabes.

VI. Ambition d'Alexandre ; rapports sur le golfe Persique et l'Arabie.

CHAPITRE V.

Retour d'Alexandre à Babylone.

§. I.

Députations nombreuses ; celle des Romains révoquée en doute.

Il retourne à Babylone et rencontre des députés de l'Afrique qui venaient féliciter le maître de l'Asie. Il vint des députations de l'Italie, des Brutiens, des Lucaniens et des Etrusques ; il en vint de Carthage, des Ethiopiens, des Scythes d'Europe, des Celtes, des Ibères ; les Macédoniens entendirent les noms de quelques-uns pour la première fois ; tous venaient implorer leur alliance ; on en vit qui les invoquaient comme arbitres dans les différens élevés entre eux. Ce fut alors, pour la première fois, qu'Alexandre se crut véritablement le monarque de l'Univers. (1)

Ariste et Asclépiade ses historiens, rappor-

tent que les Romains même députèrent vers ce prince, et qu'instruit de leurs vertus et de leurs institutions, il augura de leur future grandeur.

J'ai rapporté ce fait qui ne me paraît ni digne ni hors tout-à-fait de croyance. Aucun historien Romain n'en fait mention. Ptolémée et Aristobule, sur lesquels je me règle, n'en parlent point. Il ne convenait point à la République romaine, qui jouissait alors de la plus grande liberté, d'envoyer si loin une députation vers un roi étranger, dont elle n'avait rien à espérer ni à craindre : ajoutez-y sa haine, alors dans toute sa force, contre la tyrannie.

§. II.

Héraclide envoyé sur la mer d'Hyrcanie.

Alexandre envoie en Hyrcanie Héraclide (*a*) et des ouvriers pour y construire, avec les bois dont le pays abonde, des vaisseaux longs, partie fermés, partie à découvert, comme les bâtimens grecs. Il devait

---

(*a*) Fils d'Argée.

reconnaître la mer Caspienne, savoir si elle est réunie au Pont-Euxin, ou si, comme le golfe Persique et la mer Rouge, elle était un épanchement de l'Océan. En effet, on ne connaissait point encore son origine, quoique ses bords fussent habités (2), et qu'elle reçût plusieurs fleuves navigables, parmi lesquels est l'Oxus le plus grand de l'Asie, après ceux de l'Inde, et qui coule par la Bactriane; l'Oxyarte, qui traverse la Scythie; l'Araxe qui arrose l'Arménie, fleuves considérables et auxquels se mêlent une infinité d'autres, dont une partie ont été découverts par Alexandre, et dont l'autre nous est inconnue, et se trouve au-delà chez les Scythes nomades.

§. III.

Oracle sinistre des Chaldéens, suspect à Alexandre.

Alexandre, après avoir passé le Tygre, approchait de Babylone, lorsque les prêtres Chaldéens (*a*) vinrent au-devant de lui, et

(*a*) Chaldéens; c'était ainsi qu'on nommait les prêtres des Babyloniens. Voy. Clément d'Alexandrie (*Stromat*, *l.* 1) qui les appelle des philosophes.

l'avertirent en secret de suspendre sa marche ; que l'oracle de Bélus y marquait son entrée sous des auspices funestes. Il leur répondit par un vers d'Euripide :

Le plus heureux présage est de tout espérer.

Mais les Mages : « Du moins, prince, ne » vous avancez point du côté de l'Occident; » faites faire un détour à votre armée, et » prenez la route de l'Orient. »

La difficulté des chemins l'empêcha de la prendre; la fatalité le poussant ainsi dans la voie qui devait lui être funeste. Et peut être fut-il heureux d'expirer au sein de la grandeur et des regrets universels, avant que d'éprouver quelques-uns de ces revers attachés à l'humanité. C'est ce qui fesait dire par Solon à Crésus : « Attendons la mort pour » prononcer sur le bonheur de l'homme. »

La mort d'Ephestion fut un des coups les plus sensibles pour Alexandre ; il aurait mieux aimé sans doute le précéder dans la tombe, que de lui survivre : et c'est ainsi qu'Achille aurait préféré mourir avant Patrocle à la triste consolation de le venger.

Alexandre soupçonnait que les Chaldéens,

par

par cet oracle qui l'éloignait de Babylone, cherchaient moins à le servir qu'eux-mêmes. En effet, le temple de Bélus, élevé au milieu de la ville, remarquable par sa grandeur et sa construction que formaient des briques cimentées avec du bitume, ayant été détruit, ainsi que beaucoup d'autres temples, par la fureur de Xercès à son retour de la Grèce, Alexandre avait formé le projet de le relever sur ses ruines, avec plus de grandeur. Les Babyloniens avaient reçu l'ordre d'en nettoyer l'aire. L'ouvrage languit dans l'absence du conquérant; il résolut d'employer à ce travail toute son armée. Les rois d'Assyrie avaient assigné au service du temple de Bélus des terrains et des sommes considérables. Ces revenus, n'ayant plus leur primitive destination, passaient aux Chaldéens qui devaient en perdre la plus grande partie par la restauration du temple. Ce motif parut au prince celui de leur démarche. (3)

Au rapport d'Aristobule, Alexandre, cédant à leurs observations, voulut tourner la ville, et campa le premier jour sur les bords de l'Euphrate. Le lendemain, comme il se dirigeait du couchant vers l'orient, il fut arrêté de ce côté par des marécages pro-

fonds qui ne lui permirent point de passer outre; et, moitié de gré, moitié de force, il ne satisfit point aux Dieux.

§. IV.

Prédictions de Pithagore et de Calanus.

Aristobule raconte un autre prodige. Apollodore d'Amphipolis, un des Hétaires stratége de l'armée laissée près de Mazée satrape de Babylone, voyant la *sévérité* que le roi développait, à son retour des Indes, à l'égard de tous ceux qu'il avait mis en place, écrivit à son frère Pithagore, l'un de ces devins qui jugent de l'avenir par l'inspection des entrailles des animaux, et le consulta pour lui-même. Pithagore lui répondit qu'il fallait l'instruire du nom de ceux qu'il redoutait. C'était Alexandre et Ephestion. Pithagore consulta d'abord les entrailles sur le sort d'Ephestion, et comme il manquait un des lobes du foie, il répondit qu'il n'y avait rien à craindre d'Ephestion, menacé d'une mort prochaine. Cette lettre arriva, de Babylone à Ecbatane, la veille même de la mort d'Ephestion. Le devin

consulta ensuite les victimes sur le sort d'Alexandre ; elles offrent les mêmes indications, il fait la même réponse.

Apollodore, pour faire preuve de zèle envers Alexandre, lui découvrit le danger qui le menaçait. Le roi lui en sut gré, et, arrivé à Babylone, il interrogea Pithagore sur la nature du présage que celui-ci lui révéla. Loin de se fâcher contre Pithagore, le prince lui sut un gré marqué de lui avoir confié naïvement ces détails.

Aristobule annonce les tenir du devin même. Pithagore fit dans la suite, sur les mêmes signes, la même prédiction à Perdiccas et à Antigonus ; au premier, lorsqu'il fesait la guerre à Ptolémée ; au second, avant la bataille d'Ipsus contre Seleucus et Lysimaque : l'effet suivit la prédiction.

On rapporte aussi que le philosophe Calanus, au moment où il s'approchait du bucher, embrassa tous les Hétaires, et s'arrêta vers Alexandre en lui disant : « Nous nous » reverrons à Babylone, et c'est-là que je » t'embrasserai. » On fit alors peu d'attention à ces paroles, que l'on releva après la mort d'Alexandre. (4)

§. VI.

Ambition d'Alexandre ; rapport sur le golfe Persique.

Comme on lui racontait que les Arabes n'adoraient que deux divinités, Uranus et Dionysus (*a*); Uranus qui embrasse les astres et le soleil, auteur de tous les bienfaits de la nature envers l'homme, et Dionysus vainqueur des Indes. « Je puis être, dit-*il*, le » troisième objet de leur culte, puisque mes » exploits ne sont pas inférieurs à ceux de » Dionysus. » Du reste il contait, après la victoire, laisser aux Arabes leurs lois, comme à ceux de l'Inde. Il était d'ailleurs *attiré* par les richesses d'un pays où l'on recueille la casse dans les marais, la myrrhe et l'encens sur les arbres, le cinamomum sur des arbustes, et le nard dans les prairies où il croît spontanément.

Ses côtes maritimes n'ont pas moins d'étendue que celles des Indes ; elles offrent des ports et des rades faciles, des villes bien

(*a*) Voy. Dupuis, religion des Arabes. tom. 1, p. 16, 26, 206, etc.

situées et opulentes; plus loin sont des îles. Deux sont remarquables à l'embouchure de l'Euphrate ; la plus petite en est eloignée de cent vingt stades (*a*). Au centre, s'élève un temple d'Artémis (6) entouré de bois touffus qui servent de retraite aux habitans, aux cerfs et aux biches consacrées qui paissent en liberté, et qu'on réserve pour les sacrifices. Selon Aristobule, Alexandre donna à cette île le nom d'Icare, qui appartient à une île de la mer Egée, où le fils de Dédale tomba lorsque le Soleil, dont il eut l'imprudence de s'approcher, eut fondu la cire de ses ailes: insigne témérité qui lui avait fait négliger l'avis paternel de ne pas s'éloigner de la terre pour affecter un vol ambitieux. Il faut un jour et une nuit de navigation favorable pour parvenir de l'embouchure de l'Euphrate à l'autre île. On l'appelle Tylus : elle est considérable, moins boisée, moins aride ; elle est plus propre à la culture.

Tel fut le rapport d'Archais qui, envoyé

(*a*) Cette île devrait être une de celles situées à la baie du Grane ; mais la position que lui assigne Arrien, ne correspond en aucune manière avec la leur. En effet, cent vingt stades d'Arrien ne font que sept milles et demi, tandis que la distance réelle est de près de trente.

B. p. 549.

avec un triacontère pour reconnaître la côte, ne passa point Tylus. Androstène, succédant à ses recherches, sur un autre bâtiment, tourna une partie de la côte; mais celui qui s'avança le plus loin, fut le pilote Hiéron de Soles, également envoyé pour reconnaître toute la péninsule. Il devait revenir par la mer Rouge jusqu'à Héroopolis; il n'osa cependant aller jusque-là, quoiqu'il eût reconnu la plus grande partie des côtes de l'Arabie (*a*). De retour, il annonce au prince que leur *étendue* est immense, presque égale à celle de l'Inde, et que la pointe de cette péninsule s'avance au loin dans la mer: ce que Néarque avait déjà découvert avant d'entrer dans le golfe Persique, il avait même été sur le point d'y aborder selon l'avis d'Onésicrite; mais il crut devoir se hâter de revenir rendre compte à Alexandre de sa navigation, dont l'objet n'avait pas été de naviguer dans la grande mer, mais de reconnaître la côte et les habitans, les ports, les eaux, les productions et la nature du sol, les mœurs et les institutions des peuples. Cette prudence sauva la flotte qui n'aurait pu s'approvisionner dans les déserts de l'Arabie: la même considération arrêta Hiéron.

NOTES.

(1) Quand le tour des députés de Corinthe fut arrivé, ceux-ci prièrent seulement Alexandre d'agréer parmi eux le droit de cité. Le vainqueur de Darius et de l'Inde sourit d'abord de dédain, quand on lui proposa d'ajouter à ses titres celui de citoyen de Corinthe; mais quand il eut appris que ce privilége, jusqu'à ce moment, n'avait encore été accordé qu'à Hercule, il l'accepta pour ne point déplaire, disait-il, au demi-Dieu, qu'il disait issu comme lui du sang de Jupiter.

H. H., p. 22.

Mais, s'écrie Sénèque (*De Benef.*, *l.* 1, *c.* 13) en quoi ce jeune insensé, à qui son heureuse témérité tenait lieu de courage, ressemblait-il à Hercule? Celui-ci, sans aucune vue d'intérêt pour lui-même, parcourut le monde en fesant du bien à tous les peuples chez qui il passait, et purgeant l'univers des voleurs qui l'infestaient. Au contraire, Alexandre, appelé justement le brigand des nations, mit sa gloire à porter par-tout la désolation, et à se rendre la terreur de tous les mortels.

Roll., *hist. anc.*, *t.* 6, *p.* 651.

(2) Il semble extraordinaire qu'au siècle d'Alexandre on doutât encore si cette mer n'était qu'un vaste lac, ou si elle communiquait avec l'Océan septentrional; mais les renseignemens donnés par Hérodote n'avaient pas été suffisans, à ce qu'il paraît, pour convaincre les Grecs de

la véritable nature de cette mer. Le doute seul était assez déterminant pour Alexandre : d'ailleurs, le désir d'avoir une parfaite connaissance de son empire, et de la situation des peuples dont le territoire y confinait, avait toujours été un motif pour qu'il tentât les entreprises les plus hardies. B. p. 534.

(3) Si Alexandre avait paru ajouter foi à ces prédictions, il aurait démenti sa divinité. Ce prince avait l'ambition de passer pour immortel, s'embarrassant fort peu que sa mort découvrît l'imposture, qui n'en aurait pas moins favorisé, pendant sa vie, ses vastes projets. Il connut aisément de quelle utilité il serait pour lui, que les nations de la Grèce et de l'Orient pussent imaginer qu'il était un homme d'une trempe céleste. Quinte-Curce, *dans le* discours qu'il fait prononcer à Alexandre contre Hermolaüs, développe très-bien les motifs de la conduite de ce prince. . . . . . « Jupiter, dit-il, m'a offert le nom de » son fils ; l'acceptation de cette qualité n'est point con- » traire à nos intérêts. Plût au ciel que les Indiens me » crussent un Dieu ! La renommée détermine souvent le » succès de la guerre ». S. C., p. 156.

(4) Les prédictions de Calanus, du devin Pithagore, et des Chaldéens, et cette foule de présages qui annoncèrent la mort du conquérant de l'Asie, ont été présentées avec des couleurs tristes et sombres par ses historiens, pour rendre, selon la pensée de Plutarque, très-pathétiques les derniers momens du maître du monde, et finir sa vie par un coup de théâtre capable de produire tout-à-la-fois la terreur et la pitié : sentimens plus propres à la tragédie qu'à l'histoire, comme le remarque Polybe qui fait, à l'occasion de la mort d'Agatocle, des observations judicieuses sur les historiens qui la rapportent. Ces

observations peuvent s'appliquer naturellement aux écrivains de la vie d'Alexandre.

Les sinistres présages qui devancèrent la mort du vainqueur de l'Orient, n'ont point été inventés par les historiens de ce prince; Plutarque n'a pas raison de croire qu'ils en furent les auteurs. Ces bruits, accrédités dans la suite par la superstition, avaient été répandus par les gouverneurs des provinces conquises. Frappés des punitions qu'Alexandre avait fait subir à ceux qui avaient éloigné leur maître de la capitale de son empire, où il aurait joui d'un loisir qui aurait pu leur être funeste. C'est pour cela qu'Apollodore d'Amphipolis, commandant de Babylone, gagna son frère, le devin Pithagore, lequel découvrit alors dans les entrailles des victimes, les marques sinistres qui défendaient l'entrée de cette ville au monarque macédonien. *Id.*, p. 154.

(5) Tout immenses que puissent paraître de tels préparatifs, ils ne l'étaient pas trop, comparés avec les projets d'Alexandre. Ce prince avait conçu l'idée de conquérir l'Arabie, et d'établir des colonies sur les deux rives du golfe Persique. Peut-être la conquête des Arabes n'eût-elle pas été plus durable que les résultats de toutes les autres entreprises formées contre cette singulière nation. Mais une flotte sur l'Euphrate en été, pendant que les eaux du fleuve sont fortes, et une autre sur le golfe, aurait vraisemblablement produit l'effet de réprimer les pirateries, et d'arrêter les incursions des tribus accoutumées à vivre de pillage. Ces peuples n'ont jamais été redoutables en pleine campagne, si ce n'est durant la courte période où le fanatisme leur suggéra les moyens d'agir de concert.

Un pays immense, sans villes, sans propriétés, sans culture; des déserts où l'on ne trouve point d'eau; un

ennemi fuyant sans cesse, mais menaçant tout-à-la-fois; voilà les obstacles qui rendent impossible la conquête de l'Arabie. Mais, ainsi que je viens de le dire, les armées d'Arabes ne sont point redoutables en pleine campagne : les haines qui divisent leurs tribus, toutes indépendantes de leur nature et par leurs habitudes, empêchent qu'elles ne puissent se coaliser entre elles. En un mot, ni dans les siècles passés, ni dans les temps modernes, ces peuples ne sont parvenus à trouver un point de réunion suffisant pour mettre les membres d'un corps aussi nombreux en état d'agir de concert, si j'en excepte toutefois l'époque des fureurs du mahométisme, et les trois ou quatre premiers siècles après la propagation de cette doctrine. Tout faible que soit le gouvernement turc, les pachas de Bagdad, de Basra, d'Alep, etc., quand ils ont *l'inclination* guerrière, ne balancent pas à aller chercher les Arabes en campagne ; ou bien, lorsque ce sont d'habiles politiques, ils ne manquent jamais de brouiller une tribu avec une autre tribu, une famille avec une autre famille. Le célèbre Ahmed, pacha de Bagdad, employa la force des armes, l'argent, la trahison, suivant qu'il convenait mieux à ses intérêts, et devint le maître de tous les Arabes du voisinage de son gouvernement. Quand à la question de savoir si l'Yémen, qui a tout ensemble des villes et de la culture, est à l'abri d'une conquête, c'est encore un problème. Le succès couronna l'entreprise des Abyssiniens ; Alius Gallus fut repoussé. B. p. 536.

(6) L'erreur dans laquelle sont continuellement tombés les historiens grecs, en associant les divinités de leur pays aux superstitions des peuples de l'Asie, se remarque aussi fréquemment dans Arrien que dans Hérodote et dans Xénophon. Nous devons supposer qu'Archias trouva établis, parmi les habitans de l'île dont il est ici question,

des usages religieux, semblables à ceux par lesquels la Diane des Grecs était honorée, et qu'il adapta à la divinité le nom de cette déesse, au lieu de rechercher dans la Mythologie des Arabes ou des Perses, l'origine de ce culte. C'est ainsi que César (l. 6, c. 17) donne aux Celtes un Mercure, un Mars, connus aujourd'hui pour être Woden et Thor.

Id. 548.

SOMMAIRE.

I. Particularités sur l'Euphrate et le Pallacope.

II. Digue projettée par Alexandre; navigation sur le Pallacope; fondation d'une nouvelle ville.

III. Retour à Babylone; couronne et diadême emportés aux vents.

IV. Députations grecques; mélange des Perses et des Macédoniens; jeux nautiques.

CHAPITRE VI.

Navigation sur le Pallacope.

§. I.

Particularités sur l'Euphrate et le Pallacope.

TANDIS que l'on prépare les trirèmes, que l'on creuse le port de Babylone, Alexandre descend vers un bras de l'Euphrate, appelé le canal de Pallacope, éloigné de la ville de huit cent stades.

L'Euphrate qui prend sa source dans les montagnes d'Arménie, fleuve peu considérable, et renfermé pendant l'hiver dans son lit, s'enfle au commencement du printemps, et sur-tout vers le solstice d'été ; grossi par la fonte des neiges qui s'écoulent des montagnes, il se répand alors au-dessus de ses bords, et inonderait le pays s'il ne trouvait le canal de Pallacope, par lequel, après s'être dégorgé dans les marais qui s'étendent

jusqu'aux frontières de l'Arabie, il s'écoule sous terre et se perd insensiblement dans la mer ; mais la fonte des neiges passées, vers le coucher des pléïades, l'Euphrate rentre dans son lit ; et quoiqu'il soit réduit à peu d'eau, la plus grande partie s'épanche dans le canal, et laisse dans l'aridité les campagnes de l'Assyrie, à moins que l'on ne ferme l'extrémité du canal pour faire régorger les eaux.

§. II.

Digue projettée par Alexandre ; navigation sur le Pallacope ; fondation d'une nouvelle ville.

Le satrape employait pendant trois mois plus de dix mille Assyriens à ce travail en partie infructueux, parce que la terre étant légère et sans consistance, est trop facilement délayée par les eaux. Alexandre, instruit de ces détails, résolut une entreprise utile pour l'Assyrie, en opposant sur ce canal une digue plus solide aux eaux de l'Euphrate. On fouille à trente stades de-là, on découvre une terre solide qui, revêtissant

revêtissant le canal, doit en hiver contenir les eaux du fleuve dans leur lit, sans empêcher leur débordement au printemps.

Alexandre descend le canal, navigue sur le lac où il se décharge, et touche aux frontières des Arabes. Là, trouvant un lieu favorable, il bâtit une ville qu'il entoure de murailles, et la peuple d'une colonie de Grecs stipendiaires et volontaires que l'âge ou les blessures rendent inhabiles aux combats (1).

§. III.

Retour à Babylone; couronne et diadême emportés au vent.

Alexandre traitant alors de frivole l'oracle des Chaldéens, puisqu'il était sorti de Babylone sans encombre, remonta par les marais ayant la ville à sa gauche. Il fait remettre dans sa route une partie égarée de la flotte loin de son chef. On raconte le trait suivant:

Les tombeaux des rois d'Assyrie s'élèvent au milieu des étangs; au moment où Alexandre gouvernait lui-même la trirème qu'il montait, un vent violent, venant à s'élever, emporta sa couronne et son diadême; l'une

tomba dans l'eau; l'autre, enlevé par le vent, fut retenu par un des roseaux qui croissent autour de ces tombeaux. On en conçut un présage sinistre, sur-tout en voyant que le matelot qui s'était jeté à la nage le mit sur sa tête pour ne point le mouiller (*a*).

Tous les historiens rapportent qu'il reçut en récompense un talent, mais qu'ensuite Alexandre le fit mourir sur l'avis des Chaldéens, qui lui dirent qu'une tête qui avait porté son diadême devait être abattue.

Aristobule, ne parlant point de la récompense, raconte que l'infortuné fut battu de verges (*b*); c'était un matelot Phénicien.

(*a*) La superstition des présages fut, dans tous les temps, une maladie épidémique chez les Grecs, et s'étendit presque avec le même empire sur les hommes d'État, comme sur les particuliers, sur les philosophes comme sur les gens peu instruits. Xénophon, philosophe et grand capitaine, consultait les entrailles des victimes, non point en public, pour se conformer sagement aux usages reçus, mais seul, afin de savoir la manière dont il devait se conduire. Et Plutarque, le judicieux Plutarque, ne paraît-il pas en cent occasions aussi crédule qu'une vieille femme?

Les Grecs n'ont été autrefois si superstitieux que parce qu'ils n'ont jamais été bons physiciens.

Larcher sur Hérod. 1, *p.* 245.

(*b*) Ces mœurs sont celles du despotisme oriental,

Plusieurs attribuent le trait à Seleucus, auquel il présagea sa grandeur future et la mort d'Alexandre : Seleucus, de tous ceux qui lui succédèrent, fut celui qui dans le plus haut rang s'en montra le plus digne.

§. IV.

Recrues : députations Grecques ; mélange des Perses et des Macédoniens ; jeux nautiques.

De retour à Babylone, Alexandre trouva vingt mille soldats Persans que lui amenait Peucestas, avec un renfort de Cosséens et de Tapuriens, les plus belliqueux des peuples voisins de la Perse. Philoxène et Ménandre arrivèrent chacun à la tête d'une armée, l'un de la Carie, l'autre de la Lydie. Ménidas vint à la tête de sa cavalerie. On vit des députations de la Grèce apporter au con-

---

Ainsi on lit dans l'histoire du bas empire, qu'un cerf ayant pris avec son bois, l'Empereur Basile par la ceinture, quelqu'un de sa suite tira son épée, coupa la ceinture et le délivra.

Le despote fit trancher la tête à son bienfaiteur parce qu'il avait, disait-il, tiré l'épée contre son prince.

Hist. de Nicephore, patriarc. de Constantinop.

quérant des couronnes d'or : ils lui rendaient des honneurs divins, et il allait mourir.

Après avoir loué Peucestas de la modération et de la sagesse de son administration, et les Perses de leur zèle et de leur soumission envers leur satrape, il incorpora ces derniers aux phalanges macédoniennes. Chaque file est composée de douze Persans et de quatre officiers macédoniens ; le décadarque (*a*), le premier d'entre eux, le dimoïrite, et deux décastatères officiers inférieurs, ils reçoivent une paie *plus forte* que les autres ; le décastatère est moins payé que le dimoïrite. Les Persans portent des flèches et des javelots (*b*), les Macédoniens sont couverts de l'armure grecque.

Alexandre continue d'exercer sa flotte ; les trirèmes et les quadrirèmes se disputent avec chaleur les prix proposés ; les vainqueurs reçoivent des couronnes.

(*a*) Le décadarque, qui commande une file de dix hommes ; le dimoïrite, qui a double paie ; le décastatère, qui reçoit dix statères. (Le statère valait quatre dragmes, la dragme quatre-vingt-dix centimes, ou dix-huit sous) ; leur ordre correspondait à celui de chef de file, de demi-file, de serre-file et d'appointé.

(*b*) Traits que retenait une courroie.

NOTE.

---

(1) Le voyage de Pallacope a bien des difficultés pour nous ; mais elles sont telles que, d'une part, les recherches de Danville; de l'autre, les observations faites sur le lieu même, par Niébuhr, nous offrent le moyen de les résoudre.

Dans le voisinage de Babylone il existe encore des restes de deux lacs, beaucoup plus célèbres par les noms d'Ali et de son fils Hosein, que par aucune dénomination qui leur soit particulière. Le lac supérieur est placé à-peu-près sur la ligne parallèle de Babylone, et à son extrémité septentrionale subsiste toujours la ville de Kerbelai, qui renferme Meschid-Hosein, ou le tombeau de Hosein, petit-fils de Mahomet. De l'extrémité méridionale de ce lac à la pointe septentrionale de l'autre, désigné aussi sous le nom de Bahr-Nedsjef, la distance est d'environ vingt-cinq milles, et Meschid-Ali est un peu à l'Est. Kasa, où fut massacré Ali, n'est guère qu'à six milles de Meschid-Ali, dans la direction Sud-Est entre le Bahr-Nedsjef et l'Euphrate : mais cette dernière ville est totalement ruinée aujourd'hui, et sans habitans.

C'est dans le lac inférieur que les eaux de l'Euphrate étaient détournées par le moyen du canal ouvert à Pallacope, dans la saison du débordement de ce fleuve. Le soin d'ouvrir ou de fermer ce canal, était confié au satrape de Babylone, et entrait dans les devoirs de sa charge. Dans un pays comme celui qui borde l'Euphrate des deux côtés, où le terrain, qui ne peut être arrosé par les eaux de ce fleuve, reste entièrement désert, mais où

toutes les parties du sol que les eaux couvrent et abandonnent dans la saison convenable, deviennent extrêmement fertiles, un emploi de cette nature dut avoir la plus grande importance.

Tant que Babylone fut la capitale de l'Orient, l'administration des eaux assura la prospérité de tous les districts voisins de cette ville : mais lorsque les conquérans Persans s'établirent de l'autre côté du Tygre, à Ecbatane, à Suse ou à Persépolis, cette administration cessa d'être un objet d'attention de la part du gouvernement. La Mésopotamie, la Chaldée et la capitale se ressentirent toutes en même temps de sa négligence et déchurent sensiblement.

La dynastie Parthe, dans des vues purement politiques, encouragea l'agrandissement d'un désert entre ses frontières et celles des Romains ; et vers l'époque des dernières révolutions du pouvoir, le despotisme et l'insouciance ont achevé l'ouvrage commencé par la politique. Par-tout il arriva, dans tous les siècles comme sous les gouvernemens, que le mal ne fut pas universel. A la vérité les grands canaux manquèrent ; mais une distribution partielle des eaux a été perpétuellement conservée ; et même, sous la domination oppressive et destructrice des turcs, elle est encore aujourd'hui, comparativement parlant, un objet de quelqu'importance.

Si Alexandre, à cette époque, destinait Babylone à devenir par la suite la capitale de son empire, (et dans le fait, c'est à Babylone que les souverains de l'Orient auraient toujours dû fixer le siége du leur, s'ils n'avaient pas mieux aimé reculer leurs frontières d'Europe que de les conserver), son premier soin devait être de rendre au pays environnant tout l'éclat et tout le bonheur dont il avait joui sous la monarchie babylonienne. C'est le résultat auquel Alexandre projetta d'atteindre, en tirans

un parti utile du superflu des eaux de l'Euphrate, en les retenant avec prévoyance dans une saison pour les dispenser dans une autre ; enfin en réparant, l'été, par leur abondance, la privation qu'on aurait éprouvée durant l'hiver.

Des vues aussi sage déterminèrent, selon toute probabilité, l'expédition de ce prince au Pallacope, canal qui débouchait dans un lac ou marais, situé sur le côté Arabique du fleuve à cinquante milles au-dessous de Babylone. Ce lac est le Bahr-Nedsjef de Niebuhr, le Rahemah de Danville. Il est à sec aujourd'hui, ou du moins il l'est entièrement pendant l'hiver : car Niebuhr paraît presque en avoir traversé le centre ; et ce voyageur ne trouva rien qui ressemblât à un lac, quoiqu'il ait remarqué plusieurs canaux naturels et artificiels totalement abandonnés aujourd'hui. S'il arrive jamais que les eaux, dans leur crue, remplissent ces canaux, ce n'est pas à la prévoyante attention du gouvernement qu'il faut attribuer cet heureux accident, mais bien à la nature même du pays dont le niveau est bas et la surface plate et unie, comme aussi à quelques restes de l'industrie, de la politique et de la sagesse qui distinguèrent les habitans dans les siècles passés.

Niebuhr pense qu'il y avait un canal qui descendait de Hit, au-dessus de Babylone, dans une direction parallèle au cours de l'Euphrate, et qui traversait le désert dans toute sa longueur, jusqu'à ce qu'il déboucha au Khore-Abdillah dans le golfe Persique. Quoique nous manquions de preuves pour assurer que ce canal est le même, continué dans toute son étendue, toujours semble-t-il à-peu-près impossible de suivre la marche des armées et la route des voyageurs, dans quelqu'âge que ce soit, sans trouver des raisons pour confirmer une telle idée.

D'après un simple coup-d'œil jeté sur les deux lacs, à

Meschid-Hosein et à Meschid-Ali, nous sommes bien fondés à présumer qu'il y avait anciennement une communication entre eux, et depuis Meschid-Ali ou Bahr-Nedsjef jusqu'à la mer, l'existence du canal est incontestable. Une preuve que j'en puis donner, parmi plusieurs autres, c'est qu'aucun voyageur ne passe le grand désert entre Basra et Alep, sans rencontrer des restes de villes ou de bâtimens, en un mot des vestiges d'anciennes habitations.

Il paraît difficile à croire que ce soient là des restes des Arabes; car le pays n'est pas celui où les Arabes vivent rassemblés dans des villes. Selon toute probabilité, ils viennent des Chaldéens, des Syriens, des peuples de la Mésopotamie, pour lesquels l'eau dut être un principal moyen d'existence, et qui tous n'ont fini que depuis le temps où l'Euphrate a cessé de leur apporter les eaux bienfaisantes avec le secours desquelles ils fertilisaient le désert.

Quelle époque devons-nous fixer comme celle où les deux lacs commencèrent à manquer d'eau? C'est ce qui est fort incertain. Je n'ai pas trouvé non plus les moyens de reconnaître s'ils sont entièrement à sec en été. Quoiqu'il en soit, il y a toujours un aqueduc qui conduit l'eau à Kerbelai: et Danville marque deux canaux qui courent se jeter dans le Bahr-Nedsjef, un à chaque extrémité. Il considère le plus bas des deux comme étant le Pallacope; et la distance de cinquante milles de Babylone correspond mieux avec la position de ce canal, qu'avec celle de l'autre qu'il appelle Nilus, et qu'il fait arriver dans le lac à l'angle septentrional. Mais nous avons une autorité respectable, sur la garantie de laquelle on peut regarder comme certain, que la situation du plus haut des deux lacs s'accorde mieux avec les circonstances de la navigation; car il est évident qu'Alexandre ne revint

pas du lac par le même canal à travers lequel il était entré. Arrien dit que, dans son retour, ce prince dirigea lui-même son vaisseau ayant Babylone *à sa gauche*. Cela ne peut être vrai, si Alexandre entra au milieu et gouverna au Nord. Mais si nous supposons qu'il entra au Nord pour gouverner au Midi, et sortir ensuite à l'extrémité plus basse, cette navigation le conduira très-près des marais de Lemloon, dans lesquels Niebuhr présume qu'il s'égara, et où toutes les particularités relatives à sa situation trouvent naturellement leur place.

Mais l'objet immédiat de l'expédition était une reconnaissance du canal même. Ouvrage des rois de Babylone; du moins à ce qu'il y a lieu de croire, les souverains de Perse l'avaient tout-à-fait négligé après la conquête. On avait creusé ce canal dans une partie de la rive où le sol était mou, vaseux et cédait facilement. L'embarras augmentait donc, lorsqu'arrivait la saison de fermer le canal; le satrape de Babylone, que ce soin concernait comme faisant partie des devoirs de sa charge, employait trente mille hommes pendant trois mois consécutifs avant que le cours du fleuve pût être rétabli, et l'embouchure du canal mise à l'abri de tout événement.

En mesurant le terrain, on reconnut qu'à la distance de deux milles plus bas, la rive était plus ferme et le sol un fond de roc. En fesant ouverture en cet endroit, et en conduisant de ce point un canal jusque dans le premier, il paraissait facile d'arrêter désormais le débordement des eaux, lorsque cette précaution deviendrait nécessaire, attendu que la solidité de la levée empêcherait les ravages de l'inondation dans le premier cas, et servirait de fondement pour les ouvrages qui devaient être exécutés après que le temps de la crue des eaux du fleuve serait passé.

Alexandre donna sur les lieux toutes les directions nécessaires pour la confection des travaux ; il entra ensuite dans le canal, gouvernant lui-même la galère qu'il montait, et il continua de visiter ainsi toute l'étendue du lac. Il ordonna la construction d'une ville sur la rive arabique.

Rien ne laisse présumer qu'Alexandre soit sorti du lac, pour revenir par le même passage qu'il était entré : et cela n'est pas possible non plus, si, comme l'assure Arrien, Alexandre fit voile ayant Babylone à sa gauche. Au contraire, si nous préférons nous ranger à l'opinion de Niebuhr, et conduire ce prince jusque dans les marais de Lemloon, il s'était alors écarté de sa route, et avait Babylone à sa gauche. Ces marais continuent d'être fort difficilement navigables et semés d'îles, lesquelles sont toujours dépositaires de plusieurs tombeaux.

En hiver, au rapport de Niebuhr, il y a un nombre infini de divers canaux très-étroits, où les chaloupes même de Basra trouvent à peine de l'eau; et dans l'été, le cours du fleuve est tellement irrégulier, que les hommes occupés de hèler les vaisseaux, ont plus souvent le pied dans l'eau que sur la rive. Toutes ces circonstances correspondent aux obstacles qu'Alexandre eut à surmonter; et je présume, si l'on veut me permettre une semblable conjecture, que ce prince était alors égaré dans sa navigation, et qu'il descendit le fleuve jusqu'à ce que des pilotes du pays l'eussent ramené dans le canal ou passage qu'il devait suivre, et reconduit ainsi vers Babylone.

La situation du Pallacope est peut être toujours susceptible de découverte. En effet, aucun navigateur ou écrivain, du moins parmi ceux que j'ai consultés, n'indique les rives de l'Euphrate comme composées d'un sol pierreux ou d'un fond de roc. Si donc un fond de cette nature venait à se rencontrer quelque part, ce serait toujours une circonstance assez singulière pour fixer

l'attention de nos voyageurs de l'Inde, dont quelques-uns montent tous les ans de Basra à Hilleh et à Bagdad : l'étendue de pays où ils auraient à porter leurs observations, ne pourrait guère excéder vingt à trente milles, et se trouverait nécessairement sur leur gauche, attendu qu'ils montent entre Rumahieh et Asca.

B. p. 538.

SOMMAIRE.

I. Oracle d'Ammon sur les honneurs à rendre à la mémoire d'Ephestion.

II. Alexandre lui fait ériger des temples en Egypte.

III. L'inconnu sur le trône.

IV. Dernier festin d'Alexandre.

V. Journal de sa maladie; tristesse de l'armée.

VI. Sérapis consulté sur l'état d'Alexandre; mort de ce prince.

VII. Variante des récits de cet événement.

VIII. Portrait et caractère d'Alexandre.

IX. Vices palliés ou excusés par Arrien.

X. Jugement que l'on doit en porter selon son historien qui se dit inspiré par les Dieux.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Honneurs divins rendus à Ephestion; mort et panégyrique d'Alexandre.

§. I.

Oracle d'Ammon sur les honneurs à rendre à la mémoire d'Ephestion.

La députation envoyée au temple d'Ammon, pour consulter l'oracle sur les honneurs à décerner au favori, rapporte la réponse du Dieu; qu'Ephestion doit être honoré comme un héros : plein de joie, Alexandre obéit à l'oracle (1).

§. II.

Alexandre fait ériger des temples à Ephestion en Egypte.

Il écrit alors à Cléomène, administrateur coupable qui accablait l'Egypte de vexations,

une lettre que je ne saurais approuver, en pardonnant même l'excès où l'entraîna son amitié pour Ephestion. Il ordonnait d'ériger deux temples au favori (*a*), l'un dans Alexandrie, et l'autre dans l'île du Phare où s'élève cette tour, l'une des merveilles du monde; de consacrer ces monumens sous le nom d'Ephestion, d'apposer même ce nom à toutes les transactions particulières.

Si on peut le blâmer d'avoir porté dans tout ceci de l'exagération, que dire de cette lettre. « Si je trouve, à mon arrivée, ces temples éle- » vés dans l'Egypte, non-seulement je te » pardonnerai tous les méfaits passés, mais » encore tous ceux à venir. » Paroles indignes d'un grand roi, et d'être adressées à un scélérat dont l'administration s'étendait sur un grand pays.

§. III.

L'inconnu sur le trône.

La mort d'Alexandre était prochaine; un nouveau prodige, rapporté par Aristobule, l'annonça.

(*a*) Ainsi Adrien divinisa le Mignon Antinous.

Après avoir distribué dans les corps de son armée les troupes amenées par Peucestas, Philoxène et Ménandre, se sentant pressé de la soif, Alexandre descendit de son trône. Les Hétaires, qui occupaient à l'entour des lits aux pieds d'argent, s'étaient levés pour le suivre. Un inconnu, échappé aux fers, traverse les rangs des eunuques, et voyant le trône vide, s'y place. Les eunuques n'osent l'en chasser, une loi de la Perse le défend; ils déchirent leurs vêtemens, frappent leur visage et leur poitrine, et n'augurent que malheurs.

Alexandre à cette nouvelle donne ordre de le mettre à la question, et d'en tirer l'aveu du complot, s'il en existe un : on ne put en obtenir autre chose, sinon qu'une fantaisie imprudente l'avait poussé à cette action. Les devins conçurent de cette réponse un présage encore plus sinistre.

§. IV.

Dernier festin d'Alexandre (2).

Peu de jours après, le prince pour remercier les Dieux de ses succès, fit les sacri-

fices accoutumés. On distribua des victimes à l'armée, et du vin par compagnies (*a*). Lui-même il passa la journée avec ses amis, dans des festins qui se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit. Il allait se retirer, lorsque Médius, l'un des Hétaires qu'il chérissait le plus, l'engagea à venir chez lui achever la débauche, qu'il lui promettait agréable (3).

§. V.

Journal de la maladie d'Alexandre; tristesse de l'armée.

Les journaux du roi rapportent que *le premier jour* il but et mangea chez Médius (4); se leva, prit le bain, dormit.

Le lendemain, il revint chez le même; poussa la débauche fort avant dans la nuit; se baigna; mangea très-peu ensuite; y coucha, parce qu'il avait déjà un mouvement de fièvre.

Le troisième jour, porté dans sa litière, il fit les sacrifices accoutumés, et demeura couché jusqu'au soir. Il assemble les chefs,

(*a*) Par Lochies (décuries) et par hécatostyes (centuries) compagnies de dix et de cent hommes.

trace

trace la marche de la navigation, ordonne à l'infanterie d'être prête pour le quatrième jour, et à ceux qui doivent s'embarquer avec lui, pour le cinquième ; il se fait porter dans sa litière au bord du fleuve, le traverse, se rend dans un jardin délicieux, y prend le bain et s'y repose.

Le quatrième jour, il fait les sacrifices accoutumés ; cause avec Médius, et donne ordre aux chefs de se rendre auprès de lui le matin ; mange peu, est reporté dans son lit ; la fièvre eut lieu toute la nuit.

Le cinquième il prend le bain, sacrifie, assigne à trois jours le départ de Néarque et des autres chefs.

Le sixième il prend un bain, sacrifie ; la fièvre est continue. Les chefs sont convoqués, tout est fixé pour leur départ ; il prend le soir un bain, et se trouve plus mal.

Le septième on le transporte dans un appartement voisin du bain ; il sacrifie, et, quoique gravement malade, rassemble les chefs, et donne de nouveaux ordres pour la navigation.

Le huitième on le porte avec peine au lieu du sacrifice : mêmes ordres.

Le neuvième le danger est extrême ; il

sacrifie cependant. Il commande aux Stratéges de rester dans l'intérieur, et aux Chiliarques et aux Pentacosiarques de faire la garde aux portes. On le transporte à l'extrémité des jardins dans le palais. Entouré de ses chefs, il les reconnut, mais ne put leur parler : il eut une fièvre violente pendant toute la nuit.

Le dixième la fièvre redouble jour et nuit.

Tel est le (5) bulletin que j'ai tiré des journaux du roi. Ils ajoutent que les soldats désirant le voir avant qu'il expirât, et s'imaginant sur le bruit de sa mort déjà répandu qu'on voulait leur en dérober la nouvelle, forcèrent les portes. Le Prince avait déjà perdu la parole ; soulevant avec peine la tête et les yeux pour leur donner quelques signes de bienveillance il leur tendit la main.

§. VI.

Sérapis consulté sur l'état d'Alexandre ; mort de ce prince.

Python, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Menidas et Seleucus passèrent la

nuit au temple de Sérapis ; ils demandèrent au Dieu, s'il ne convenait point de transporter Alexandre dans son temple. « Il sera » mieux où il est, » répondit l'oracle.

On rapporta cette réponse à Alexandre, qui expira quelques instans après. Sa mort était le sens que cachait l'oracle.

Ptolémée et Aristobule s'accordent sur ces détails. D'autres historiens rapportent que les Hétaires lui demandant à qui il laissait l'empire, il répondit : *Au plus digne.* Et qu'il ajouta : « Les jeux funèbres que l'on célé» brera sur ma tombe seront sanglans (6). »

§. VII.

Variantes des récits sur cet événement.

Je n'ignore point tout ce que d'autres ont écrit ; qu'Alexandre fut empoisonné par une trame d'Antipater (7) ; qu'Aristote, alarmé depuis la mort de Callisthène, fournit le poison ; que Cassandre, fils d'Antipater, l'apporta dans la corne du pied d'un mulet, qu'il fut versé par son frère Iolas, échanson du roi, lequel l'avait humilié depuis quelque temps ; que Médius, amant d'Iolas, en fut complice ;

qu'à ce dessein, il attira le prince à un festin ; qu'aussitôt après avoir avalé ce breuvage, Alexandre sentit une douleur violente qui le força de quitter la table ; et qu'enfin ce prince, désespérant de sa vie, avait formé le projet de se précipiter dans l'Euphrate pour dérober sa mort à ses soldats, et persuader au reste des hommes qu'il était remonté vers les Dieux auteurs de son origine ; qu'il fut retenu par Roxane et qu'il lui dit en pleurant : Eh quoi ! vous m'enviez les honneurs célestes.

Je n'ai rapporté ces particularités que pour montrer qu'elles m'étaient connues, je les ai jugées indignes de l'histoire.

Alexandre mourut la cent quatorzième olympiade, Hégésias étant Archonte à Athènes. Il était âgé de près de trente-deux ans et huit mois au rapport d'Aristobule : il régna un peu plus de douze ans et demi (8).

§. VIII.

Portrait et caractère d'Alexandre.

Il était d'un très-bel extérieur, d'une résolution prompte et infatigable, d'un courage à toute épreuve ; avide de périls et encore

plus d'honneurs et de gloire ; plein de piété, assez indifférent aux voluptés sensuelles (9), insatiable de plus nobles plaisirs, habile à saisir le meilleur parti dans des conjonctures difficiles, à peser, à augurer les probabilités du succès ; n'ayant point d'égal dans l'art d'ordonner des troupes, de les armer, de les gouverner, d'inspirer de la confiance aux soldats, et de relever leur courage en leur donnant le premier l'exemple d'affronter les périls avec une constance inébranlable.

Dans les entreprises douteuses, son audace décidait la victoire. Eh ! qui sut mieux que lui prévenir des ennemis qu'il accablait de sa présence avant qu'ils eussent pu seulement soupçonner sa marche ? Il fut religieux observateur de ses engagemens, d'une prudence en garde contre tous les piéges, d'une générosité qui, ne réservant rien pour lui seul, prodiguait tout à ses amis.

§. IX.

Vices d'Alexandre palliés ou excusés par Arrien.

Que s'il faillit dans des premiers mouvemens de colère, s'il imita le faste insolent

des Barbares, il faut en accuser sa jeunesse, sa prospérité même, et sur-tout les flatteurs, cette peste des cours.

Mais il faut remarquer à sa gloire, que de tous les despotes il est le seul qui se soit sincérement repenti (10). La plupart, en effet, s'obstinent iniquement dans leur faute qu'ils croient pallier en la soutenant ; comme si, dans ce cas, il pouvait y avoir un autre remède que d'avouer sa faute, et de l'avouer hautement; l'offensé croit que l'injure s'allége par le repentir de l'offenseur : c'est une heureuse présomption qu'on cessera *de mal faire*, alors que l'on confesse avoir mal fait.

Que s'il a rapporté son origine aux Dieux, ce n'est pas un grand crime; il se proposait d'imprimer plus de respect aux sujets; imitateur en ceci de Minos, d'Eaque, de Rhadamante, de Thésée, d'Ion, qui ont fait remonter leur naissance, les uns à Jupiter, les autres à Neptune et à Apollon.

Il revêtit l'habit des Perses, mais par politique, pour leur paraître moins étranger, pour contenir l'orgueil des Macédoniens : et tel fut le motif qui lui fit introduire les mélophores persans dans les rangs des Macédoniens et dans l'Agéma (11).

S'il se livra à la débauche, ce fut moins par goût que pour complaire à ses amis; car Aristobule rapporte qu'il buvait très-peu (12).

§. X.

Jugement que l'on doit en porter selon son historien, qui se dit inspiré par les Dieux.

Que ceux qui blâment Alexandre ne le jugent point sur des faits isolés, mais sur l'ensemble de ses actions; que jettant ensuite un coup-d'œil sur eux-mêmes, ils examinent leur propre faiblesse et la manière dont ils se sont réglés dans leur sphère étroite, avant que de condamner celui qui s'éleva au plus haut degré de gloire, monarque de deux continens, et dont la renommée s'est étendue par toute la terre (*a*). En effet, il n'est point de nations, point de cités, point d'hommes qui ne connussent alors le nom d'Alexandre (13).

(*a*) Les Indiens, même de nos jours, ont conservé la mémoire d'Alexandre; mais tout ce raisonnement n'est guères digne d'un disciple d'Epictète.

Un ancien nous a conservé l'emploi de quelques unes de ses journées, d'où l'on peut juger de toutes les autres; le 28 septembre de l'année précédente, il but tellement chez Eumée, qu'à peine put-il se lever un moment pour donner des ordres qui pressaient.

Le 30 *septembre*, il soupa chez Perdiccas, s'y enivra, et dormit le jour suivant.

Le 8 *octobre*, il prit tant de vin, qu'il passa le 9 tout entier dans son lit.

Le 17 *octobre*, Bagoas lui donna à manger, et le lendemain il demeura plongé dans le sommeil.

Avec une telle vie, fallait-il que le ciel fût rempli de signes et de phénomènes pour annoncer à ce prince une mort prochaine ! Tous ses repas étaient autant de coups meurtriers qu'il se donnait à lui-même.

B., p. 374.

(3) Il paraît, d'après Plutarque, qu'Alexandre avait donné une fête magnifique à Néarque et à ses officiers, la surveille du jour où il ressentit les premières atteintes de la maladie dont le bulletin commence à compter le 18 du mois macédonien de Dæsius, dans l'an 324 avant l'ère vulgaire. Les circonstances qui suivent offrent la preuve évidente qu'Alexandre était sur le point d'entreprendre son expédition contre l'Arabie, et que Néarque, avec la flotte, devait l'accompagner, et descendre la côte, le long du golfe persique, pour ne le quitter tout au plus qu'à l'endroit où lui-même commencerait la circonnavigation projettée.

B., p. 552.

(4) Après avoir tenu table pendant toute la nuit, avec vingt conviés, il fit raison à chacun en particulier d'une santé; après cela, il se fit encore apporter la coupe d'Her-

cule qui tenait six bouteilles; il but cette fameuse rasade, et aussitôt il se sentit dévoré d'un feu violent qui lui brûlait les entrailles : il fit un cri comme s'il eût été percé d'un dard, et on l'emporta de la salle sans connaissance. Voilà donc, s'écrie Sénèque en marquant les funestes effets du vin, ce héros invincible à toutes les fatigues des voyages, à tous les dangers des siéges et des combats, aux plus violens excès de la chaleur et du froid ; le voilà vaincu par son intempérance, et terrassé par cette fatale coupe d'Hercule ! Une fièvre violente le saisit, et ses douleurs étaient si aiguës, qu'il demandait pour tout remède qu'on lui donnât un poignard.

Bo., p. 375.

(5) La description de la maladie d'Alexandre par Arrien est trop peu circonstanciée pour que les médecins puissent prononcer sur sa nature, et en marquer la place dans les tableaux nosologiques. Tout ce qu'il est seulement possible de conclure de la marche des symptômes, de leur durée, du mode de traitement non convenable, du tempérament d'Alexandre, et de l'ensemble des causes qui avaient porté son énergie nerveuse au dernier degré d'exaltation, c'est que la fièvre était essentiellement du genre des *ataxiques* non compliquées. On pourrait même aller jusqu'à accorder à un médecin qui a fait de cette maladie d'Alexandre le sujet d'une dissertation, (*Vid. Mémoires de la Soc. Méd. d'émulation, première année*, p. 4.) que la progression toujours croissante des accès a donné à la fièvre la physionomie d'une *subintrante*, c'est-à-dire, d'un mode febrile, dont les accès vont toujours en augmentant d'intensité et de durée. Maladie perfide et dont la marche, qui ne tarde pas à devenir funeste, n'est jamais abandonnée impunément à la nature.

Telle est, en lui donnant beaucoup d'extension, la conclusion qu'un médecin philosophe peut tirer de la description de la maladie d'Alexandre par Arrien. Mais voir avec le docteur que nous avons cité, des traits de similitude entre cette maladie et celle dont Mirabeau a péri, avoir ensuite la prétention d'offrir à son lecteur un brillant parallèle, et comparer, sous le rapport du talent et de l'influence, le roi de Macédoine et l'orateur français, le tout à l'occasion d'une fièvre *subintrante*; c'est prendre la confusion pour le rapprochement, et se montrer aussi peu capable de classer des maladies que d'analyser et d'apprécier de grands caractères. J. L. M.

(6) Plusieurs anciens auteurs, dont les écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous, assuraient qu'Alexandre avait distribué par son testament les provinces de son empire. Les expressions de Quinte-Curce ne sont point équivoques sur ce sujet; elles s'accordent avec le récit du livre des Machabées. Il ne faut cependant pas conclure, comme l'historien latin, que ces traditions étaient fausses; il est à présumer au contraire que les successeurs du conquérant de l'Asie devaient gêner la plume des écrivains contemporains, et les empêcher de publier les dispositions de ce prince : une politique prévoyante leur fesait craindre que, s'ils n'eussent pas été élus, le titre fondamental de leur royauté, qui était l'autorité qu'Alexandre avait confiée avant que de mourir, aux grands de sa cour, autorité devenue souveraine par la mort de ses héritiers, que ce titre ne fût anéanti; et que les peuples désabusés, et soulevés à cause de leur gouvernement tyrannique, n'eussent saisi ce prétexte pour secouer le joug et changer de domination.

Quinte-Curce n'est pas le seul écrivain de l'antiquité, qui ait fait mention des dernières dispositions d'Alexandre : Diodore nous assure que ce prince avait mis en dé-

pôt chez les Rhodiens, un testament qui contenait ses volontés sur le sort de son empire. Ammien-Marcellin parle aussi d'un testament de ce prince, dans lequel il se choisissait un successeur. Moyse de Chorène, écrivain du cinquième siècle, et dont l'autorité n'est pas méprisable, n'a point oublié cette division de l'empire d'Orient, et ces dernières dispositions du conquérant macédonien. Malala rapporte dans sa chronique, qu'avant d'expirer, Alexandre ordonna que chacun de ses capitaines régnerait dans la province qu'il gouvernait alors. L'auteur de la chronique, dont Scaliger a publié l'extrait, ne diffère point de Malala : mais le témoignage de ces écrivains du moyen âge, ne peut être ici d'un grand poids ; ils n'ont fait que copier le livre des Machabées.

Les Orientaux ont conservé dans leurs écrits quelques débris de la tradition qui concerne le partage qu'Alexandre fit de son empire, avant sa mort. Le Tarikh-Montekheb dit que « ce roi partagea, un peu avant son décès, les » provinces de la Perse entre les enfans des princes qu'il » avait dépouillés, et les leur donna à foi et hommage ». Sangiac-Tharikilé ajoute : « qu'Alexandre étant mort, » ces princes, de tributaires ou feudataires qu'ils étaient, » se rendirent absolus et souverains ». . . . La division de la Perse entre les princes détrônés, est une erreur.

S. C., p. 164.

(7) Quinte-Curce (*l.* 10, *c.* 10) et Justin (*l.* 12, *c.* 13) ajoutent, pour accréditer cette opinion, que le pouvoir de ses successeurs empêcha que la connaissance et les preuves de ce forfait ne parvinssent à la postérité. Je pense au contraire que la guerre opiniâtre qu'ils se fesaient, aurait dû les engager à publier ce crime, et à s'en accuser mutuellement. Chaque prétendant au trône avait intérêt à décrier son concurrent.

Selon Plutarque, on n'eut point de soupçon de cet

empoisonnement dans le temps de la mort d'Alexandre ; ils furent sans doute répandus par Olympias. Cette princesse, pour flétrir la mémoire d'Antipater, à qui elle avait voué une haine éternelle, fit jeter au vent, huit ans après la mort de son fils, les cendres d'Iolas accusé injustement d'avoir donné le poison à Alexandre. Sous le prétexte de punir les complices de ce régicide, cette méchante femme fit mourir une multitude de personnes, victimes de sa vengeance et de ses caprices.

Id., p. 157.

Le bulletin de la maladie d'Alexandre, qui en constate les progrès journaliers, indique manifestement le cours graduel d'une fièvre plutôt que les ravages du poison. La violence des passions de ce prince, la tension continuelle de son esprit, le développement constant de toutes ses facultés, et aussi l'excès des plaisirs de la table ; sont autant de causes qui expliquent sa mort d'une manière naturelle, sans qu'il soit besoin de recourir à la trahison ou bien à une conspiration.

B., p. 547.

(8) Les éphémérides d'Alexandre rapportent la mort de ce prince au vingt-huit de Dæsius de l'année macédonienne, lequel répond à celui de Thargélion, pénultième mois de l'année attique. L'époque de cet événement doit donc être fixée à la fin de la première année de la cent quatorzième olympiade ; Hégésias étant archonte ; 430 ans après la fondation de Rome, et 324 ans avant l'ère vulgaire. Alexandre vécut 32 ans, 10 mois, 22 jours, et non pas 32 ans et 8 mois moins trois jours, comme le rapportait Aristobule. Ce prince fut 12 ans et 8 mois sur le trône. Le P. Petau place, sans aucun fondement, la mort de ce prince au commencement de la première année de la cent quatorzième olympiade ; je ne saurais rien ajouter à la réfutation qu'a fait de son sentiment le

judicieux P. Gorsini, qui s'est fait, par ses ouvrages, un nom qui ne périra qu'avec le goût de l'érudition.

S. C., p. 158.

L'année de la naissance d'Alexandre est fixée dans la première de la cent sixième olympiade, qui répond à l'an 356 avant l'ère vulgaire, sous l'archontat d'Elpinés. Son avénement au trône est placé dans la première année de la cent onzième olympiade, 336 avant l'ère vulgaire, sous l'archontat de Pythodore. Dodwell indique le 26 juillet, comme le jour de sa naissance; Scaliger, le 7 août; selon Ussérius, le 24 septembre est le jour de son avénement au trône; de sorte que ce prince avait un peu plus de vingt ans lorsqu'il commença à régner: et s'il prit en effet les rênes de l'empire dans l'an 336 avant l'ère vulgaire, la treizième année de son règne et la trente-troisième de son âge coïncident avec l'an 324 avant l'ère vulgaire.

Qu'il mourut en cette année, c'est un point sur lequel Diodore et Arrien s'accordent tous deux; mais le premier ajoute sept mois, le second huit, aux douze années de son règne: et quoique ces mois n'entament point l'année athénienne ou olympique, qui ne commençait que vers le milieu de l'été suivant, ils dérangent évidemment le calcul de Scaliger et du P. Petau, si leur année commence en janvier. Voilà, sans doute, à ce qu'il me paraît naturel de conclure, la raison pour laquelle Ussérius et Blair reculent la date de la mort d'Alexandre jusqu'en l'année 323 avant l'ère vulgaire. A la vérité, la chronologie de Diodore est si incertaine, qu'après avoir fixé le voyage de Néarque en l'an 327 avant l'ère vulgaire, et fait Alexandre à Suze dans l'an 326, aussi avant l'ère vulgaire, il est obligé de supposer une année, de donner le nom d'un faux archonte, de répéter deux fois ceux des mêmes consuls. Son savant commentateur rejette ce reproche sur le copiste; mais dans le fait, il n'est mérité que par l'historien

même, qui avait une année à trouver pour compléter son calcul, et ne savait où la chercher. C'est au moyen de cette interpolation qu'il réussit à faire accorder la date de la mort d'Alexandre avec la relation d'Arrien, ou plutôt avec celle des auteurs qu'Arrien a suivis ; de manière que l'un et l'autre historiens placent également la date de l'événement dans la première année de la cent quatorzième olympiade, ou dans la trois cent vingt - quatrième année avant l'ère vulgaire, sous l'archontat d'Hégésias.

C'est ici que l'addition de sept mois par l'un, et de huit par l'autre, élève une difficulté qu'il n'est pas facile d'expliquer.

Le P. Petau a composé exprès une dissertation pour parvenir à la résoudre, et voici comment il raisonne. Il suppose que du temps de Philippe et d'Alexandre, le mois macédonien Dæsius répondait à l'hécatombéon des Athéniens, quoiqu'on l'ait fait correspondre depuis avec leur mois Thargélion ; car il commence en juillet ; et si c'est juillet de l'an 324 avant l'ère vulgaire, même les douze années du règne d'Alexandre ne sont pas *révolues*. Le P. Petau dit bien que cette douzième année était finie, et que le prince venait de consulter les auspices pour le commencement de la treizième : mais cela ne pourrait se trouver vrai, si l'avénement d'Alexandre au trône avait eu lieu le 24 septembre, comme l'assure Ussérius.

Ce dernier est d'accord avec le P. Petau, pour supposer que le mois macédonien Dæsius répondait originairement à l'hécatombéon des Athéniens, et que depuis on le fit correspondre au mois Thargélion : mais dans ses éphémérides, il met le premier du mois Dæsius au 25 de notre mois d'Avril, conséquemment, le 28 de Dæsius coïncide avec le 22 de mai ; et comme, selon lui, la date de l'avénement d'Alexandre au trône est le 24 septembre, il s'ensuit de toute nécessité, que le 24 septembre

bre de l'an 324 avant l'ère vulgaire, les douze années du règne de ce prince étaient révolues, et que les huit mois restans doivent finir avec les derniers jours de mai de l'année suivante (323 ans avant l'ère vulgaire.) C'est donc là un calcul qu'il serait facile d'admettre, si Scaliger et le P. Petau n'avaient pas fixé l'époque de la mort d'Alexandre en l'an 324 avant l'ère vulgaire ; mais peut-être celle de l'archontat d'Hégésias nous mettra-t-elle en état de concilier ensemble les trois chronologistes : car l'année athénienne, première de la cent quatorzième olympiade, commence, d'après le calcul de Dodwell, le 23 juillet, et par conséquent Hégésias continua d'être archonte jusqu'à ce jour. Ce fait rapproche tellement tous les calculs, qu'il ne reste plus qu'une seule objection; elle consiste en ce que je ne puis découvrir dans aucun des historiens, la preuve qu'il se soit écoulé deux hivers après le retour d'Alexandre à Suze. J'en trouve bien un, celui pendant lequel il soumit les Cosséens ; mais l'année et les cinq mois d'après, qu'il dut passer à Babylone et dans les environs, ne sont point remplis par les événemens que rapportent les historiens, ni d'une manière qui s'accorde avec l'activité toujours inquiète d'Alexandre.

Si ce prince, après la réduction des Cosséens, fit son entrée à Babylone au printemps de l'an 324 avant l'ère vulgaire, nous n'avons pour employer le reste de cette année, que la visite du canal de Pallacopas, laquelle doit avoir eu lieu pendant la crue des eaux de l'Euphrate, c'est-à-dire, durant l'intervalle qui sépare les mois de mai et de juillet; car il ne put entrer dans le canal avant que la digue fût coupée ; ou bien, si nous fixons le voyage d'Alexandre au canal de Pallacopas vers la saison propre au rétablissement de la digue, nous ne pouvons le reculer plus loin qu'en août ; car au mois de septembre, le fleuve est de nouveau resserré dans son lit ordinaire. L'événement de la

mort du conquérant des Indes nous est rapporté comme tellement voisin de ce voyage, que s'il s'écoula un espace de huit ou neuf mois jusqu'à la catastrophe, rien ne le donne à penser. On verra que ce doit être le 22 mai de l'an 323 avant l'ère vulgaire. Si la question, après toutes ces recherches, reste encore enveloppée de quelques ténèbres, j'espère que la difficulté de débrouiller les obscurités du calendrier grec, et d'établir une correspondance exacte entre les mois de ce calendrier et ceux de notre ère, sera mon excuse. J'ose dire même qu'on pourait pardonner un aveu d'ignorance à cet égard, puisqu'il vient d'être démontré tout récemment, par le marbre de Choiseul, qu'après tant de travaux et de discussions savantes du P. Petau et de Corsini, l'arrangement des mois athéniens par Sçaliger, est, en *définitif*, celui qui doit être adopté.

B., p. 555.

(9) Plutarque, toujours disposé à excuser son héros, voudrait cependant nous persuader qu'il sut opposer une courageuse résistance aux sollicitations d'Agnon et de Philoxène, qui lui offraient des objets illicites et proscrits par la nature, pour assouvir ses désirs. Si ces adulateurs avaient bien eu le pouvoir de porter ce prince à répandre le sang de ses amis et des plus habiles capitaines de son armée, que ne devaient-ils point attendre de sa facilité, quand ils lui présenteraient de nouvelles voluptés, quelques criminelles qu'elles pussent être? On sait d'ailleurs le penchant que les Grecs avaient pour la pédérastie. Alexandre se livra sans pudeur à l'eunuque Bagoas; Dicéarque nous apprend qu'il le baisa lascivement sur un théâtre, devant une foule de spectateurs qui ne rougirent point d'applaudir à cette action. Les reproches qu'Orsinès fait dans Quinte-Curce à cet eunuque ne per-

mettent pas de douter de l'infame commerce qu'il avait avec Alexandre. Comment cet historien ose-t-il ensuite avancer que le monarque macédonien n'usa d'aucun plaisir qui ne fût dans la nature.

S. C., p. 141.

(10) Les regrets que produisit dans le cœur d'Alexandre le meurtre de Clitus, furent infructueux; ils ne purent empêcher ce prince de s'abandonner aux passions qui ont dégradé son caractère. Il voulut être adoré; mais l'éloquence de Callisthène renversa les projets criminels de ses adulateurs. Les motifs du refus des Macédoniens, quoique très-louables en eux-mêmes, ne portaient pourtant pas sur des principes vrais. Les Perses rendaient à leurs rois des honneurs purement civils; trompés par les marques extérieures de vénération, qui sont encore de nos jours en usage dans l'Orient, les Grecs crurent qu'elles étaient les signes réels d'une adoration criminelle, et refusèrent d'imiter les nations vaincues. Les hommages excessifs que les monarques perses paraissaient recevoir de leurs sujets n'étaient qu'un culte relatif; les rois, suivant les *livres Zends*, ayant un feu particulier qui les anime, le même qui est en présence d'Ormuzd.

Id, p. 136.

(11) Plutarque a voulu excuser son héros sur ce qu'il adopta les mœurs et les vêtemens des peuples vaincus, en nous assurant que ce prince prit un milieu entre l'habillement des Mèdes et celui des Perses. Ce conquérant poussa bien plus loin encore, et même jusqu'à l'extravagance, la manière de s'habiller. Iphippus d'Olinthe rapportait qu'Alexandre paraissait dans les festins avec la pourpre et les cornes de Jupiter Ammon, qu'il se fesait traîner dans un char, ayant sur les épaules un manteau

perse, avec l'arc et le carquois de Diane. On le voyait dans la société de ses amis porter les ailes, les talonnières et le caducée de Mercure, qu'il changeait une autre fois pour la peau de lion et la massue d'Hercule.

Id., p. 140.

Ces extravagances ont été imitées par Caracalla et Héliogabale.

(12) Les historiens d'Alexandre laissent à peine échapper quelques traits qui dévoilent les vices de leur héros, ils tâchent toujours de l'excuser; Arrien, quoique moins coupable, n'est cependant point exempt de reproches. Aristobule osait avancer qu'Alexandre ne s'abandonnait aux plaisirs de la table que par complaisance pour ses amis, et que d'ailleurs il ne buvait pas beaucoup. Cela ne s'accorde pas avec les détails dans lesquels *plusieurs* auteurs étaient entrés sur la vie privée de ce prince. Les expressions de Ménandre prouvent que son intempérance avait même passé en proverbe. Charès de Mitylène rapportait que le conquérant macédonien avait donné des jeux gymniques après la mort de Calanus, et qu'*il y avait* proposé des prix pour ceux qui auraient bu plus que les autres. Trente-cinq de ces athlètes moururent sur-le-champ des violens efforts qu'ils firent, et six autres expirèrent quelques momens après dans leurs tentes. Promachus remporta le premier prix, qui était un talent; Nicobule assure encore qu'Alexandre soupant chez Midias, but à lui seul plus que les vingt convives, qui assistèrent à ce repas, ne burent entre tous. A l'issu de ce festin, ce prince s'endormit d'un profond sommeil, effet sans doute de sa sobriété.

Id., p. 137.

(13) Plutarque dément le moins qu'il peut son caractère d'apologiste; il prétend qu'Alexandre censura très-

fortement la vie molle et luxurieuse d'Agnon et de Philotas. Elien assure au contraire que ce prince les avait lui-même corrompus; ce sentiment est confirmé par le témoignage d'Agatharchide de Gnide, et par la lettre qu'Alexandre écrivait aux villes d'Ionie, et principalement aux insulaires de Chio, pour leur ordonner de lui envoyer de la pourpre dont il voulait revêtir ses amis. Loin de réprimer le luxe, ce monarque l'autorisa par son exemple; il fesait tous les jours, selon Philarque, une dépense immense. Sa tente contenait plus de cent lits; les colonnes qui la soutenaient étaient incrustées d'or; on en avait encore embelli le plafond avec une variété admirable : ce prince donnait ses audiences, entouré d'une garde nombreuse, et assis au milieu de cette tente, sur un trône d'or. Iphippus d'Olinthe ajoute qu'on arrosait le pavé de sa tente avec des liqueurs précieuses et des vins odoriférans, et qu'on brûlait devant lui de la myrrhe et d'autres parfums recherchés.

Alexandre était-il donc fort économe, quand il s'agissait de ses plaisirs, comme Arrien veut nous le persuader, et les détails que l'on vient de voir, justifient-ils ces paroles de Montesquieu? « Sa main se fermait pour » les dépenses privées. . . . Fallait-il régler sa maison, » c'était un macédonien ». Comment ce judicieux écrivain a-t-il encore pu avancer qu'Alexandre trouva les moyens d'augmenter sa puissance dans *sa frugalité* et son *écononie particulière?* Cela peut être vrai du temps où ce conquérant fit les premières hostilités contre les Perses; sa politique, et la nécessité le forcèrent alors d'adopter un plan de conduite bien différent de celui qu'il suivit après la bataille de Gaugamèle.

Depuis cette époque, le conquérant de l'Asie s'abandonna à un faste qui insultait également aux moeurs de sa patrie et au malheur des vaincus : rien n'égala celui

qu'il fit paraître dans la célébration du mariage des filles perses avec les Macédoniens. Il réunit dans un seul appartement quatre-vingt-douze lits nuptiaux, dont les couvertures valaient chacune vingt mines ; le sien était distingué par des pieds d'or. Le festin qu'il donna à cette occasion, et où furent invités tous les gens de sa maison, et les étrangers, avait été préparé dans une tente supportée par des colonnes de vingt coudées de haut, revêtues d'or. Les plus habiles historiens, et les musiciens célèbres furent appelés à cette fête. Athénée nous a conservé les noms des principaux, qu'il a tirés du dixième livre de Charès, ainsi que tous les détails que je viens de rapporter.

Id., p. 138.

(14) Les siècles d'ouragans, de guerres bien *vives* et bien animées, avec tous les désordres, les massacres et les calamités les plus étranges et les plus énormes qui en sont les compagnes inséparables, les grandes gloires et les grandes hontes, les grands vices et les grandes vertus, les révolutions d'Etat, les gouvernemens *tyranniques*, les révoltes qui en sont les suites, les divisions, les désolations et autres événemens funestes, sont les matériaux les plus favorables aux grands écrivains. Ils peuvent alors s'applaudir d'avance du succès de leur ouvrage ; car je ne vois rien de plus propre à faire paraître l'esprit et l'éloquence d'un écrivain, qu'un siècle fécond en ces sortes d'événemens, et rien de plus difficile, malgré ces deux qualités, que d'écrire l'histoire d'un siècle endormi et passé dans l'exercice des choses honnêtes.....

Foll., *hist. de Polyb.*, *t.* 5, *p.* 6.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES SOMMAIRES

DU SECOND VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME.

§. *III.*

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

§. *IV.*

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.